

Camille Debans

**Le vainqueur de la mort
et autres nouvelles**

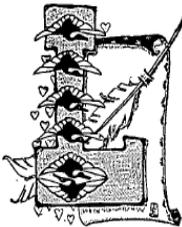
Gloubik éditions

Présentation de l'auteur

Voilà ce qu'on peut lire sur Camille Debans dans les figures Contemporaines tome 8 (Album Mariani. 01/01/1903).



CAMILLE DEBANS



a plus extraordinaire imagination unie à un sens du pittoresque très développé assurent aux œuvres de M. CAMILLE DEBANS le passionnant intérêt que

procurent à l'esprit les ouvrages mouvementés et vivants. M. CAMILLE DE BANS est incontestablement l'un de nos romanciers populaires les plus sympathiques à cette grande masse anonyme du public aussi impressionnable qu'elle est passionnée. Ses œuvres sont très appréciées par les qualités de romancier aussi attachantes qu'elles sont spirituelles et hardies. CAMILLE DEBANS excelle aux développements les plus merveilleux d'aventures étonnantes, à ces récits passionnants de voyages et de découvertes, à ces péripéties romanesques où il semble que l'intrigue ajoute aux descriptions.

Girondin de race et de naissance, CAMILLE DEBANS, après de sérieuses études à la Faculté de droit de Toulouse, où il se trouva être le camarade universitaire de MM. Hébrard, Baragnon, de Lescure, commença par collaborer à différentes feuilles locales, et, finalement, revint à Bordeaux, où il fonda le *Bonhomme*, petit journal satirique assez remarqué. Puis, ce fut Paris qui l'attira, Paris, centre de toutes les activités intellectuelles, ruche où toutes les abeilles des lettres et des arts se ruent en un vol d'or ! M. DEBANS y fut bientôt. C'était au lendemain

de son séjour au fort de Hâ, lieu de détention où notre jeune romancier venait de passer trente-cinq jours de captivité préventive, à la suite d'un duel assez retentissant où il s'était trouvé être le témoin de M. Broustet, depuis chef d'orchestre, lequel — Cyrano moderne — avait eu la malchance de tuer M, Chainé, son adversaire. Quelques curieux chapitres où DEBANS narra l'aventure sous le titre suggestif de : *Sous Clef*, lui ouvrirent les colonnes de la *Revue Internationale*, alors dirigée par Carlos Desrodes. De là il passa bientôt au *Figaro*, en ce temps-là hebdomadaire, où il signa les « échos de Paris », enfin au *Temps* qui consentit à publier le premier et non le moins curieux de ses romans : *Octave Kellner*. Enfin secrétaire de la rédaction au *Petit Moniteur*, M. CAMILLE DEBANS, livré tout entier aux lettres qu'il aime tant, à ce journalisme qui l'attire, voit se dessiner devant lui la plus belle des carrières. Mais vint la guerre. Avec un sang-froid admirable, le jeune romancier se transporta à Tours avec son journal, puis, de là, à Bordeaux où se trouvait l'Assemblée nationale. Enfin de retour à Paris, au 17 mars, M. CAMILLE DEBANS prit la rédaction du

Grand Moniteur, auquel il se consacra pendant toute la période de la Commune. C'est dans ce dernier journal qu'il ouvrit, avec un esprit de patriotisme si élevé, cette mémorable souscription des « Femmes de France » dont le succès fut si grand que, sans l'hostilité, peut-être très politique mais incompréhensible, de M. Thiers, le comité des « femmes de France » se vit un moment en mesure d'offrir au pays de trois à quatre cents millions. Mais devant un désaveu formel force fut de restituer à ses souscripteurs. Toutefois, les listes, closes, on se trouva à la tête d'un reliquat de 7 millions non réclamé par les souscripteurs, dont il fut fait don à la caisse des Alsaciens-Lorrains.

Depuis ce temps, voué exclusivement aux lettres, M. CAMILLE DEBANS n'a cessé de publier de nombreux contes et romans dont la plupart trouvèrent, auprès du grand public, un accueil très favorable. Il est peu de récits aussi attachants que ceux de ce romancier aussi fécond qu'il est divers, aussi séduisant qu'imaginatif. Romans historiques ou de voyages, d'aventures ou de sentiment sont tombés de cette plume étonnante avec profusion.

Qui ne se souvient des Drames à toute vapeur, de l'effrayante vision de ce *Master-Go-Ahead* sorte de mécanicien diabolique poussant sa ténébreuse machine à travers une effroyable bataille ; de *la Gibosse* ; du *Baron Jean*, de *Guy de Saint-Guy*, de *la Cabanette*, un petit chef-d'œuvre ; de ce *Boissat chimiste*, dont le nom n'est que prétexte à l'exposé d'un cas de conscience passionnant. Qui ne se souvient enfin de ces romans où l'histoire ajoute à la fiction: *Camalet*, *la Peau d'un autre* ? œuvres dignes d'un nouveau Paul Féval ou d'un autre Dumas père.

Journaliste assidu, conteur mouvementé, romancier pittoresque, passionnant et profond, M. CAMILLE DEBANS est de ceux dont le nom vivra dans les fastes littéraires.

DEBANS (J.-B.-CAMILLE), romancier, conteur et journaliste, né à Cauderan, près de Bordeaux, le 10 mai 1834, fait ses études de droit à Toulouse. Débute dans les lettres en fondant *le Bonhomme*, à Bordeaux, en 1857. Venu à Paris, M. CAMILLE DEBANS collabora à *la*

Revue internationale, au *Figaro*, au *Temps*, au *Paris Magazine*, au *Petit Moniteur*, enfin au *Grand Moniteur* dont il fut après la guerre, secrétaire de rédaction. En dehors des œuvres patriotiques dont il s'occupa après 1871, il se consacra entièrement aux lettres.

ŒUVRES: *Octave Kellner*, roman dans *le Temps* (1865); les *Drames à toute vapeur* (1871); *Mademoiselle la Vertu* (1872); *le Capitaine Marche ou Crève* (1876); *le Major Alleluia* (1877); *la Peau du Mort* (1878); *le Baron Jean* (1879); *Histoire de dix-huit prétendus* (1880); *Histoire de tous les diables* (1882); *la Cabanette* (1884); *les Pudeurs de Martha* (1885); *les Duels de Roland* (1886); *Au coin d'un bois* (1886); *une Terrible Femme*, 2 volumes (1887); *Scènes de la vie cévenole: la Gibosse* (1888); *les Malheurs de John Bull* (1889); *les Plaisirs et les curiosités de Paris*, guide (1889); *les Coulisses de l'Exposition*, guide pratique et anecdotique (1890); *Guy de Saint-Guy* (1892); *Boissat chimiste* (1892) *l'Aiguilleur* (1894); *A toute vapeur (Master Go Ahead)*; *Une orgie dans les ténèbres* (1894); *l'Aventurier malgré lui* (1899); *la Vieillesse de Don Juan, Camalet*, grand roman

historique et d'aventuriers de l'époque Louis XVI; *la Peau d'un autre*, roman historique, en collaboration avec Fortuné du Boisgobey, etc ...



a Inaruan,

De l'Australie à l'Alaska
o mariani; du Kamtschatka
Au Cap et jusqu'à Malacca
Surtout où l'on but ta Coca
qu'au vin généreux accompa-
gne!

Partout le microbe abdiqua
l'Influenza s'interlogua
La peste s'emberlucogua
Et notre univers s'appliqua
le nom de Pays de Coca =
gne!

(Cuvillier-Veault)

Cette nouvelle est parue dans les numéros 414 à 418 (novembre 1895) de la revue *La Science Illustrée*.

Le Vainqueur de la mort.

Chronique des siècles à venir

Dans les premiers jours de janvier 1999, la *Tribuna*, de Chicago, proposa de célébrer solennellement le centenaire d'une découverte qui avait bouleversé le monde et produit d'ineffables bienfaits après avoir failli amener les plus épouvantables malheurs. L'article du journal américain rappelait succinctement les faits. Bornons-nous à le traduire dans ses parties essentielles.

On verra par les événements qui y sont rappelés et surtout par la surprise de la fin que la chose en valait la peine.

« L'univers tout entier, disait la *Tribuna*, se doit

d'honorer magnifiquement l'homme qui, ayant rêvé de se substituer à Dieu pour gouverner à son gré la pluie, les orages et le beau temps, eut la gloire de trouver la formule de son rêve et de la mettre en pratique. Si on élève des statues aux héros des massacres officiels. que fera-t-on pour celui qui dota l'humanité d'un si fécond prodige.

C'est le 24 juin 1899, à quatre heures du soir, que, dans une plaine de la frontière mexicaine où il n'était jamais tombé une goutte de pluie, W. Benjamin Smith son créa dans un ciel serein de véritables cataractes et devint par ce fait le dispensateur de l'abondance des récoltes et le régularisateur des biens de la terre.

L'enceinte où devait opérer le génial inventeur était située au milieu d'une plaine, à l'endroit même où s'élève aujourd'hui une ville considérable, Smithsontown, ainsi nommée pour la gloire de sir Benjamin. En ce temps-là, ce pays était d'une aridité désolée. L'immense concours de peuple venu pour assister au phénomène météorologique se composait surtout des habitants de la

contrée pour lesquels c'était la fortune brusquement apportée et qui n'avaient jamais subi le moindre grain.

Un coup de canon annonça le commencement de l'expérience. Il y avait autant et plus de railleurs que de crédules. Deux ballons d'environ 6,000 mètres cubes de capacité et remplis l'un d'oxygène, l'autre d'hydrogène, s'élevèrent lentement dans les airs retenus par des câbles puissants qui devaient les laisser monter seulement à une hauteur de 800 mètres. Au-dessous de chaque aérostat on voyait une très grande nacelle aussi volumineuse que le ballon lui-même, oblongue et contenant, entassées, des outres gonflées à crever et pleines, elles aussi, de gaz oxygène et hydrogène, pris dans les nuages mêmes de l'Illinois.

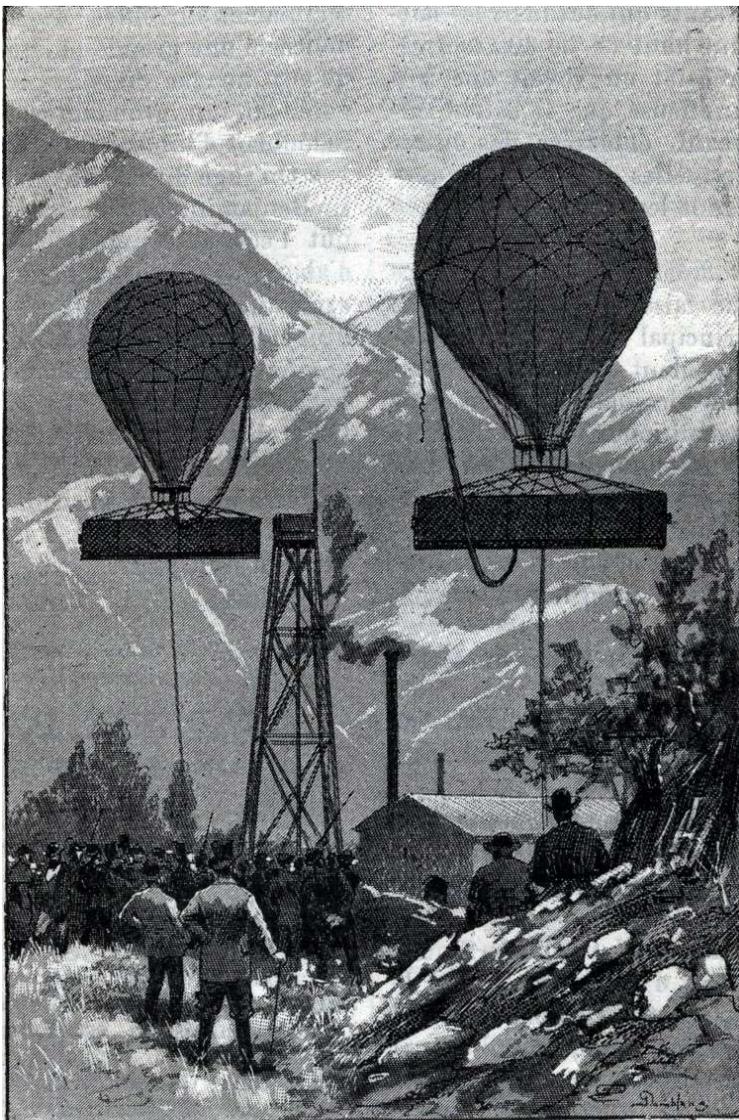
Les deux globes de taffetas étaient reliés entre eux par un lien métallique faisant lui-même partie de l'appareil dont le fil principal se déroulait à mesure que les ballons s'éloignaient du sol et les tenait en communication avec une formidable pile installée dans un vaste caveau, construit pour la circonstance.

Il Planant avec une sereine majesté dans cette atmosphère paisible — le ciel était d'un bleu implacable — les deux monstres aériens montaient lentement. Un embryonnaire sentiment d'inquiétude serrait légèrement les poitrines. Cinq minutes auparavant les quolibets pleuvaient.

— Il ne pleuvra même que ça, disait un féroce farceur.

Maintenant ce scepticisme s'était volatilisé. Les allures imposantes de l'appareil intimidaient le plus grand nombre des spectateurs.

Tout à coup les ballons cessèrent de monter. La quadruple masse noire se détachait, bizarre, sur l'azur intense du ciel. Les chronomètres marquaient quatre heures onze minutes quarante-trois secondes — ce détail historique est indiscutable. W. Benjamin Smithson disparut dans le caveau d'où devait partir le dénouement. Là, il prit une petite roue à laquelle il fit subir une douzaine de tours rapides, puis il courut pour regarder les aérostats. Deux secondes s'écoulèrent, une étincelle



LE VAINQUEUR DE LA MORT.

La quadruple masse noire se détachait, bizarre, sur l'azur intense du ciel.

énorme brilla, zigzaguant entre les ballons déchirés et l'on entendit un véritable coup de tonnerre. Smithson manœuvra un petit levier, les nacelles éclatèrent à leur tour.

Des vapeurs d'un noir cruel se formèrent, au milieu desquelles l'électricité faisait rage. La foudre tomba sur un groupe de voitures et tua trois personnes. Go ahead ! Le nuage qui venait de se former par la condensation du gaz s'épaissit alors si furieusement et s'étendit si rapidement vers tous les points de l'horizon, qu'une frayeur panique s'empara de la foule. On se mit à fuir de tous côtés en poussant des cris d'épouvante et des clameurs désespérées.

— Cet homme est le diable lui-même, hurlaient les plus terrorisés.

Bientôt de grosses gouttes commencèrent à mouiller la terre. Les habitants du pays ignorant l'usage du parapluie se sauvèrent plus vite que jamais. Seuls, quelques Yankees sans peur restèrent la bouche ouverte, le nez en l'air, émerveillés du miracle auquel ils

assistaient. Et il fut complet le miracle, car en quelques minutes l'abat d'eau prit les proportions d'une averse tropicale.

Et pendant que la plaine buvait ces bienfaisantes nappes d'eau, Benjamin Smithson, ouvrant une trappe pratiquée dans la voûte de son caveau, envoyait en l'air, à des hauteurs vertigineuses, une série d'outres semblables aux outres des nacelles propulsées par des hélices d'une grande puissance qui les portaient jusqu'aux nuages où elles éclataient à leur tour. On entendait un grondement de tonnerre et la pluie redoublait d'intensité.

On juge du retentissement qu'obtint le succès de sir Benjamin. En quelques heures tout l'univers connut l'éclatante nouvelle. La vieille Europe crut d'abord à un gigantesque *humbug*, mais les détails explicatifs et les extraits de journaux arrivant de minute en minute, il fallut se rendre.

Au reste, toutes ces choses nous sont aujourd'hui familières et paraissent si simples, qu'elles nous font l'effet d'avoir toujours existé. Nous réglons le temps selon

l'intérêt général. Le ciel n'a plus de caprices. La terre non plus par conséquent, sa fécondité étant réglée. Quoi qu'il en soit, l'Amérique devint folle pendant huit jours.

Ce qu'on imagina de New-York à San Francisco et du Saint-Laurent au Mississippi pour faire honneur à Smithson, est invraisemblable, tout en restant au-dessous de ce que méritait ce sublime génie. Les gouvernements européens le comblèrent d'honneurs. On célébra l'inventeur en musique, en peinture, en sculpture, en vers et en prose.

Et puis il y eut tout à coup une alarme assez chaude. Dans tous ces pays où l'on employa le procédé Smithson, des conflits d'intérêt et même de fantaisie se produisirent. Les uns voulaient la pluie, les autres le beau temps pour le même jour, ceux-ci ayant besoin d'eau, et ceux-là de soleil. Des guerres civiles éclatèrent dans les pays mollement gouvernés. Mais ce ne sont plus que des souvenirs. Depuis longtemps les pouvoirs exécutifs se sont emparés de la direction du temps et il est bien peu de pays où cela ne fonctionne pas à la satisfaction générale.

Sir Benjamin Smithson est donc, pour l'humanité, sans distinction de races, un bienfaiteur unique, incomparable, continuait la *Tribuna* de Chicago. Nous voudrions que les États-Unis célèbrent le centième anniversaire de sa découverte, de façon à éblouir le monde, et nous formons le vœu que les fêtes, dont nous apportons le projet, soient l'occasion de bienfait nouveau et cent fois plus extraordinaire que W. Benjamin Smithson nous réserve sans doute après cent ans...

Car W. Benjamin Smithson — ceci stupéfiera peut-être les siècles à venir ou leur paraîtra la chose la plus naturelle du monde, selon l'événement — W. Benjamin Smithson a aujourd'hui cent trente et un ans. Tout l'univers le sait, mais ce que savent seuls ceux de ses compatriotes qui ont l'honneur de le connaître, c'est qu'il n'a pas l'apparence d'un vieillard, et que mistress Smithson, devenue sa femme, voici trente-neuf ans, paraît aujourd'hui aussi jeune, aussi fraîche, aussi candidement jeune femme que le jour de ses noces.

Nous nous hasarderons donc à dire tout haut ce qui se

répète depuis quarante ans dans les salons américains. M. W. Benjamin Smithson, après avoir découvert cinquante secrets dont il a fait profiter les hommes, ses frères, aurait trouvé depuis longtemps le moyen de vaincre la mort et de se maintenir dans un état de jeunesse et de virilité sans fin. Il n'est plus permis d'en douter. Sa digne compagne a, grâce à lui, conservé la vigueur d'esprit et la figure délicieuse de ses vingt ans. Évidemment il sait le grand secret. Nous l'affirmons avec une conviction profonde, avec une émotion qui fait tressaillir nos muscles et planer nos âmes dans les régions sereines d'une espérance énorme. Il sait le grand secret !

Mais comme il n'a pas le droit de le garder pour lui seul, nous sommes persuadés que le prodigieux savant a voulu attendre l'heure du centenaire auquel nous convions tous les peuples pour faire frissonner de vie les hommes qu'il va doter à jamais du plus précieux des biens.

C'est donc le 24 juin de cette année 1999 que l'Amérique aura l'immense orgueil d'inaugurer par le

génie de son fils illustre, l'ère nouvelle où l'homme pourra dire : Je ne mourrai plus. »

Est-il besoin d'affirmer que cet article fut traduit dans toutes les langues et commenté dans tous les pays. Comme pour le pouvoir de faire la pluie ou le beau temps à volonté, cent ans auparavant, les uns restèrent sceptiques ; les autres, secrètement animés du regrettable désir de ne point restituer leur âme au créateur, n'hésitèrent pas à croire aux promesses du journaliste américain.

On attendit donc le centenaire avec une furieuse impatience. À mesure que l'époque psychologique approchait, la terre, d'un pôle à l'autre, fut prise d'un frémissement divin. Car personne à présent n'était plus incrédule. Mais la veille du grand jour, à l'heure où l'humanité n'avait plus qu'à tendre la main pour y voir tomber la conquête suprême, la joie, au lieu de se changer en délire, devint de l'anxiété, de l'angoisse, de la fièvre. Si pourtant, à la dernière minute, on acquérait la certitude que les journaux américains s'étaient moqués

des deux mondes ! Mais non. W. Benjamin Smith son avait bien réellement cent trente et un ans. On l'avait vu en personne à Paris et à Londres, en 1992. Il paraissait quarante-cinq ans. Sa femme était sexagénaire, rien de plus certain. Des dames, ses compagnes d'enfance, et déjà ridées et caduques, affirmaient que mistress Smithson n'avait pas changé depuis la troisième année de son mariage. Donc, le grand secret était trouvé... Hosannah ! chantaient les plus convaincus. Nous sommes immortels !

Mais les fêtes du centenaire, dignes d'ailleurs du peuple américain et de celui qu'on voulait honorer, les fêtes s'écoulèrent sans que sir Benjamin eût parlé. Ce fut sur toute la surface du globe une déception qui prit sur quelques points les caractères du désespoir.

En Europe, la désillusion fut si rude que l'on en rendit responsables les journalistes américains. On parla de leur faire expier, par des moyens révolutionnaires, la mystification dont ils paraissaient être les impudents inventeurs. Mais ils se défendirent avec énergie. La

Tribuna de Chicago prit même le meilleur — comme on dit aux courses de chevaux — en criant plus fort que les autres et en rejetant tout l'odieux de ce qui se passait sur W. Benjamin Smithson lui-même. Aussi, lorsque à travers le globe, on sut que l'Américain refusait de prolonger la vie de ses semblables, en abritant sa conduite sous le prétexte de scrupules philosophiques, une clameur immense de protestation partit des sommets et des abîmes.

« Quel scandale ! Quelle infamie écrivait-on, criaient de toute part. Quoi ! voilà un homme qui tient en ses mains notre immortalité et il aurait le droit d'en disposer à son gré, de nous en priver même si tel est son bon plaisir. Que non pas ! Il faut le forcer, s'il vous plait. Qu'on s'empare de lui. Un bon cachot et au besoin on ressuscitera la torture en son honneur jusqu'à ce qu'il parle. » Les savants les plus illustres écrivirent à Benjamin Smithson pour lui démontrer l'étroitesse de sa conduite. L'un lui parlait de son devoir, l'autre de sa gloire, celui-ci des droits de l'humanité, celui-là de la volonté de Dieu qui l'avait choisi, lui, Smithson, pour

apporter à ses frères la suprême nouvelle...

Quelques-uns voyant que les objurgations n'y faisaient absolument rien allaient jusqu'à l'injure et enfin, entre les deux, se trouvaient les raisonneurs vulgaires prétendant que Smithson, poussé par une ambition extravagante, voulait être le seul avec sa femme à posséder l'éternelle jeunesse pour tenir les nations sous une domination morale cent fois pire que le despotisme le plus féroce.

Bref, on déraisonnait à qui mieux mieux. Tout le monde avait perdu la tête et en somme nul ne savait si le savant américain possédait vraiment le talisman de longue vie. Le plus grand nombre des journaux européens organisèrent un congrès pour tirer au clair cette question sans seconde. Dès la première séance, il se trouva quelqu'un pour faire observer qu'un article de journal n'était pas un article de foi — ce journal fût-il de Chicago. Aucun fait particulier ne prouvait que Smithson fût en possession du secret qu'on lui attribuait. En conséquence de quoi le premier acte du congrès devait

être de s'adresser à Smithson lui-même pour lui demander ce qu'il y avait de sérieux dans le bruit public.

La lettre fut rédigée séance tenante et l'on délégua trois membres du Congrès qui partirent pour l'Amérique. Smithson les reçut dans le palais dont les agriculteurs reconnaissants lui avaient fait hommage, cent ans auparavant, et qui se nommait *Red Palace*.

« Messieurs, leur dit-il, sans la moindre tergiversation, cela est vrai. Aussi bien l'heure est sonnée où il faut que je m'explique. Oui, j'ai découvert l'art de conserver la jeunesse ou, pour mieux dire, le moyen d'arrêter les désordres physiques produits par le temps sur l'organisation humaine et, jusqu'à un certain point, de donner, à ceux qui emploieraient mon procédé une santé inaltérable. J'avais quarante-huit ans lorsque j'ai fait cette découverte et vous voyez que je n'ai plus vieilli. Mme Smithson a dépassé la soixantaine, je vais avoir l'honneur de vous la présenter et vous la prendrez pour une jeune fille. Mais ne vous illusionnez pas plus que de raison. Je ne me vante point d'avoir vaincu la mort. Dans une rixe,

dans une bataille, à la suite d'une chute, les hommes peuvent mourir comme autrefois s'ils se cassent la tête, s'ils reçoivent un coup de fusil ou un poignard dans le cœur... »

Smithson fut interrompu par l'un des trois délégués...

« Nous n'avons pas l'indiscrétion d'en demander davantage, dit-il. Sans juger *à priori* votre découverte, nous pensions bien qu'elle n'avait pas modifié l'économie de l'organisme humain.

— En effet, elle ne fait que le consolider.

— Combien de temps 'pensez-vous qu'un individu pourrait vivre en suivant fidèlement votre méthode et vos ordonnances ?

— Je l'ignore. Mais je ne serais point surpris qu'il vécût plus de dix siècles s'il ne vivait pas perpétuellement. »

Un sourire glissa sur les lèvres des trois délégués reflétant leur joie intérieure. Ils ne doutaient pas qu'après

la première déclaration du prodigieux Yankee ils ne dussent retourner en Europe avec le secret de la vie éternelle.

« Eh bien ! monsieur, reprit le plus éloquent des trois, nous venons respectueusement, au nom du Congrès réuni à Paris, au nom par conséquent de la Ville lumière tout entière, en un mot., au nom de l'univers, vous prier de mettre le sceau à votre immense gloire en dévoilant enfin le merveilleux secret qui nous rendra le Paradis terrestre... »

M. Benjamin Smithson répondit très gravement :
« Messieurs, je suis flatté que vous ayez traversé les mers pour accomplir cette démarche, et j'ai déjà donné des ordres pour qu'on vous fasse ici un séjour aussi agréable que le peuvent de pauvres Américains. Mais, en ce qui concerne mon secret, je profiterai de votre ambassade pour apprendre au monde que je suis décidé à ne le dévoiler jamais. »

Et comme les trois Français restaient muets de stupéfaction, Smithson reprit :

« Après des méditations profondes, j'ai acquis la conviction que la prolongation indéfinie de l'existence humaine deviendrait en peu de temps un mal incomparablement plus funeste que le bienfait ne serait profitable. Je ne dirai donc rien. Non point que je veuille garder pour moi seul la joie de vivre, car au contraire je suis décidé à suspendre, dans un temps donné, les mesures auxquelles je dois mon invraisemblable vieillesse. Quel que soit son génie, l'homme ne saurait empiéter sans folie, sur les attributions de Dieu.

— Quoi ! s'écria Pierre Seigreval, le plus éminent des trois délégués, vous refusez... !!

— Croyez bien que j'en suis désespéré. Mais vous admettez que, pendant cette longue vie, quand je n'ai pas perdu la moindre part de mes facultés intellectuelles, j'ai acquis une expérience double, au moins, de celle que peuvent posséder les autres hommes.

— Eh bien ?

— Par ce qui se dégage le plus clairement de ce que



LE VAINQUEUR DE LA MORT.

Les uns voulaient la pluie, les autres le beau temps.

j'ai appris, continua Smithson, c'est que le progrès, quel qu'il soit, n'apporte en se développant aucun élément de vrai bonheur pour l'humanité. Ce qui fait le malheur de l'homme, ses passions, son égoïsme, ses vices, en un mot ses maladies morales, n'a point changé.

— Oh ! fit Seigreval scandalisé, mais c'est un blasphème, ce que vous dites là.

— Non ! répondit en souriant le vieillard. Comment ne voyez-vous pas cette vérité ? Les mauvaises gens auraient des centaines d'années pour faire le mal avec la même rage. Les bons devraient subir leurs forfaits indéfiniment. Je vous le dis, ce serait le triomphe des malfaiteurs et des ingrats. » Cela dit, Smithson fit le geste de quelqu'un qui ne consentira plus à discuter. Il s'inclina doucement en ouvrant les bras à la façon des pasteurs anglicans.

Et les trois journalistes eurent beau insister, il se cantonna dans l'inébranlabilité de sa résolution. Aucun argument ne parvint à le toucher, à lui faire adoucir la rigueur de son arrêt. Bientôt même il affecta de parler

d'autre chose et invita ses visiteurs à dîner.

Ce fut au moment de se mettre à table qu'il présenta sa femme aux délégués. M^{me} Smithson était une petite femme blonde avec une aimable figure. Ses lèvres étaient d'une fraîcheur incroyable, ses yeux d'une limpidité extraordinaire, on lui aurait donné dix-huit ans.

Pierre Seigreval se demandait si on ne se moquait pas de lui et de ses compagnons. Tout le monde aurait pu croire, comme eux, qu'on leur jouait quelque comédie dans un simple but de mystification. Mais, pendant le repas, M. et M^{me} Smithson racontèrent des faits dont ils avaient été les témoins oculaires cinquante ans auparavant, et cela sur un ton si sincère qu'on ne pouvait douter de leur bonne foi.

Avant de repartir pour la France, les délégués tirent une suprême tentative.

« Mais donnez-nous, dirent-ils, donnez-nous au moins une autre raison, une seule.

— Volontiers, répondit Smithson. Supposez donc que je livre mon secret à l'humanité. Dès ce moment, on ne meurt plus, n'est-ce pas ? Or, on sait combien il naît de millions d'hommes par an. Il suffit donc d'une simple règle d'arithmétique pour fixer la minute précise où le globe terrestre sera trop petit pour contenir les hommes immortels.

Alors, qu'advient-il ? Les plus forts se feront faire de la place. Les plus faibles s'associeront pour se défendre. Ce sera la guerre, une guerre universelle, intestinale. On se tuera les uns les autres et mon secret n'aura plus aucune valeur. Autant y renoncer de suite. »

Ce que disait Smithson était la sagesse même.

Mais il ne parvint pas à convaincre les délégués. Ceux-ci appartenaient à ces espèces de sourds qui ne veulent rien entendre. D'ailleurs, toutes leurs facultés étaient concentrées sur ce point unique : arracher au savant américain le secret divin. On verrait bien après. Aussi quand ils quittèrent Red-Palace pour rentrer à New-York, les journalistes français étaient-ils plus

décidés que jamais à ne point abandonner la partie. À la gare une foule les attendait, avide de connaître les résultats de leur démarche. Est-il besoin d'ajouter qu'on déplora d'un commun accord le coupable entêtement de sir Benjamin.

« Il cédera pourtant, disait le directeur de l'*American Times*.

— Il ne cédera pas, répliqua Seigleval.

— Enfin, il faut qu'il cède, reprit avec une singulière conviction un troisième personnage. »

Et c'est que vraiment c'était pour tout le monde une question si brûlante ? Depuis qu'on espérait cette atténuation presque complète de la mort, on ne parlait pas d'autre chose d'un bout de la terre à l'autre. Les vieillards, les hommes même et les malades ne se tenaient pas d'impatience. Ils attendaient d'heure en heure que la bonne nouvelle leur arrivât. Ceux qui se sentaient près de tomber pour toujours dans le grand noir du tombeau, ceux dont on dit : il n'en a pas pour huit jours,

s'informaient sans cesse, étreints par l'angoisse, de l'état des négociations. Plus d'une mère, penchée sur le berceau de son enfant condamné, réclamait le miracle dont Smith son était capable, et qui sait si l'on n'aurait pas plus obtenu en déléguant auprès de lui cinq ou six mamans désespérées.

Quand on apprit que Smithson refusait décidément de révéler son secret, il y eut une explosion de colère bien compréhensible. Des meetings furent organisés de toute part ; des millions de protestataires indignés flétrirent, sans ménagement, la conduite du célèbre inventeur.

On en vint en peu de temps aux extrémités. Quoi ! voilà un homme qui peut nous empêcher de mourir et qui refuse de nous donner ce suprême bien : la vie indemne. Mais il n'a pas le droit de nous dérober cette part de notre héritage. Il faut le forcer, dussions-nous lui infliger un supplice pour la circonstance. Les plus enragés proposèrent d'enfermer Smith son jusqu'à ce qu'il eût répondu à l'attente du monde.

Mais rien ne prévalut contre l'entêtement du Yankee.

Tant et si bien que les nations, selon la marche accoutumée des choses, se familiarisèrent avec cette déception qui se transforma doucement en une vague espérance. On continua de mourir. Des événements, des guerres se produisirent. On fut occupé ailleurs et les années s'écoulèrent lentes et exquises pour la jeunesse, ingrates et rapides pour l'âge mûr et la vieillesse.

Smithson vivait toujours ; sa femme aussi. Ni l'un ni l'autre ne tombaient dans la décrépitude. Bien mieux, le savant perpétuel, comme on l'appelait maintenant, employait son génie, le plus grand qui ait honoré la race humaine, à faire de nouveaux miracles à inventer des machines ou des procédés invraisemblables.

Grâce à lui, les voyages aériens étaient devenus d'un usage courant. Aux anciens ballons, que jamais on n'avait réussi à diriger, il avait substitué un aéroplane gigantesque ayant la forme d'un oiseau auquel des piles électriques, d'une puissance énorme sous un petit volume, donnaient le mouvement et la vie. À ceux qui préféraient à ce moyen de locomotion encore un peu lent — on allait

de Paris à New-York en huit heures — une voie plus rapide, il offrait un tunnel sous-marin, où les trains marchaient à l'allure vertigineuse des correspondances postales dans les tubes pneumatiques.

En quinze minutes, les voyageurs embarqués dans une gare de New-York débarquaient dans la capitale de la France sur l'emplacement réservé jadis aux Halles centrales. L'humanité lassée de tant de merveilles n'admirait plus. Les moyens de production étaient si puissants que les ouvriers eux-mêmes, si empressés à se plaindre jadis par la bouche d'orateurs de réunions publiques, ne travaillaient plus que deux heures par jour. Le travail était devenu une distraction, un besoin, ce qui faisait réfléchir Smithson qui se souvenait des réclamations bruyantes de jadis, des programmes excessifs, tombés maintenant dans le plus profond oubli.

Vers l'an 2073, il était parti dans un bateau sous-marin, en philosophe désireux de s'éclairer encore sur le mystère des océans, celui de la terre lui étant à peu près entièrement connu. Il avait admiré les végétations et la



LE VAINQUEUR DE LA MORT.

Il s'inclina doucement, en ouvrant les bras, à la façon des pasteurs anglicans.

faune des profondeurs sous-marines et après quelques escales aux endroits les plus intéressants, il avait atterri aux environs de Bordeaux où on l'accueillit avec toutes les démonstrations d'un enthousiasme fou.

Mais le bonhomme était blasé sur les honneurs.

D'autre part, il y avait dans ce triomphe ménagé par une foule un peu ivre, autre chose que de la reconnaissance. Les malins se flattaient d'étourdir Smithson, de l'enguirlander, de le conquérir si complètement, pour tout dire, que cette fois il consentirait à lâcher son secret de longue vie.

Jamais homme ne fut soumis à pareil régime de flatterie et de courtoise tentation. Pendant plus de trois mois on ne lui laissa aucun repos. Le chef de l'État lui rendit visite en grand appareil, comme au plus puissant souverain du monde. L'Académie des sciences lui offrit son hommage dans une séance hors-Institut, c'est-à-dire en l'antique galerie des machines au Champ-de-Mars, qui se trouva trop étroite pour contenir un peuple avide d'apprendre enfin comment on réduisait la mort. Par

acclamation Smithson fut proclamé président d'honneur de toutes les sociétés savantes de l'univers. On le porta en triomphe à son fauteuil. Puis la voix la plus éloquente de Paris lui fit un discours dans lequel, après s'être entendu comparer à un dieu, il fut invité à mettre fin aux angoisses des mortels en révélant le mystère de sa vie.

Lui souriait, impénétrable.

L'orateur, ignorant sans doute que ce sourire, les délégués du Congrès de 1999 l'avaient vu fleurir sur les lèvres du Yankee, s'imagina qu'il venait de faire entrer la conviction dans l'esprit amolli du vieillard. Il crut qu'en accumulant des arguments victorieux, il frapperait le coup décisif et se lança dans une péroraison admirable. On n'entendit, nulle part, ni en aucun temps, rien de plus splendidement persuasif. Personne dans l'assemblée ne doutait que l'avocat n'eût gagné la cause de l'humanité.

Smithson se leva. Un frémissement traversa l'immense salle comme une brise étrange. C'était de la fièvre et de la joie. On haletait. Le savant ouvrit la bouche. Il se fit un silence invraisemblable comme s'il n'y

eût eu là pas une seule des quarante mille personnes qui escomptaient déjà leur éternité relative.

« Messieurs, mesdames, dit-il en excellent français, je vous remercie de l'accueil que vous m'avez réservé et qui dépasse de beaucoup mon humble mérite... »

Et continuant de la sorte il répondit aux compliments, aux flatteries dont on l'avait abreuvé. À son tour il fut éloquent, gracieux, exquis. Mais de son secret, pas un mot. On leva la séance sans qu'il eût fait une promesse. La colère et le désappointement allaient provoquer peut-être quelque regrettable manifestation et déjà des rumeurs inquiétantes grondaient parmi certains groupes.

Heureusement d'habiles calmeurs de plèbe firent circuler le bruit que Smithson ne pouvait décemment expliquer son affaire devant un tel auditoire. Qui sait combien de temps il lui faudrait, disait-on. D'ailleurs, c'est probablement un des plus ardues problèmes de la haute science et personne n'y comprendrait rien. Il faut attendre.

Cependant on ne renonçait pas à le confesser. Et comme toutes les manœuvres avaient été vaines, on profita d'une nouvelle fête dont il était le héros pour le mettre brutalement en demeure de répondre. Cette fois il y consentit.

« Ce que vous demandez, dit-il, serait pire cent fois que la mort dont vous voulez vous affranchir. Prenez la peine de regarder autour de vous. En prolongeant votre vie, vous perpétueriez des vices, des souffrances morales, des malheurs sans nom. Croyez-moi, puisqu'aussi bien je suis le seul homme en état de vous éclairer sur ce point, la vie indéfinie — qui est presque bonne telle qu'elle est — serait un cruel supplice. Je ne vous dirai pas que l'homme se blaserait sur tout et deviendrait, après deux ou trois cents années, un étranger au milieu des jeunes générations, comme le sont déjà dans bien des cas les vieillards de quatre-vingt-dix à cent ans. Cela saute aux yeux.

Mais songez à ce qu'on deviendrait au milieu de haines qui ne pardonnent pas. Imaginez ce que la seule

ingratitude ferait de malheureux. Si je pouvais parler, vous. sauriez que j'en suis un exemple effrayant. Mais passons !

Voyez-vous un ivrogne, un joueur, un paresseux, un malfaiteur renouvelant sans cesse leurs crimes, leurs infamies et semant la douleur ou le désespoir autour d'eux pendant des siècles. Supposez certains époux liés à jamais... que dis-je à jamais ? Où sont ceux qui s'entendraient cent cinquante ans ? Encore une fois, Dieu a bien fait les choses. Si je n'avais pas été effrayé de ce que je prévois, croyez-vous que j'eusse hésité un moment à faire le bonheur de mes semblables pour qui j'ai travaillé avec tant de courage et d'obstination. Interrogez tous ceux qui m'écoutent et demandez-leur s'ils seraient ravis que les trois quarts de leurs amis fussent immortels : vous entendrez ce qu'ils répondront. Et leurs parents, ce serait bien autre chose. Ah ! vous pouvez être persuadés que plus de cent fois j'ai été sur le point de tout dire au petit bonheur. Mais cent fois aussi, une voix secrète m'a encouragé au silence, et j'y persiste. La guerre, le vol, le pillage, les massacres intestins sont des

maux formidables. Il ne faudrait pas plus de deux siècles, je le répète, et c'est la centième fois, peut-être, pour que l'humanité trop dense, en arrivât à ces extrémités, la place lui manquant sur cette boule ronde qui est beaucoup plus exiguë que vous ne le croyez peut-être. »

Il parla ainsi pendant une heure encore et termina par ces mots : « Si je cédaï, messieurs, il n'y aurait pas, avant peu de temps, de malédictions dont mon nom et ma personne ne fussent poursuivis, accablés. »

Cette fois, ce fut une explosion de fureur. On insulta publiquement le sage Yankee. Des journaux publièrent contre lui d'abominables diatribes. À tous les coins de rue on voyait sa caricature accompagnée de légendes blessantes.

« C'est un mauvais plaisant ! disaient les gens les plus sérieux, et il n'a jamais vécu tout le temps qu'on dit. Les Américains nous ont trompés pour se gausser de l'Europe. S'il avait le pouvoir dont il se vante, est-ce qu'il hésiterait ? Nous devrions le chasser honteusement. »

Et l'on se montait la tête les uns aux autres. Peu s'en fallut qu'on ne passât des injures aux voies de fait. Ah ! si l'on avait su qu'un moment le brave homme, ébranlé dans sa résistance, avait failli tout dire ! Mais quand il vit ce débordement de rage, il se contenta de hausser les épaules en murmurant :

« On ne peut mieux justifier ma résistance. »

Avant de quitter Paris il eut la grandeur d'âme de faire un nouveau cadeau à l'humanité en lui donnant une substance inoffensive qui supprimait presque la douleur dans tous les cas de souffrance physique. Après quoi il reprit le chemin de l'Amérique et regagna sa patrie où on le reçut presque en ennemi. Là-bas les objurgations dégénérèrent en insultes. Sa femme et lui furent obligés de vivre cachés pour ainsi dire. Leurs enfants les plus chers, leurs petits-enfants les plus adorés les abreuvèrent de basses persécutions.

Le pauvre Smithson, désolé, disait parfois à sa femme : « Qui sait si je n'ai pas tort ? J'ai bien envie de leur accorder ce qu'ils demandent et ce sera tant pis pour

eux. »

Un jour il vit entrer à Red-House une de ses arrière-petites-filles qui portait dans ses bras son fils unique dévoré par la fièvre. Elle se jeta tout en larmes à ses genoux, le pria, le supplia de sauver cet enfant. Tout du long elle se coucha par terre à ses pieds, affirmant qu'elle ne se relèverait pas tant qu'il n'aurait pas rendu la 'vie au petit être qui souffrait.

Comment résister à pareille prière. Il se rendit. Smithson fit boire au petit garçon quelques gouttes d'un liquide doré. Et la mère, folle de joie, vit le fruit de ses entrailles renaître à la vie...

Dès ce moment, le savant perpétuel devint moins obstiné dans ses intransigeances. Le deuxième centenaire de sa découverte du temps à volonté approchait. Il se proposa de délibérer avec lui-même si à cette occasion il ne céderait pas.

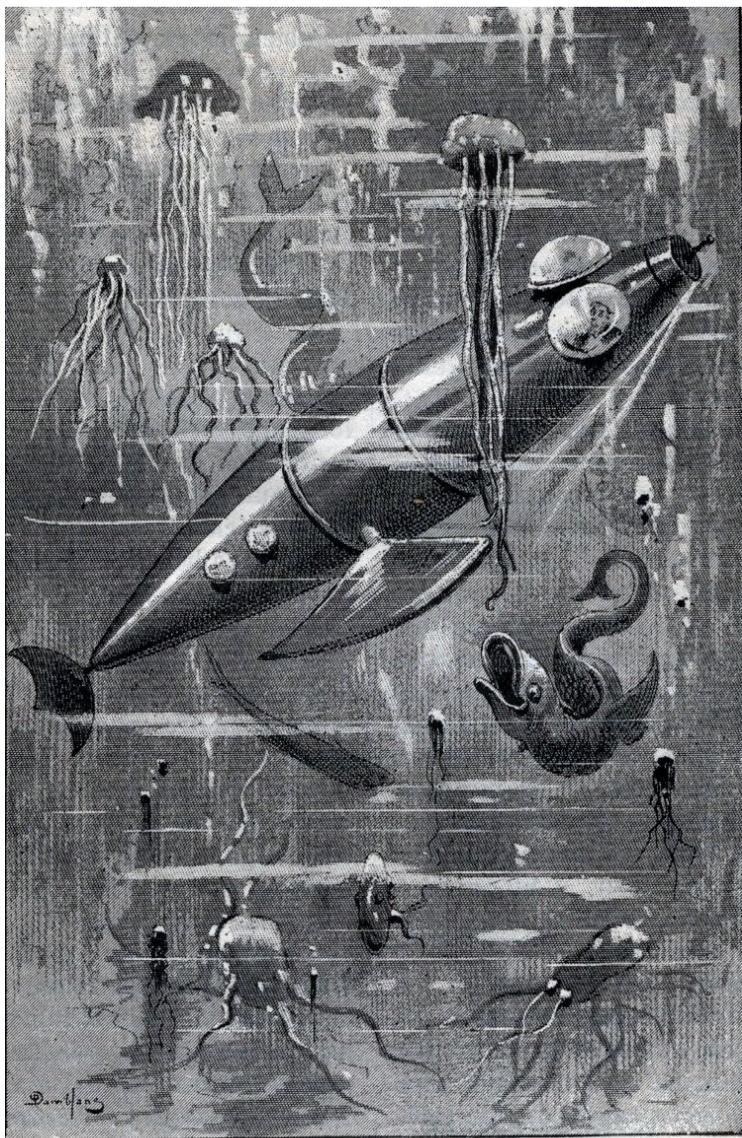
Ce qui ne l'empêchait pas de travailler à de nouvelles merveilles.

Grâce aux progrès qu'il fit faire à la télescopie, le grand Américain rapprocha les planètes les unes des autres à ce point qu'on put affirmer la pluralité des mondes habités. Il poussa ses démonstrations irréfutables jusqu'à établir que les sphères les plus voisines du soleil abritaient des êtres plus intelligents et plus civilisés que ceux des mondes éloignés. Il se vantait même de parvenir à nouer des relations avec Mars , Mercure et la Terre.

Mais tout cela laissait froid les hommes, qui voulaient toujours connaître le grand secret.

« Ce n'est pas cela que nous vous demandons. »

Entre temps il imagina mille perfectionnements. De la terre tout entière il avait fait un jardin. Malheureusement l'humanité n'était pas meilleure. C'étaient de la part du genre humain des exigences toujours nouvelles. En maint endroit, maintenant, éclataient de nouveau des discordes civiles au sujet du temps. Les uns voulaient la pluie, les autres un ciel serein. On s'écharpait pour cela. D'autre part les nations eurent vite transformé l'aéroplane en machine de guerre.



LE VAINQUEUR DE LA MORT.
Vers l'an 2073, il était parti dans un bateau sous-marin.

On se livrait d'effroyables batailles aériennes où vainqueurs et vaincus étaient presque sûrs de périr. Ces événements le désespéraient. L'extrême civilisation semblait de plus en plus rapprocher les hommes de la barbarie noire.

C'était à peine si les humains étaient forcés de travailler quelque peu, tant la mécanique suppléait partout aux bras et l'on ne goûtait pas plus de bonheur. Chacun avait trop de temps pour penser, pour critiquer, pour envier. Les pauvres d'esprit voulaient s'élever au premier rang. Les vicieux demandaient à se partager la terre au détriment des humbles et des pacifiques.

Et cependant Smithson attendait toujours la grande fête qu'il supposait devoir lui être offerte pour donner à ses semblables le suprême bienfait...

Mais voilà que cette fois il ne fut question de rien. Au contraire. Les Américains, comme les autres peuples, redoublèrent d'acrimonie contre le savant. À l'heure même où il comptait sur une triomphale ovation, ce fut contre lui un redoublement d'injures et de sarcasmes.

Avec une unanimité sanglante, et comme s'ils eussent été poussés par un destin aveugle, les uns les autres le traînèrent dans l'ignominie. On alla jusqu'aux menaces. Sa maison fut assiégée. On exigeait de lui des inventions pour tous les besoins, pour la satisfaction de toutes les fantaisies.

« Comme j'avais raison ! » dit-il épouvanté.

Et le 24 juin 2099, comme il n'était pas venu trois personnes pour le complimenter sur son anniversaire, Smithson et sa femme décidèrent qu'ils cesseraient de boire la liqueur de vie. En deux jours ils vieillirent de tout le temps qu'ils avaient volé à la nature, et ils moururent désabusés, sans un regret.



LE VAINQUEUR DE LA MORT.
Elle le pria, le supplia de sauver cet enfant.

Cette nouvelle, publiée fin 1892 dans les numéros 261 à 265 de la revue La Science Illustrée (correspondant aux cinq premiers numéros du premier semestre 1893), nous conte un tremblement de terre survenu sur les côtes pacifique de l'Amérique du sud. Les souvenirs que nous avons tous du tremblement de terre et du raz-de-marée de Banda-Aceh donnent énormément de crédit à ce petit texte.

Histoire d'un tremblement de terre

Le 18 novembre 1834, à sept heures trente-cinq minutes du matin, les navires qui tenaient la mer dans l'océan Pacifique, par le travers du Chili, éprouvèrent un violent soubresaut. Quelque chose comme un terrible frisson parcourut leurs carènes d'un bout à l'autre, fit craquer leurs membrures et gémir les mâts ; puis, après

cinq ou six secondes d'arrêt, ils reprirent leur marche sans qu'on pût savoir à quoi attribuer cet étrange phénomène.

On apprit plus tard que cette secousse était simplement le contre-coup du tremblement de terre de Talcahuana, contrecoup ressenti à plus de 300 lieues en mer.

Les marins qui relâchèrent dans la baie de Conception, à quelques jours de là, ne trouvèrent plus de ville, et apprirent que les navires à l'ancre dans la rade avaient presque tous péri.

La baie de Conception est un des plus vastes et des plus splendides ports de l'Amérique du Sud, sur le Pacifique. Elle a 5 lieues d'étendue du nord au sud, et plus de 15 kilomètres de l'est à l'ouest.

Vue du mouillage, elle paraît immense. A peine si à l'œil nu, par un beau temps, on peut distinguer les côtes de l'est et du nord, presque continuellement voilées par une légère brume qui prête un charme mystérieux à l'horizon.

Talcahuana est une petite ville aux maisons blanches, assise d'une façon assez désordonnée sur une presqu'île au sud-est de la baie.

Derrière Talcahuana, les mamelons des Cordillères se dressent immédiatement, recouverts d'une végétation luxuriante et peuplés de troupeaux innombrables. A l'ouest, la principale colline de la ville s'affaisse pour aller mourir dans une vaste plaine naguère occupée par la mer, et s'étendant entre deux montagnes assez avant dans l'intérieur, jusqu'à la ville de Concepcion, qui est le chef-lieu de la province.

Talcahuana ne compte plus les tremblements de terre. Depuis sa fondation, qui est due, par parenthèse, à des navigateurs français, cette pauvre petite ville a été détruite une quinzaine de fois au moins. Aussi ses maisons sont-elles construites en prévision des secousses fréquentes qu'elle subit.

Il y a bien quelques habitations en pierres ou en briques, mais, en général, ce sont des cases plus ou moins spacieuses, bâties en torchis et en bois souple. Pas de

fondations ; le plancher repose sur d'énormes rouleaux en bois, et les maisons peuvent par conséquent se mouvoir en avant et en arrière sans être endommagées.

L'expérience a démontré que cette combinaison était la plus favorable en cas de commotions volcaniques. Mais au point de vue de la voirie et de l'alignement des rues, ce mode de construction offre des inconvénients dont le moindre est de faire enrager l'alcade. Chaque habitant possède, en effet, un jardin derrière sa maison. Lorsque les besoins de la culture lui font sentir la nécessité d'agrandir son jardin, le propriétaire se contente de pousser son logis, qui glisse sur les rouleaux et s'avance ainsi de 1, 2 ou 3 mètres vers le milieu de la rue. Son jardin s'agrandit donc de tout ce que sa façade dérobe à la voie publique.

Cette opération, renouvelée à diverses époques, et selon les besoins, par chaque propriétaire, finit par produire des rues d'une largeur microscopique et dont les contours biscornus feraient trouver rectilignes les plus tortueuses rues flamandes.

Seulement, lorsque le mal atteint des proportions telles que la rue court le danger d'être remplacée par un mur mitoyen, l'alcade intervient et fait savoir, à son de trompe, aux habitants, qu'il leur donne vingt-quatre heures pour remettre leurs domiciles à l'alignement... Et une paire de bœufs attelée à chaque maison suffit pour exécuter les ordres de l'alcade.

Les secousses terrestres ne sont pas choses rares au Pérou, ni surtout au Chili. Valparaiso subit une quinzaine de tremblements de terre par an. Mais si des faits inquiétants ne se sont pas préalablement produits dans les volcans des Cordillères, les habitants se contentent de sortir de chez eux afin de ne pas être écrasés par la chute des plafonds.

A Copiapo, petite ville du nord, célèbre par ses mines de cuivre et d'argent, et particulièrement par la mine d'argent de la famille Gallos, au fond de laquelle on descend par un escalier taillé dans l'argent massif, à Copiapo, dis-je, la terre tremble toujours. Les oscillations ne sont pas très sensibles, mais il suffit de s'appuyer

contre la muraille d'une case pour sentir immédiatement la trépidation perpétuelle du sol.

Donc il existe au Chili des gens qui ont été secoués par cent, cent cinquante et jusqu'à deux cents tremblements de terre.

Pour ceux-là, il est des signes non équivoques auxquels on doit d'avance reconnaître l'intensité du terrible événement : atmosphère d'une lourdeur écrasante, ciel voilé par des vapeurs chaudes, inquiétudes nerveuses qui se graduent en progression ascendante, de l'homme à la femme, de la femme aux animaux, et chez ceux-ci d'espèce en espèce jusqu'aux chiens, aux mules et aux chevaux, qui sont les plus sensibles à la perturbation. Ainsi, on a peu d'exemples d'une mule ou d'un cheval ayant continué à marcher pendant les cinq ou six secondes qui précèdent le bruit souterrain et la trépidation de la terre.

Eh bien, malgré les prodromes, malgré l'habitude, malgré tout, il n'est pas de Chilien qui n'ait une terreur indicible du tremblement de terre.

Et, chose étrange, plus on vieillit, c'est-à-dire plus on ressent de secousses volcaniques, plus on en a peur. Je ne cherche pas à expliquer cela, je le constate. Épouvante légitime d'ailleurs et salutaire, puisque c'est à ce qui-vive perpétuel que souvent les habitants d'une ville doivent d'être avertis, par quelques vieillards expérimentés, du danger prochain qui les menace.

Or, vers la fin du mois d'octobre 1834, deux volcans situés sur le territoire d'Araucanie, et qu'on croyait éteints depuis un demi-siècle, vomirent de la flamme et une certaine quantité de lave. D'autre part, on avait appris qu'à San Carlos de Chiloë, dans l'archipel de ce nom, trois ou quatre oscillations ayant un caractère particulier avaient été ressenties.

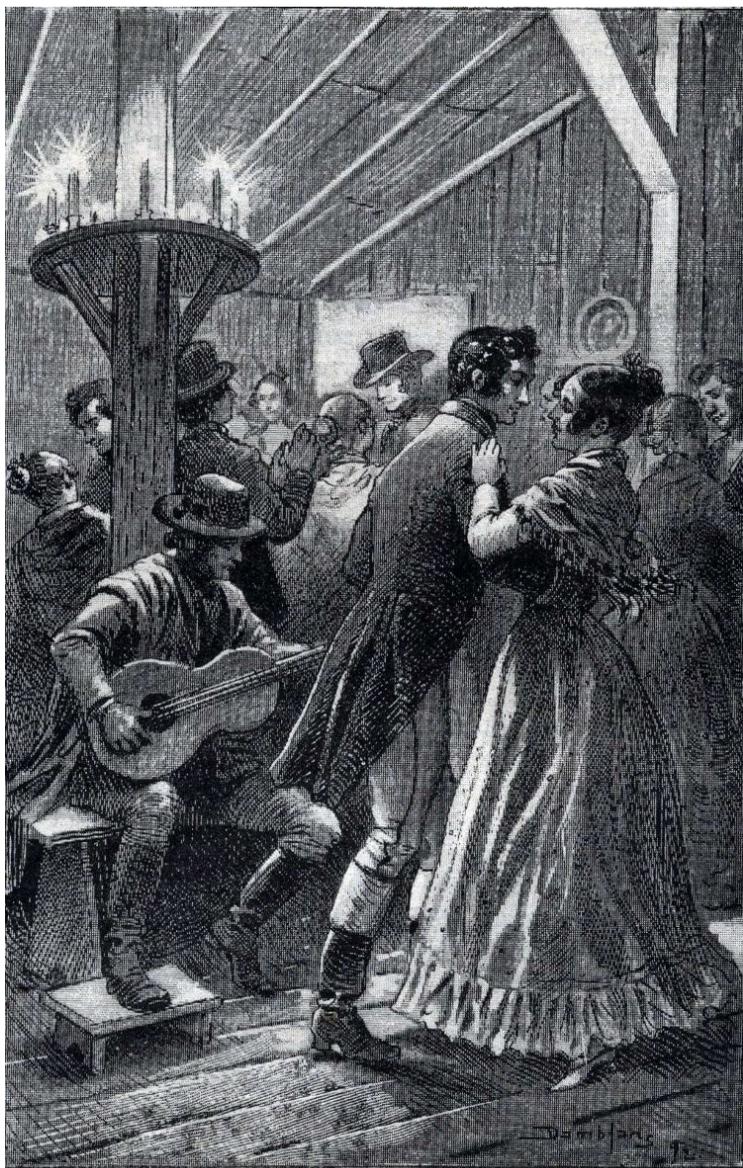
On s'attendait donc d'heure en heure à quelque catastrophe. Chaque jour on entendait dans la montagne de sourdes détonations suivies de longs roulements, comme si le tonnerre eût grondé. Et le lendemain on apprenait par des *vaqueros*, ou par des habitants de Concepcion, que des blocs de granit se détachaient des

sommets pour rouler avec fracas dans les précipices.

Les vieillards qui avaient échappé à deux ou trois destructions de leur ville se sentaient pris de peur et ne dormaient plus que d'un œil, prêts à réveiller leurs familles et à emporter leurs dieux lares sur leurs épaules.

Cependant la terreur, qui avait été en augmentant depuis le commencement du mois, tendit à se calmer dès le 12 novembre. Les nouvelles alarmantes se faisaient rares, et le plus grand nombre pensa que cette fois encore on en serait quitte pour une alerte.

Talcahuana est une ville essentiellement joyeuse. On pourrait y élever un temple au plaisir. Il n'est peut-être pas de pays au monde, sans oublier l'Italie et l'Espagne, où il se fasse une plus grande dépense de folies, de festins, de danses effrénées, d'airs de guitare, de punchs aux œufs. Il semble que ces pauvres Chiliens et que ces aimables Chiliennes veuillent se hâter de savourer le fruit de la vie, et que le lendemain soit pour eux la date improbable d'un avenir inespéré.



HISTOIRE D'UN TREMBLEMENT DE TERRE.
...Et la fête commença... (page 13 col. 1).

Empédocle, je crois, reprochait aux habitants d'Agrigente de *galoper* la vie comme s'ils devaient mourir le lendemain, et de bâtir leurs maisons comme s'ils devaient vivre toujours.

On aurait pu faire le même reproche aux Chiliens de Talcahuana, sauf cependant pour la construction des maisons, car demeures et habitants avaient l'air d'attendre la fin du monde avec une philosophie beaucoup plus sereine et surtout plus joyeuse que toutes les réflexions du vaniteux rhéteur sicilien.

A compter de l'instant où les habitants de Talcahuana crurent que tout danger s'était évanoui, les joies, les parties de plaisir et les fêtes se hâtèrent de reconquérir leur empire sur cette ville légère.

Quelques *tertullias* — c'est le nom des sauteriers données dans ce pays-là par des gens d'une certaine importance — quelques *tertullias* eurent lieu dans la soirée du 12. Et comme aucune mauvaise nouvelle ne vint attiédir la ville dans la journée du lendemain, il y eut une grande fête chez un des principaux fournisseurs de la

marine.

Naturellement, presque tous les capitaines et les officiers des navires en relâche à Talcahuana furent invités.

Cela fit une assez aimable olla-podrida de nationalités, quelque chose comme une réduction de la tour de Babel dans les salons du négociant. Ce qui n'empêcha point les jeunes Chiliennes d'être fort provocantes, les marins de tous les pays d'être fort galants, et tout le monde d'être enchanté.

Les capitaines de la plupart des navires se concertèrent alors pour offrir à leur tour une fête aussi brillante que possible à leurs divers amphitryons, et la date de cette *tertullia* maritime fut fixée au 17 novembre.

Un magnifique et spacieux baleinier américain, mâté en goélette, fut choisi d'un commun accord par les marins comme le moins huileux et le plus élégant salon qu'on pût présenter à la haute société de Talcahuana.

Tous les matelots furent de corvée à tour de rôle pour *astiquer* proprement le pont, qui devait servir de salle de danse, et l'entrepont, où furent aménagés des salons de jeu, des boudoirs et ce que tout marin appelle une *cambuse soignée*.

Des fleurs furent embarquées pour entourer et adorer les bas mâts. La plus délicate oreille de la rade fut choisie et expédiée en reconnaissance à Conception pour en ramener les meilleurs gratteurs de guitare de la ville. On découvrit même un piano qui fut hissé à bord et copieusement désaccordé par la même occasion.

Enfin, les préparatifs une fois terminés, c'était si beau que les marins n'osaient plus se promener dans leurs salons.

Le grand jour arriva. Les chaloupes et baleinières de tous les navires, gracieusement pavoisées, se rangèrent presque à la même heure devant ce qu'on appelle le môle de Talcahuana. Les invités s'embarquèrent successivement et se rendirent à bord de l'*Ocean-Queen*, où la fête commença incontinent.

Ah ! le beau bal ! la magnifique et pittoresque *tertullia* ! Parmi les marins, pas d'habits noirs, mais de ces longues redingotes que les matelots appellent des *grand'voiles*. Tous des gants, par exemple, mais dans leurs poches ou serrés dans la main gauche pour faire voir qu'on savait son monde.

Du côté des Chiliens, grande tenue européenne. Quant aux dames, c'était u débordement de soie, de marabouts ; de velours, de plumes d'autruche et de crêpes de Chine. On dansa ; on dansa même longtemps et de tout : la gigue anglaise, le boléro, la tarentèle, la valse, la polka, le menuet, le quadrille lui-même, sans oublier surtout la *zamajuiqua* chilienne et la *refaloza* péruvienne.

Vers minuit, on descendit dans l'entrepont pour souper. Quelques enfants qui s'endormaient furent couchés dans les cabines des officiers, et la fête recommença plus folle et plus bruyante que jamais.

Les matelots, qui écarquillaient leurs yeux et qui ne s'étaient jamais trouvés à pareil branle-bas, exécutèrent sur le pont, pendant cet entr'acte, toutes les danses de leur

connaissance, avec d'autant plus d'entrain que pendant le souper de la société on avait mis un baril de rhum en perce à l'avant de l'*Ocean-Queen*.

Ah ! le souper des invités fut une vraie fête. Les œillades et les déclarations devenaient plus brûlantes après chaque verre de champagne. Les hommes chargés du service à table avaient beaucoup de peine à satisfaire au désir des señoritas qui les priaient d'aller porter à tel ou tel heureux officier le verre pétillant dans lequel elles avaient préalablement trempé leurs lèvres rouges : coutume gracieuse de ce pays aux libres allures.

Bref, vers trois heures du matin, la cambuse étant épuisée, et les groupes éprouvant le besoin d'aller livrer aux caresses du grand air leurs fronts moites, on quitta la table pour recommencer les danses. Mais, en arrivant sur le pont, on s'aperçut que la mer était devenue houleuse. Le navire *roulait* un peu, et, chose étrange, peu ou pas de vent.

Il était donc très difficile de danser. Et cependant quelqu'un qui eût proposé de finir la fête en ce moment se

fût fait un mauvais parti. Qu'imaginer alors ? Les pieds des jeunes filles frémissaient d'impatience.

Un négociant offrit d'aller à terre continuer la soirée chez lui et de mettre sa cave à sec. Un hurra d'enthousiasme accueillit sa motion.

On s'embarqua *en double*, et vingt minutes après l'*Ocean-Queen* était redevenu le plus silencieux des baleiniers. Il n'y restait plus que des matelots qui soupaient, deux ou trois officiers fatigués que les splendeurs du monde ne séduisaient plus, et dans les couchettes de la chambre trois ou quatre enfants dont les mères, affamées de danses, n'avaient pas voulu s'embarrasser. Elles les avaient confiés à la garde du capitaine en second, au moment où celui-ci prenait le quart de quatre heures.

Dans presque toutes les villes de l'Amérique du Sud, et particulièrement sur la côte du Pacifique, il existe encore des gardes de nuit dont les fonctions, outre la police nocturne, consistent, toutes les trente minutes, à crier l'heure qu'il est et le temps qu'il fait.

Pour les Européens, cette coutume a quelque chose de primitif qui amène le sourire aux lèvres ; mais dans un pays où, malgré le luxe et les fêtes, la plupart des indigènes suent la misère, cette façon de remplacer l'horlogerie par des chrétiens témoigne d'une certaine sollicitude originale pour les besoins des habitants.

Donc, presque à chaque instant, ces gardes, qu'on appelle des *serenos*, et qui font leur service à cheval, glapissent en même temps :

« *Son las tres, ou cuatro ! son las cuatro y media !* » et ils ajoutent *lluvia*, pluie, ou *sereno*, beau temps, ou tout autre mot, suivant les circonstances. Enfin, lorsque sonnent cinq heures, ils l'annoncent et chantent ensuite une prière qui commence ainsi : « *Ave, Maria, purissima, castissima, inviolatissima, etc.*, » ce qui veut dire que leur besogne de nuit est terminée, et qu'ils vont aller se coucher après avoir été relevés de leur service par des gardes de jour nommés vigilantes.

Or ce matin-là, et déjà bien avant que les invités de la *tertullia* maritime décidassent qu'ils iraient finir la fête à

terre, les *serenos* de Talcahuana échangeaient, en se croisant dans les rues, des paroles inquiètes. L'atmosphère était d'une pesanteur étouffante, et l'on entendait la mer mugir d'une façon lugubre, malgré l'absence de brise.

Dans la montagne, et par cinq ou six fois, les chiens avaient poussé ce hurlement plaintif qui fait froid dans les os. Un de ces écroulements de roche dont j'ai parlé avait lancé sa détonation aux échos des précipices ; en un mot, pour les gens expérimentés, on pouvait craindre une catastrophe prochaine, et le mieux était de se mettre prudemment à l'abri.

Un vieux *sereno*, qui entendit sonner cinq heures au moment où il passait devant la maison dans laquelle le bal avait repris de plus belle, jeta son cri, marmotta sa prière, et ne craignit pas d'ajouter ensuite, pour caractériser le temps qu'il faisait, le terrible mot : *Temblor*, tremblement de terre.

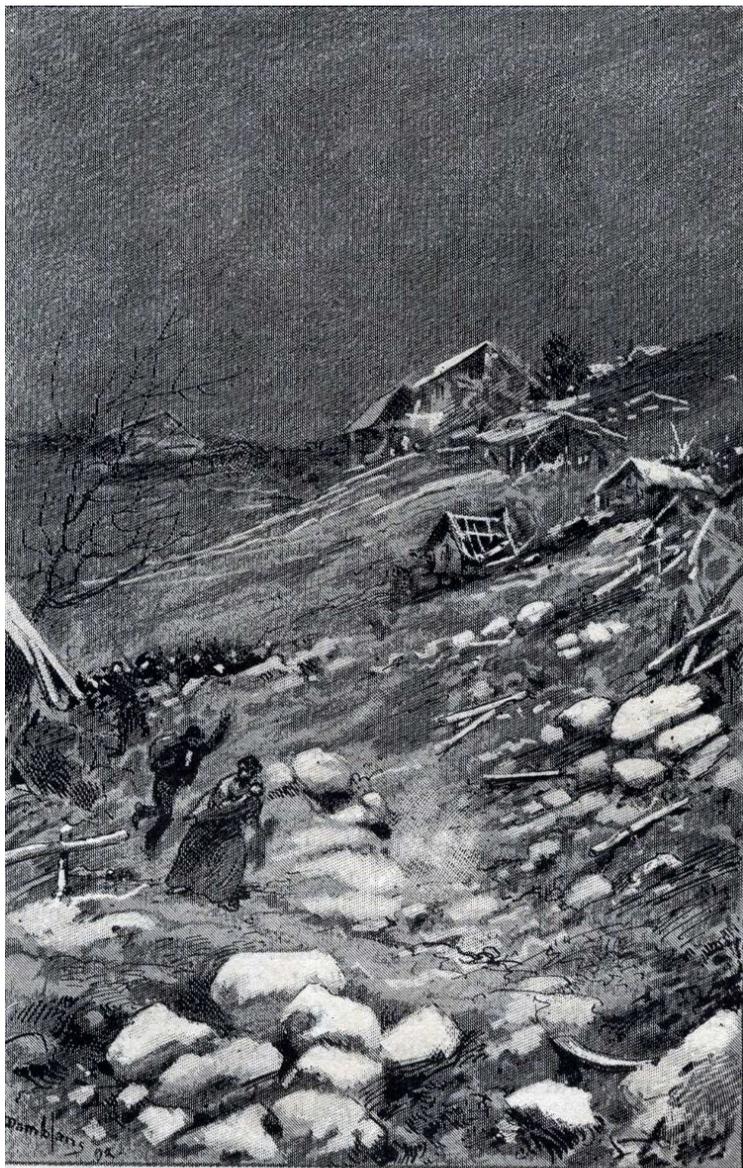
Les autres *serenos* le répétèrent. Pas un des fous qui dansaient à deux pas n'entendit cette menace, mais les

autres habitants se levèrent en sursaut, comme si ce mot fatal eût été poussé au-dessus de la ville par la poitrine d'airain d'un géant plus haut que la montagne.

A six heures, tous les habitants de Talcahuana étaient dans les rues, au milieu des places, délibérant sur le parti qu'il y avait à prendre. Une légère secousse avait eu lieu déjà. Le vieux *sereno* ne s'était pas trop avancé.

On interrogeait les vieillards ; on courait chez soi prendre ce que l'on avait de plus précieux ; on mettait les enfants et les femmes en sûreté.

Cependant le bal continuait. Trop préoccupés de leur propre salut, les fuyards n'avaient pas songé à prévenir les danseurs. Un *vigilante*, pourtant, qui passait devant la maison du négociant où l'on se gorgeait de plaisir avec tant d'insouciance, un *vigilante* frappa à la fenêtre, à travers les vitres de laquelle on voyait bondir les couples languissants, et quand on lui eut ouvert cette fenêtre, il laissa tomber de ses lèvres cette effroyable parole : *Temblor !*



HISTOIRE D'UN TREMBLEMENT DE TERRE.
Par une espèce de miracle presque tout le monde s'était sauvé.
(Page 31, col. 1.)

Prononcée par l'homme de police, elle produisit l'effet du *Mané, Thécel, Pharès*. Les guitares s'arrêtèrent net, comme si elles eussent été déjà englouties ; le verre tomba des mains de ceux qui complétaient leur ivresse et qui furent dégrisés du même coup ; les paroles d'amour expirèrent sur les lèvres des jeunes gens et des belles *senoritas*. Une pâleur livide passa comme un brouillard sur tous ces visages rougis par la fatigue et la veille l'instant d'auparavant. Ce fut un silence redoutable pendant quelques minutes.

Alors une voix cria : *Fuera !* dehors !

Le *sereno*, que ce spectacle avait arrêté un instant, voulut reprendre sa course, mais son cheval refusait de marcher et, comme si ses quatre pieds eussent été plantés en terre, commençait à trembler de tous ses membres. Au loin et déjà hors de la ville on voyait la procession des habitants de Talcahuana se dirigeant en toute hâte vers les hauteurs du cap Estero, point culminant de la presqu'île qui sépare la baie de Conception de la baie Saint-Vincent.

A peine ce mot *fuera* eut-il été prononcé, que par les

fenêtres, les portes et toutes les issues, la foule des danseuses et -des danseurs se précipita comme une trombe. Les Chiliens, affolés par la peur, n'avaient plus conscience de leur dignité ni de la faiblesse des femmes et des enfants. Ils écrasaient et piétinaient une masse renversée pour sortir plus vite.

Il faut le dire à la louange des marins, pas un de ces rudes baleiniers, pas un de ces coureurs de mer ne fit mine de bouger avant que les femmes et les enfants fussent sains et saufs.

Mais il était déjà trop tard. A peine une vingtaine de personnes étaient-elles parvenues dans la rue, qu'on entendit un effroyable bruit souterrain, et qu'une première secousse se fit sentir.

La maison chancela ; ce furent des craquements épouvantables, la ville entière se trouva enveloppée de poussière... ou de fumée... qui l'a jamais su ? Chacun fuyait de toutes ses forces...

Puis, tout à coup, la montagne se mit à mugir avec

violence ; une seconde secousse, à laquelle rien ne résista, fut annoncée par un grondement souterrain d'une puissance indicible.

Ordinairement, les oscillations des tremblements de terre sont horizontales, et vont du nord au sud ou de l'est à l'ouest. Ce jour-là, il était sept heures moins quelques minutes, les oscillations se produisirent verticalement, c'est-à-dire de bas en haut. Ce fut comme si une puissance souterraine eût voulu soulever la croûte terrestre en la frappant à coups précipités. Les maisons, secouées de cette terrible façon ne résistèrent pas longtemps, comme on le pense, et toute la ville fut en un moment un monceau de ruines. D'abominables et nouveaux nuages de poussière partirent de cet amas de décombres et menacèrent d'asphyxier les fugitifs et ceux qui se trouvaient sous les débris des maisons écroulées.

A chaque instant, la foule amassée sur le cap Estero voyait sortir de cette poudre des fuyards épouvantés qui venaient se joindre à elle, et une quinzaine de minutes après, quand on se compta, il manquait vraiment peu de

personnes à l'appel.

Par une espèce de miracle, presque tout le monde s'était sauvé. Les maisons sont construites si légèrement que leur chute avait à peine causé par-ci par-là quelques malheurs, et encore espérait-on retrouver une partie des absents contusionnés, blessés peut-être, mais non pas morts.

Dans la baie, la mer était houleuse, sans être menaçante. Tous les navires à l'ancre se balançaient doucement, et parmi les malheureux qui venaient d'assister à la destruction de leurs foyers, les jeunes femmes en costume de fête, les charmantes mères dont les bambins étaient restés endormis à bord de l'*Ocean-Queen*, se réjouissaient de l'heureux hasard qui avait providentiellement gardé à l'abri du terrible danger leurs enfants chéris ; et elles pleuraient de joie, avec délices, sur leurs fils miraculeusement sauvés.

Une demi-heure s'était écoulée depuis la dernière et terrible secousse qui avait abattu la ville. Un raz de marée assez bénin en était venu lécher les premiers débris après

avoir franchi le môle, puis tout était rentré dans l'ordre habituel.

A l'horizon, vers l'ouest, les nuages déchirés laissaient voir une large nappe d'azur ; les flots de poussière qui s'étaient élevés vers le ciel au moment de la catastrophe retombaient maintenant avec lenteur, et en prenant des formes bizarres sur les décombres gisant à la place où Talcahuana existait une heure auparavant.

Les malheureux réfugiés sur le cap Estero regardaient tout cela d'un œil morne et désespéré ; mais, comme la perte de leurs petites maisons était, après tout, le seul malheur qu'ils eussent à déplorer ; comme les marchandises et les objets d'une certaine valeur devaient être retrouvés après le déblaiement, quelques hommes mieux trempés que le reste de la population commencèrent à secouer leur torpeur.

D'un autre côté, les marins qui se trouvaient mêlés à la foule prononcèrent des paroles fortifiantes ; on s'encouragea les uns les autres.

Dans un pays où de pareils dangers sont constamment suspendus sur vos têtes, il n'y a pas de longues heures à consacrer au désespoir ; bref, il y eut un *sursum corda*, et ces cinq ou six mille malheureux ébauchèrent un mouvement vers leur ville écroulée.

Mais ce qui venait d'avoir lieu n'était qu'une préface. Le drame allait être terrible, sanglant, irrémédiable, et l'inénarrable terreur qu'éprouvèrent les témoins de cet épouvantement fut telle que plusieurs d'entre eux se trouvèrent changés en vieillards en quelques minutes. Deux ou trois jeunes filles virent leurs cheveux blanchir en une heure.

Au moment où cette caravane désolée s'ébranlait pour aller reprendre possession des lieux qui avaient été la maison, le domaine, la fortune, les chiens se remirent à hurler avec fureur, et le ciel se couvrit subitement de vapeurs épaisses.

Du côté des montagnes un bruit de déchirement retentit. Quel bruit cela dut être ! Un déchirement de rochers !

Et la terre, secouée encore une fois d'une façon désordonnée, se mit à trembler sous les pieds des pauvres Chiliens, qui tombèrent à genoux et se frappèrent la poitrine en confessant leurs péchés.

Les *padres* mêlés à cette cohue affolée, la face pâle, les mains tremblantes, à genoux eux aussi, distribuaient des bénédictions et murmuraient des absolutions qu'on devinait plutôt qu'on 'ne les entendait à travers leurs lèvres blêmies et leurs dents entre-choquées.

Tout à coup, un homme, les yeux horriblement agrandis par la peur, se dressa de toute sa taille, et, sans avoir conscience de ce qu'il faisait, étendit les bras dans la direction des montagnes, Tous les regards suivirent l'indication, et l'on aperçut une chose que peu de personnes au monde peuvent se vanter d'avoir vue. Un épais mamelon situé à droite de cette plaine dont il a été parlé, et au fond de laquelle se trouvait Conception, un épais mamelon, dis-je, venait d'être fendu en deux, et c'était là le déchirement qu'on avait entendu. Un précipice s'était ouvert, d'une profondeur encore

incalculable... À droite et à gauche, des murailles de granit ; au fond, une vallée nouvelle peut-être.

Les *padres*, les hommes, les femmes, les marins, tout le monde crut que c'en était fait, et qu'avant cinq minutes ils seraient engloutis à jamais dans quelque épouvantable fournaise. Et pourtant ce n'était pas là le plus horrible.

Un bruit inusité se produisit vers le milieu de la baie, puis ce bruit devint du vacarme et força l'attention des quelques misérables qui avaient encore la force de regarder et d'entendre. Ceux-là assistèrent dans l'espace de dix minutes au plus grandiose et en même temps au plus infernal spectacle qui se puisse rêver.

On ne le croirait pas s'il n'y avait encore, même à Paris, des gens qui ont été les témoins oculaires de ce que je raconte. Une crevasse s'était produite dans la mer, au milieu de la baie. La force de dislocation qui venait d'agir dans la montagne exerçait maintenant sa puissance sans limites sur le fond de roche de la mer, et tout à coup, avec une rapidité vertigineuse, la baie entière se vida comme par enchantement.

La stupeur qui s'empara des pauvres réfugiés du cap Estero je renonce à la décrire ; mais du milieu de cette foule atterrée, partirent soudain trois ou quatre cris suraigus.

Que dis-je ?

Ce furent des hurlements de lionnes plutôt que des cris. Rien d'humain ; des éclats de voix sauvages.

Et l'on vit aussitôt des femmes richement vêtues de soie et de velours, les pieds chaussés de bottines élégantes, prendre leur élan vers le rivage, tendre leurs bras désespérés et les tordre, puis tomber sur le sol, inanimées, soit que la force leur eût manqué, soit qu'elles eussent été retenues par l'un de leurs compagnons d'infortune.

Ces femmes étaient les jeunes mères qui tout à l'heure se réjouissaient de l'idée qu'elles avaient eue de laisser leurs enfants endormis à bord de l'*Ocean-Queen*.

Quel horrible spectacle maintenant ! Les eaux, en se



HISTOIRE D'UN TREMBLEMENT DE TERRE.
Un homme se dressa de toute sa taille... (page 45 col. 1).

retirant, avaient entraîné avec elles la plupart des navires à l'ancre dans la rade. Ceux qui n'avaient pu résister au terrible courant d'une mer qui semblait prendre la fuite avaient été traînés sur des bas-fonds aigus et mis en pièces avant qu'on eût pu savoir s'ils emportaient beaucoup d'hommes dans leur perte.

Au centre de la baie, un tourbillon formidable, horrible comme le Malström, s'était formé en un clin d'œil et engloutissait impitoyablement tout ce que le retrait des eaux attirait dans son entonnoir.

On voyait des navires de grande dimension entrer dans le rayon rotatoire du tourbillon, et, lancés comme des flèches, faire cinq à six tours à l'embouchure du gouffre pour aller se briser au fond sur les pointes aiguës des rochers.

Dans la mâture ou sur le pont, quelques hommes, cramponnés aux cordages, attendaient un miracle. De loin, on devinait qu'ils poussaient des rugissements, des blasphèmes ou des sanglots de désespoir.

Cependant cette masse d'eau de 20 lieues carrées de superficie s'écoula presque tout entière. La baie était vide. Une dizaine de navires, et parmi eux l'*Ocean-Queen*, solidement mouillés sur quatre ancres, avaient résisté à la catastrophe. Renversés sur des fonds de sable ou de vase, ils gisaient à moitié désemparés, car la plupart, en touchant sur des pointes rocheuses, avaient perdu une partie de leur mâture par suite de la violence du choc.

Les masses d'eau achevaient de s'engouffrer dans le fond de la baie, lorsqu'on vit sur les navires sauvés apparaître des hommes épouvantés. Leur seul désir, aiguillonné par la folie de la peur, leur seul désir, on le devinait facilement, était de se réfugier à terre.

Mais par où ? mais comment ?

Traverser les vases ou les bas-fonds encore pleins d'eau semblait impossible, et d'ailleurs le plus proche de ces malheureux bâtiments était à une distance d'au moins 1,200 mètres du cap Estero.

Quelques-uns parurent se résigner et attendre ; mais, simultanément, de la dunette de deux navires, l'un anglais, l'autre français, on vit des marins se laisser glisser par les mâts brisés et par les cordages qui pendaient le long du bord. Ils avaient entrepris de traverser cette mer desséchée, sans songer que, même dans le cas où l'Océan ne reprendrait pas ses droits, il valait mieux attendre le résultat final du tremblement de terre. Ces fous s'aventurèrent donc dans le lit de la baie, fuyant avec précipitation leurs navires échoués, et donnant ainsi un funeste exemple qui fut suivi presque immédiatement par les plus effrayés des autres équipages. Cela se passait au moment où quelques nouvelles secousses, beaucoup moins violentes, venaient faire présager les dernières convulsions du sol.

Mais, comme on le comprend bien, la masse d'eau de l'océan Pacifique, refoulée un instant par les commotions volcaniques, précipita bientôt dans cette rade, qui semblait avoir voulu échapper à son empire.

La baie de Conception est, pour ainsi dire, fermée à

l'ouest par une île, Quiriquina, à droite et à gauche de laquelle sont les deux passes par où les navires entrent dans le port.

Avec un bruit effroyable, deux montagnes liquides se ruèrent par l'une et l'autre issue vers la baie desséchée. Après avoir dépassé Quiriquina, ces deux montagnes se rejoignirent et formèrent une masse écumante d'une telle élévation que les réfugiés du cap Estero, dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est de plus de 200 mètres, crurent qu'ils seraient atteints, renversés et entraînés.

Mais où le drame prenait des proportions gigantesques, c'était à l'endroit même où les navires échoués attendaient leur sort ; c'était sur les rochers où les marins réunis pour gagner la terre voyaient s'avancer avec une rapidité vertigineuse cette muraille formidable sous le poids de laquelle ils allaient être broyés.

En ce moment suprême, ils éprouvèrent une telle épouvante que, pour jeter vers le ciel un dernier cri de désespoir, la puissance de leurs poumons se décupla ; car, malgré le terrible grondement de la lame immense, on

entendit une clameur...

Quelques-uns se couchèrent en silence, d'autres se tournèrent intrépidement vers le flot et l'attendirent en se croisant les bras, puis tout fut dit.

Lorsque le second de l'*Ocean-Queen* avait pu prévoir les atteintes de ce raz de marée unique, son premier soin avait été de renfermer dans les cabines les enfants confiés à sa garde ; après quoi, il se mit en devoir de faire tout ce qui serait humainement possible pour les sauver, et lui avec eux.

Marin consommé, naviguant depuis près de vingt ans dans ces parages, et familiarisé avec les accidents maritimes qui sont la conséquence ordinaire des tremblements de terre, il avait bien pensé que le plus grand danger n'était pas passé, et que le retour offensif des flots serait le moment solennel de vie ou de mort.

En quelques paroles trop imagées, trop techniques, et surtout trop pimentées pour que nous songions à les rapporter ici, il avait démontré aux quelques hommes

restés à bord avec lui après la fête, que fuir à travers les bas-fonds de la baie, c'était courir positivement à la mort.

La mer devant revenir avec une violence incalculable, s'il y avait un moyen de salut, un seul, il était dans l'abandon absolu du navire au caprice de la montagne liquide qui s'avançait.

En conséquence, les quatre chaînes qui retenaient les ancres furent filées, et quand l'*Ocean-Queen*, qui, du reste, n'avait pas trop souffert, fut complètement dégagé de ce qui pouvait offrir une résistance à la trombe, on attendit. D'autres navires imitèrent cette manœuvre. Quelques-uns préférèrent se confier à la puissance de leurs ancres et de leurs chaînes, et consolidèrent au contraire leurs amarres.

Cependant, lorsque ces braves hommes de mer, en qui certes on eût trouvé le triple airain du poète, virent accourir du fond de la baie cette épouvantable, cette géante muraille d'eau toute blanche d'écume et déjà chargée d'épaves et de cadavres, il n'en fut pas un qui ne perdît complètement espoir.

Le second conservait encore sa présence d'esprit : il ordonna à tous les hommes de descendre dans la chambre ; on ferma les panneaux précipitamment, et tout le monde se coucha, en cherchant un point d'appui pour ne pas être lancé sur les murailles du cadre.

Qui saura jamais quel monde de pensées, quel poème de terreur, de désespoir, ou, qui sait ? d'espérance, se déroula dans le crâne de ces quelques hommes pendant cette minute solennelle ?

Pas un ne prononça une parole ; seul, le mousse respirait bruyamment en s'enroulant à la hâte dans le matelas du capitaine, selon le conseil que lui avait donné le maître d'équipage. Dans les cabines fermées à clef, un enfant pleurait et appelait sa mère.

Le bruit redoubla tout à coup, devint horrible à faire saigner les oreilles ; une sueur froide ruissela sur le front de tous ces hommes, et cependant on entendit distinctement le mot : — Attention !... C'était encore le second, dont le sang froid ne se démentait pas.

Que se passa-t-il alors ? L' *Ocean-Queen* sembla être écrasé : un horrible craquement se fit entendre ; ce qui restait des mâts fut évidemment emporté ; le pied du mât d'artimon, qui s'appuyait dans la chambre, se fendit en deux ; un éclat de bois frappa le maître d'équipage et le tua net.

C'était un bourdonnement épouvantable, c'était un ruissellement indicible ; ce beau navire, manié par la mer comme un joujou, était roulé sens dessus dessous plus de vingt fois ; les malheureux marins, précipités vers le plafond ou sur le plancher de la chambre, recevaient à chaque minute une contusion, une blessure ou la mort. Cependant un juron, un soupir, un cri, annonçaient de temps à autre que tout n'était pas fini.

Mais ceux qui vivaient encore ignoraient ce qu'ils allaient devenir. De tous les côtés, on entendait toujours le bouillonnement de la mer ; heureusement on sentait aussi que l'*Ocean-Queen*, quoique roulé par les flots comme une énorme boule lancée à toute vitesse, on sentait, dis-je, que l'*Ocean-Queen* n'était plus dans les

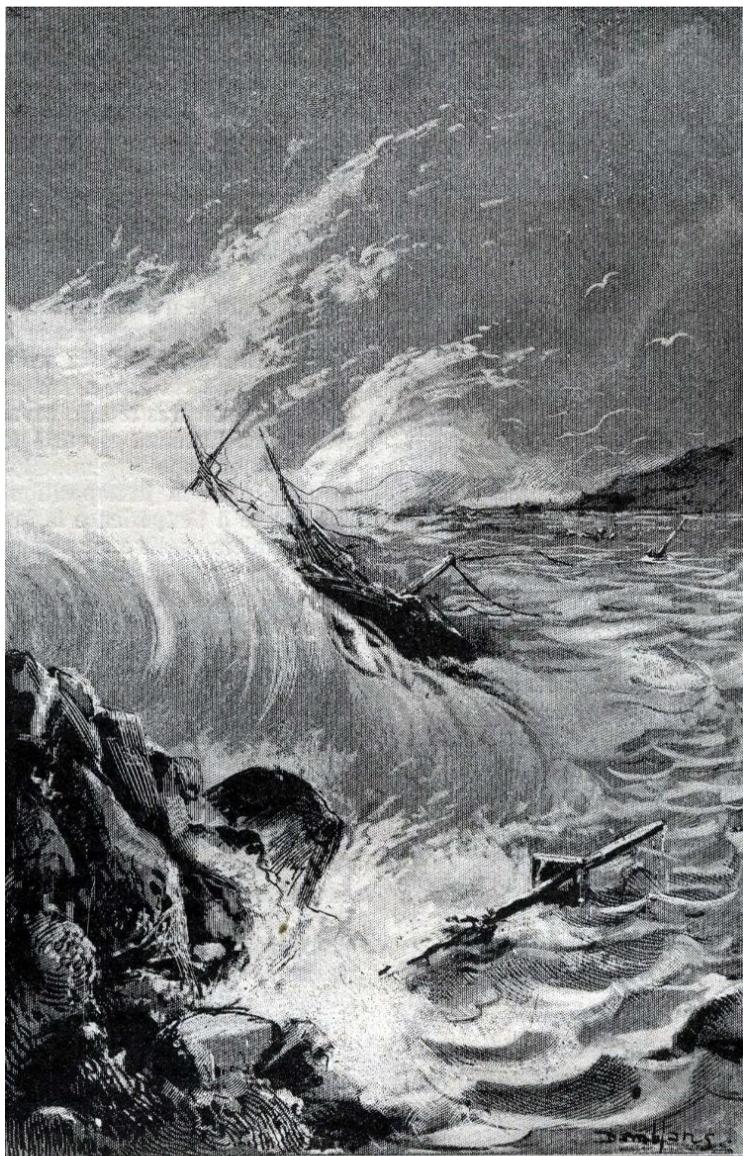
bas-fonds. D'ailleurs, il ne s'était heurté à aucun obstacle, depuis le moment où une lame sous-marine, parfaitement appréciable, l'avait arraché du milieu des roches sur lesquelles il gisait.

Ceux qui pouvaient encore faire ces réflexions n'attendirent pas longtemps. Un horrible choc eut lieu, le navire s'entr'ouvrit, plusieurs râles furent distinctement perçus dans la chambre, et tout bruit cessa.

.....

D'un autre côté, la splendeur et l'horreur du spectacle avaient été inénarrables pour les pauvres Chiliens réfugiés sur les hauteurs du cap Estero. À l'aspect de la mer immense se précipitant vers les navires échoués et vers les imprudents matelots qui s'étaient aventurés dans le lit de la baie, un horrible frisson s'était emparé des spectateurs épouvantés de ce lugubre drame.

À la lugubre clameur poussée par les marins qui allaient être engloutis, une clameur plus compacte, plus sonore avait répondu. Chacun des réfugiés avait étendu



HISTOIRE D'UN TREMBLEMENT DE TERRE.
Quoique roulé par les flots comme une énorme boule.
(Page 61, col. 2.)

les bras vers ces malheureux et lancé un cri qui était un adieu.

Mais, presque au même instant, tout l'intérêt des malheureux groupés sur le cap Estero s'était porté sur les navires épargnés jusqu'à ce moment par les fureurs de la nature.

D'abord, il y avait beaucoup de marins parmi cette foule du cap Estero, et spécialement presque tous les capitaines à l'association desquels on avait dû la *tertullia* maritime de la veille.

Au milieu d'eux on remarquait un jeune homme blond, à la physionomie distinguée, et qui aurait eu de la peine à compter les succès amoureux remportés par lui quelques heures auparavant : c'était le capitaine de l'*Ocean-Queen*.

Après avoir examiné attentivement les diverses manœuvres ou précautions prises par les bateaux menacés pour échapper au terrible danger d'un écrasement, le jeune marin parut content de ce qui avait

été fait sur son navire et s'avança vers le groupe où, folles de douleur et d'effroi, se tenaient les jeunes mères qui avaient laissé leurs enfants seuls à bord.

D'une voix calme il chercha à les rassurer, leur affirmant que son second était le seul homme qui pût sauver un navire dans ces circonstances. Il leur expliqua ce qui avait été entrepris, et comment il était présumable qu'on n'aurait à regretter que des malheurs sans importance. Les bambins étant placés dans les couchettes et retenus par les planches à roulis, il fallait, à son avis, beaucoup espérer ; le choc de la lame ne pourrait les lancer sur les cloisons des cabines.

Les pauvres mères ne demandaient pas mieux que de le croire. L'une d'elles lui jeta un regard de reconnaissance désespérée, dans lequel on pouvait lire un remerciement pour sa bonté, mais en même temps une incrédulité absolue dans sa parole. Il se retourna pour cacher le sentiment qui se peignait sur son visage, car il croyait moins que personne à la possibilité de soustraire une proie quelconque à l'Océan qui s'avançait. Il devait

tout écraser et engloutir sur son passage.

La montagne liquide et mouvante que chacun suivait des yeux avec un horrible serrement de cœur se trouva bientôt à quelques mètres du premier navire. Ce fut une minute d'épouvante, pendant laquelle personne ne respira.

Le pauvre bâtiment disparut englouti.

L'immense écroulement de lames s'abattit successivement sur chaque navire. Le tour de l'*Ocean-Queen* arriva aussi. Le baleinier fut abîmé dans les flots.

Puis, continuant sa marche effroyable vers le rivage, la lame gigantesque, qui semblait grandir à chaque pas, menaça la côte, la dépassa, continua sa route comme si elle dût couvrir maintenant cette terre qui avait voulu lui disputer son empire ; enfin elle s'éleva si haut, que les malheureux du cap Estero, la voyant monter vers eux, oublièrent une seconde Talcahuana, l'*Ocean-Queen* et tout, pour opérer un mouvement de retraite rapide.

Mais c'était le dernier effort de la mer, qui vint se briser à leurs pieds, et qui commença à se retirer lentement. Du côté de Talcahuana, la vague avait passé rapide, furieuse, bruyante, sur les débris de la ville, renversant partout devant elle ce que la rage du tremblement de terre avait respecté, et dans son élan elle s'était portée sur les flancs de la montagne bien au delà de la ville, à une telle hauteur que les voyageurs auxquels on le raconte maintenant ne voudraient pas y croire, si un témoignage irréfutable ne venait leur prouver la véracité du fait.

Un cri de douleur, une nouvelle clameur de désespoir s'échappa de toutes les bouches à l'aspect de cette irrémédiable catastrophe.

Talcahuana cette fois était bien détruite, et tout ce que pouvait contenir la malheureuse ville était bien perdu, sans compter la vie des pauvres gens qui n'avaient pas pu fuir ou qui étaient restés engagés sous les décombres de leurs maisons. Horrible mort ! horrible ruine !

Soudain une exclamation de joie timide retentit au

milieu de la stupeur générale. Le capitaine de l'*Ocean-Queen* s'écria :

« Regardez ! Regardez ! »

Et du doigt il montrait le flanc de la montagne, sur laquelle la mer s'était enfin arrêtée et qu'elle abandonnait maintenant assez vite. La coque d'un navire entr'ouvert était fichée dans la terre, et l'œil du marin avait reconnu l'*Ocean-Queen*.

Oui, l'élan de la mer avait été si puissant, que par-dessus la ville, et bien au delà, ce bâtiment était transporté à mi-côte du premier mamelon des Cordillères.

Je l'ai dit, on n'y croirait pas si cette épave extraordinaire n'existait encore à l'heure où j'écris ces lignes et n'était le but des promenades curieuses de tous les voyageurs qui visitent Talcahuana.

Sans se demander si elle était au bout de ses malheurs, la foule se précipita du côté de l'*Ocean-Queen*. Il fallait savoir ce qu'étaient devenus les hommes qu'on y

avait vus quelques instants auparavant. Sentant renaître dans leurs cœurs un peu d'espérance, les jeunes mères marchaient devant, et si vite, que le capitaine lui-même avait de la peine à les suivre.

Enfin, on arriva. Au moment où le commandant examinait par où il serait facile de monter sur le pont et comment il pourrait s'y tenir, car le navire était complètement sur le flanc, on distingua quelque chose comme un effort intérieur fait pour ouvrir le panneau de la chambre.

Ce fut une émotion indicible, Le capitaine, agile comme un chat, bondit jusqu'au panneau, et par un mouvement d'impatiente violence le fit céder.

Un homme ensanglanté, la tête à demi fracassée, apparut alors et tomba dans les bras du jeune marin, qui l'embrassa avec transport sans pouvoir comprimer les sanglots de joie qui lui déchiraient la poitrine. Cet homme, c'était le second, vivant, quoique cruellement blessé, mais vivant. La Providence lui devait bien cela.

« Les autres ? interrogea le capitaine.

- Morts ! » répondit le pauvre homme en perdant connaissance.

Heureusement, il se trompait ; car l'émotion, la joie et la crainte prirent des proportions surhumaines lorsqu'on entendit pleurer un enfant. En deux bonds, le capitaine fut dans la chambre, ouvrit la cabine d'où partaient les cris, et enleva dans ses bras un baby rose qui n'avait pas une égratignure.

De main en main on le fit passer à sa mère, qui s'enfuit avec lui comme une lionne blessée, tandis que les autres jeunes femmes jetaient sur elle des regards de haine. Les autres cabines fouillées, on trouva un autre enfant blessé, mourant. Les deux autres étaient morts. La mère de l'un d'eux, subitement atteinte de folie, alla droit à la mer, et se laissa tomber dans les flots du haut d'un rocher.

« Je ne vois pas le mousse, Il dit le capitaine. Effaré, les cheveux hérissés, les yeux agrandis, un enfant de

douze ans apparut à son tour, et, se voyant sauvé, fut pris d'une attaque de nerfs épouvantable.

Pendant que tout ceci se passait, la mer s'était retirée et n'avait laissé à la place où Talcahuana existait le matin qu'une plage sablonneuse, sur laquelle on pouvait voir quelques épaves et déjà deux ou trois cadavres.

Quand les victimes de ce désastre reportèrent leurs regards vers la baie, ils aperçurent quelques navires qui avaient résisté au puissant effort de la mer. Deux ou trois de ceux qui s'étaient fiés à la solidité de leurs chaînes et de leurs ancres luttèrent encore contre les dernières convulsions de l'Océan. D'autres, qu'on avait crus perdus dès le commencement du tremblement de terre, se montrèrent à l'horizon, et vinrent reprendre leur mouillage.

En résumé, malgré la grandeur du désastre, il y avait plus de bâtiments sauvés qu'on n'eût osé l'espérer.

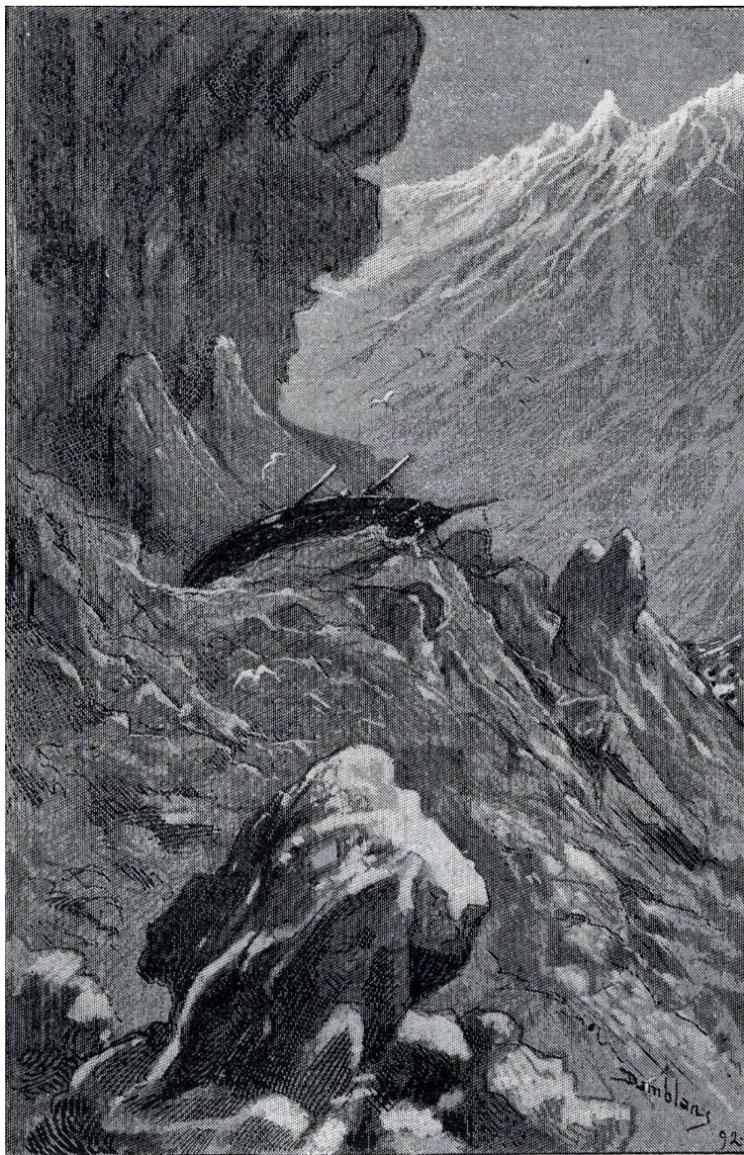
Deux mois après, Talcahuana était complètement reconstruite ; mais la difficulté de se procurer des

fournitures nuisit considérablement à son port, au point de vue de l'hivernage des baleiniers. Ceux-ci, en effet, prirent l'habitude d'aller relâcher à San Carlos de Chiloé, dont la rade est actuellement beaucoup plus fréquentée que la baie de Concepcion.

L'*Ocean-Queen* resta sur la montagne comme un témoignage du tremblement de terre du 18 novembre. Pendant quelque temps, les pauvres de Talcahuana allèrent le dépecer pour faire leur provision de bois de chauffage et pour en retirer les ferrures, qui se vendaient fort bien ; mais un arrêté de l'alcade, affiché vers 1844, édicta des peines contre ceux qui continueraient à toucher au navire échoué. On planta une croix à sa poupe, et l'*Ocean-Queen* fut considéré comme une sorte de monument historique.

Pour les personnes naturellement disposées à l'incrédulité, nous nous contenterons de rappeler que dans le tremblement de terre du 16 août au Pérou, plusieurs navires ont éprouvé le sort de l'*Ocean-Queen*.

Une corvette de guerre péruvienne a été lancée à terre



HISTOIRE D'UN TREMBLEMENT DE TERRE.
La coque d'un navire entr'ouvert était fichée dans la terre (p. 77 col. 2).

assez avant, et un grand nombre d'hommes ont péri. Mais le plus extraordinaire, c'est un vapeur américain qui a été porté par la mer à 800 mètres au delà de la plage.

Enfin, un fait bien plus étonnant s'est produit à Calcutta pendant le cyclone qui coûta si cher aux Anglais, il y a quelques années. Un magnifique navire de 3,000 tonneaux fut saisi par le vent, par le vent, vous avez bien lu, et lancé à 100 mètres dans les terres, où il s'enfonça jusqu'aux plats-bords. Celui-là aussi existe encore. On en a fait un hôpital.

Du reste, tous les détails que nous venons d'offrir au lecteur nous ont été donnés par don Pedro D ... , habitant de Conception. Don Pedro n'est autre que le mousse de l'*Ocean-Queen*, qui refusa de se laisser rapatrier, car, après la peur qu'il avait eue, il ne consentit que bien plus tard à remettre le pied sur un navire.

Cette nouvelle est parue dans les numéros 281 à 285 (avril/mai 1893) de la revue hebdomadaire *La Science Illustrée*.

L'île de feu

I

Le petit fort de Salem, au Brésil, est situé sur la rive droite du fleuve des Amazones, presque en face de Para, à quelques lieues de la mer. C'est bien le plus ennuyeux séjour du monde, si l'on en croit les récits des voyageurs ; et dom Luiz Vagaërt devenait le plus spleenétique officier de l'armée brésilienne depuis qu'il en était sous-gouverneur.

La garnison se composait à peine d'une centaine de soldats. Sous les murs de la citadelle végétait un pauvre village abritant une centaine de nègres des deux sexes, auxquels venaient se mêler, de temps à autre, quelques Indiens, naguère anthropophages, qui vendaient là le produit de leurs chassas. Du reste, pas une face intelligente dans toute cette colonie, pas une femme blanche à 5 lieues à la ronde. Le gouverneur en premier était marié, à la vérité, mais c'était un gouverneur platonique, qui administrait de loin.

Dom Luiz Vagaërt se trouvait donc maître absolu du fort. Il remplissait ; outre les fonctions de sous-gouverneur, celles de magistrat, et rendait la justice sans appel. De plus, on le considérait comme officier de l'état civil, et le curé du lieu l'avait prié plus d'une fois de sonner les cloches et de lui servir la messe, ce à quoi il s'était prêté de fort bonne grâce.

Pour combattre l'ennui, dom Luiz avait, dans les premiers jours, consacré tout son temps à la chasse. Quand il eut dans sa chambre à coucher un tapis fait avec

la peau de vingt tigres tués par lui, le pauvre sous-gouverneur dut se déclarer à lui-même que les jaguars, morts ou vivants, ne l'amusaient plus. Il s'attaqua aux caïmans. Les caïmans ne parvinrent pas à le désennuyer.

Alors il se figura que la chasse aux serpents lui procurerait les distractions tant désirées, et, s'armant d'un flacon d'ammoniaque, il se mit à la recherche des serpents à sonnettes, des serpents-liane et de tous les autres reptiles dangereux.

Il en fit une collection superbe. On disait même qu'on pouvait voir dans son cabinet une gracieuse jardinière venue de Paris, dans laquelle une cinquantaine de fleurs spéciales servaient de résidence à cinquante serpents-corail vivants. Le serpent-corail est bien le plus charmant reptile du monde. D'un rouge vif, long tout au plus comme le porte-plume que je tiens dans mes doigts, il habite le calice des fleurs, d'où il s'élance volontiers sur les hommes, auxquels sa morsure donne la mort en moins de temps qu'il n'en faut à un savant pour prendre une prise.

Or il arriva qu'un jour, Pedro Baçao, simple soldat, et Joao, sergent, formèrent ensemble le projet d'aller s'assurer par eux-mêmes si vraiment ce qu'on disait était exact. Ils entrèrent par la fenêtre dans le fameux cabinet, et, curieusement, cherchèrent des yeux la jardinière. Elle était placée contre la muraille, en face de la porte. Les deux soldats s'approchèrent : Pedro tremblant, Joao agitant d'un air insouciant une petite baguette de liane qu'il tenait à la main. C'était un spectacle admirable que celui qui s'offrit à eux. Presque dans chaque fleur, un serpent-corail était roulé sur lui-même et semblait se nourrir de parfums. Quatre ou cinq oiseaux-mouches voltigeaient autour de la jardinière, et par intervalles l'un des reptiles, fatigué de ce bruissement d'ailes, prenait son élan et bondissait vers l'oiseau, qu'il n'atteignait jamais.

Tout à coup la figure de Joao prit une expression de malice sinistre. Choisisant l'instant où Pedro, un peu rassuré, s'approchait de la jardinière pour mieux voir, le sergent par plaisanterie glissa sa baguette entre les tiges des plantes sur lesquelles dormaient ces effroyables bêtes, et, par un léger mouvement, il donna à sa flexible



L'ILE DE FEU.

Cent petits sifflements aigus retentirent aux oreilles de Pedro (p. 334, col. 4).

liane une impulsion pleine de secousses qui ébranla ce réceptacle de morts subites.

Prompt comme la pensée, Joao alors se sauva par la fenêtre. Cent petits sifflements aigus retentirent aux oreilles de Pedro, qui songea à fuir, lui aussi ; mais, à peine arrivé dans la cour, il s'affaissa. Son frère, qui montait la garde à la porte du sous-gouverneur, jeta là son fusil pour lui porter secours. Il n'était plus temps. Cinq ou six reptiles l'avaient mordu. Il devint noir et eut à peine la force de dire ce qui était arrivé.

Alfonso Baçao, le frère du mort, se pencha sur le cadavre, l'embrassa au front, puis, se relevant, il alla ramasser son fusil, l'arma ; on entendit un coup de feu, et le sergent Joao tomba foudroyé.

Quelques instants après, le sous-gouverneur, en rentrant au fort, apprit ce qui s'était passé, fit arrêter le soldat Alfonso, et annonça que le lendemain un conseil de guerre jugerait le meurtrier. Celui-ci, en effet, fut amené vingt-quatre heures après devant dom Luiz Vagaërt ; et comme le sous-gouverneur s'ennuyait ce

jour-là un peu plus que de coutume, il prononça d'un ton parfaitement calme une condamnation à mort.

L'exécution devait avoir lieu le lendemain jeudi, 16 septembre 183 ...

II

Depuis que le fort et le village de Salem existaient, aucune condamnation capitale n'avait été prononcée, soit contre un des habitants, soit contre un des soldats de la garnison.

Ce fut donc un événement, et le sous-gouverneur, qui, sans aucun doute, avait jugé Alfonso Baçao en son âme et conscience, ne fut pas éloigné de penser que cela le distrairait un peu. Il y avait foule sur les remparts le jeudi, à neuf heures du matin. Le mot foule est peut-être ambitieux ; mais tout est relatif, et puisque la population entière de Salem était là, il serait ridicule de se rappeler que cent hommes chez nous ne font pas un

rassemblement.

Toute la garnison était sous les armes. Le sous-gouverneur, à cheval, devait présider à l'exécution, et pendant qu'un piquet de douze hommes allait chercher le condamné, dom Luiz Vagaërt se mit à la tête de sa troupe, qui vint militairement se ranger en carré sur le lieu du supplice.

Neuf heures sonnèrent à la montre du sous-gouverneur. Un frisson parcourut l'assemblée. Cependant le condamné ne paraissait pas encore. Dom Luiz Vagaërt était fort pâle, et ne semblait pas très désireux de connaître les causes d'un retard si peu en harmonie avec les habitudes militaires. Enfin le sergent qui commandait le piquet d'exécution arriva tout essoufflé, et, faisant de grands gestes avant de pouvoir parler, donna à entendre au sous-gouverneur que le prisonnier s'était évadé.

Dom Luiz, à cette nouvelle, reprit ses bonnes couleurs, poussa même un soupir de soulagement, et murmura très bas :

« Cet Alfonso est non seulement un homme de cœur, mais aussi un gaillard intelligent. Son évasion est l'événement le plus inattendu et le plus agréable qui puisse se produire ; nous allons passer au moins une semaine à le chercher. Ce sont huit jours de tués, et j'espère bien qu'il n'y aura que cela, car nous ne le trouverons pas. Raison de plus, d'ailleurs, pour le poursuivre. Camarades ! s'écria le sous-gouverneur du haut de son cheval, le coupable s'est soustrait à la rigueur des lois. Notre devoir est de faire tout au monde pour que le nommé Alfonso Baçao, condamné à être fusillé par un tribunal régulier, soit repris et exécuté dans le plus bref délai. En conséquence, nous allons nous mettre en campagne sans différer, et une récompense de 20 douros sera décernée à tout sous-officier ou soldat qui le ramènera mort ou vif. En avant ! marche ! »

Et, reprenant son monologue, dom Luiz ajouta pour lui seul :

« Il doit avoir de l'avance. J'aurais pu promettre 100,000 douros. »

III

Dans la nuit qui devait précéder son exécution, Alfonso Baçao avait reçu la visite du curé de Salem, auquel il s'était confessé de ses péchés. Puis, comme on lui avait demandé s'il désirait une faveur spéciale avant de marcher au supplice, il voulut une bouteille d'eau-de-vie, qui lui fut apportée avec la permission des autorités civiles et militaires, c'est-à-dire de dom Luiz.

La moitié de cette eau-de-vie servit à emplir une gourde que le prisonnier avait dans son cachot, et le reste fut par lui généreusement offert à la sentinelle chargée de le surveiller. Le soldat fit bien quelques cérémonies. Mais Alfonso insista si gracieusement, que l'autre ne sut pas, en refusant, faire une dernière injure à un camarade qui allait mourir.

La sentinelle accepta donc par convenance, but par politesse et s'endormit par ivresse. Baçao prit alors l'ivrogne et le traîna dans sa prison, puis se mit à monter

la garde à sa place. Il était alors deux heures du matin.

Alfonso n'avait pas eu le temps de s'orienter qu'une patrouille se fit entendre dans la nuit. On venait relever la sentinelle. Le condamné à mort se frappa le front avec désespoir. En échangeant le mot d'ordre, on ne pouvait manquer de le reconnaître ; il fallait un miracle pour le sauver. Prendre la fuite n'était pas possible ; Baçao attendit.

Le sous-officier qui commandait la patrouille était une sorte de métis venu, on ne savait pourquoi, de la république Argentine, en laquelle il n'éprouvait aucun désir de retourner. Fort heureusement, cet homme ne parlait pas très bien le portugais, et Alfonso, en le reconnaissant, jugea qu'il ne serait pas difficile de le tromper.

En effet, l'échange de sentinelles se fit sans encombre, et Alfonso, suant de peur, emboîta le pas derrière ses trois ou quatre camarades, pour continuer la patrouille et revenir au corps de garde.

Mais c'était précisément ce retour au corps de garde qui constituait le plus formidable danger. Jusque-là rien à craindre ; les troupiers et le métis dormaient en marchant. Mais si, comme cela arrive toujours, il y avait parmi les soldats du poste un seul noctambule, tout était perdu.

Alfonso prit une résolution suprême. La patrouille marchait en désordre sur les remparts. Le fort de Salem, très heureusement pour lui, n'avait jamais subi de siège, et cependant il existait à l'est des fortifications une sorte de brèche commencée par le soleil et continuée par le temps, cet invincible ennemi.

Les remparts, faits de terre assujettie par des briques, avaient en cet endroit subi un léger écoulement, et quoiqu'il fût difficile de monter par là dans la citadelle, tant la pente était encore rapide, un homme désespéré pouvait essayer de se laisser rouler jusqu'en bas, au risque de se casser la tête.

Dans tout autre partie du fort, il eût fallu à Alfonso une grosse corde pour descendre du rempart. et ce n'était pas le moment de chercher à s'en procurer. Quant aux

portes, elles étaient bien gardées, car dom Luiz Vagaert avait trop peu de chose à faire à Salem pour n'avoir pas introduit une discipline très sévère dans ce qu'il appelait son armée.

Donc, au moment où la patrouille arriva du côté de la brèche, Alfonso, qui suivait en traînard, s'approcha de l'abîme et se laissa rouler en bas du rempart.

Le métis et ses subordonnés entendirent du bruit, crurent à la survenue de quelque bête féroce, et prirent le pas de course jusqu'au corps de garde, où l'on se compta. Un homme manquait. L'un prétendit avoir vu un jaguar l'emporter par la brèche ; l'autre soutint que c'était un caïman. Enfin un troisième déclara avoir entendu le cri du boa affamé, ce cri qui ressemble au bruit d'une scie dans du bois pourri. Tout cela suffit pour décider les soldats à barricader le corps de garde, si bien que pas une sentinelle ne fut plus relevée jusqu'au jour.

On sait ce qui se passa ensuite. L'évasion fut connue à neuf heures. Le soldat qu'on avait trouvé dans la prison, cuvant encore son eau-de-vie, fut condamné à un mois de

cachot. Le métis devina bien la cause du bruit qu'il avait entendu du côté de la brèche, mais se garda d'en parler, et il fut décidé qu'après la sieste, c'est-à-dire à l'heure où les cervelles humaines peuvent supporter le soleil de l'équateur, quarante à cinquante hommes se mettraient en route avec armes et bagages pour explorer la forêt, dans laquelle ils devaient camper pendant toute la durée de l'expédition.

Le fugitif, hâtons-nous de le dire, était déjà loin. Sa chute volontaire s'était accomplie dans d'excellentes conditions : des ronces, de hautes herbes, quelques lianes sans consistance, avaient amorti les chocs ; quoiqu'il eût, après avoir roulé quelques instants, senti le vide au-dessous de lui ; quoiqu'il fût tombé ainsi d'une hauteur d'environ 7 ou 8 mètres, il pouvait à peine constater quelques contusions.

L'étourdissement qui suivit cette vertigineuse descente étant passé, Alfonso se releva et marcha vers le nord. Ce n'était point la direction qu'il comptait prendre ; mais le village se trouvait à l'est du fort, et il ne voulait



L'ILE DE FEU.

.. monter sur un arbre pour laisser passer un tigre (p. 350, col. 2).

être vu de personne qui pût donner la moindre indication sur la direction prise par lui.

IV

Ce que le lecteur vient d'apprendre était nécessaire à l'intelligence du récit ; mais l'épouvantable histoire d'Alfonso ne commence réellement que dans les lignes qui vont suivre. En trois jours, cet homme avait vu mourir son frère foudroyé par le plus terrible venin qui soit au monde. Lui-même, sans avoir eu le temps de le pleurer, s'était entendu condamner à mort ; il avait subi toutes les angoisses de la nuit qui devait précéder son supplice ; par son sang-froid, au travers de mille alarmes, il s'était soustrait à cette mort ignominieuse. Il était sauvé ! Il semblait donc que la mauvaise chance l'abandonnât !

Eh bien, tout cela n'était rien auprès des alarmes, des angoisses, des tortures que cet homme venait de se

préparer en s'évadant.

Le danger d'être repris n'existait pourtant pas en apparence. Il s'était engagé dans la forêt après avoir tourné le village de Salem. Les sentiers des nègres et des Indiens lui étaient familiers jusqu'à une certaine distance. Au jugé, il se dirigea vers l'est. Son intention était d'avancer le plus loin possible du côté de la mer pour traverser l'Amazone et aborder à Para.

Alfonso savait certainement ce qu'est une forêt vierge de l'équateur, puisque depuis un an il était en garnison à Salem, et s'il s'aventurait ainsi dans ce désert touffu, c'est qu'il n'avait pas le choix des chemins. Jusqu'au jour, il marcha vigoureusement, suivant un sentier qu'il connaissait admirablement. Cependant il fut obligé souvent de s'arrêter et de se blottir dans un fourré ou de monter sur un arbre pour laisser passer un tigre en chasse ou pour éviter quelque autre fauve.

A sept heures, le soleil apparut sur l'horizon tout à coup. Alfonso jeta un regard autour de lui. La partie de la forêt dans laquelle il se trouvait lui était inconnue, et il

avait fait une première étape formidable.

La peur lui avait donné l'agilité et l'instinct des animaux ; en somme, il était en sûreté et dans la bonne route, car les rayons du soleil, qui se glissaient de-ci de-là obliquement sous les rameaux épais, lui indiquèrent, par leur direction, qu'il s'était continuellement dirigé vers l'orient.

Cependant il était harassé. Depuis trois jours je sommeil n'avait pas visité ce pauvre diable, et il fallait dormir pour reprendre la force de continuer sa route. Deux cèdres énormes s'élevaient dans l'air à une hauteur incroyable et presque côte à côte. A 15 ou 20 mètres du sol, un enchevêtrement de lianes énormes formait comme un pont, ou, si vous préférez, comme un immense hamac allant de l'un à l'autre.

L'entrelacement des branches lui permit de grimper assez facilement jusqu'à ces lianes, et il y trouva une sorte de lit particulièrement embaumé, couvert de fleurs et de feuilles vertes, sur lesquelles il s'étendit avec volupté, invisible pour tout autre que les oiseaux ou les

écureuils ; et, à l'heure où dom Luiz Vagaërt apprenait son évacion, il dormait du plus profond et du plus réparateur des sommeils.

Cependant, il s'était avancé déjà bien au delà des parties de la forêt que les soldats de Salem étaient accoutumés de visiter. Alfonso allait entrer en pleine forêt vierge, et cela mérite d'être décrit pour plusieurs raisons : la première, c'est qu'on se fera difficilement une idée des souffrances de cet homme, si l'on ne connaît les obstacles qu'il lui faudra franchir ; la seconde, c'est que ces bois immenses, qui s'étendent des Andes à l'océan Atlantique, sur un espace de 1,200 lieues, n'ont jamais été peints que par des fantaisistes fort entachés de poésie, mais d'une exactitude absolument douteuse.

La véritable forêt vierge, vue de l'Amazone, fait au voyageur l'effet exact d'une muraille verte. Y pénétrer semble aussi facile que de s'enfoncer dans le granit d'une montagne taillée à pic. La hache, quoi qu'on en ait dit, la hache est radicalement impuissante à tracer un chemin dans cette verdure. Il n'y a qu'un moyen d'ouvrir une

voie, c'est le feu. Or le moyen est dangereux, quand il n'est pas impraticable.

Que si, conduit par un Indien, vous pénétrez dans un des sentiers de la forêt, le spectacle qui frappe vos regards est d'abord sublime : des arbres gigantesques, des lianes formidables, des fleurs inconnues, des arbustes odoriférants, des herbes qui atteignent 8 pieds de hauteur, et des ronces, et des buissons, et d'énormes cactus.

Au milieu de tout cela, vous sentez qu'il existe là un monde d'êtres bizarres, car chaque plante dont la tige remue, chaque liane qui subit une flexion, chaque feuille qui s'agite, chaque craquement qui se fait entendre, tout mouvement en un mot, est produit par un être vivant, charmant ou hideux, inoffensif ou mortel : reptile, saurien, batracien énorme, oiseau, quadrumane, et toutes les espèces intermédiaires, dont l'aspect seul est souvent une souffrance.

Mais ce spectacle vraiment grandiose et séduisant, vous ne l'avez qu'aux bords des forêts vierges, après avoir marché une heure au plus dans les sentiers fréquentés.

Et si la nécessité ou le hasard vous conduit plus loin, cela change. La ramure devient alors si touffue que pour passer il faut vous déchirer les mains et la face à des ronces qui grossissent indéfiniment.

Certes, vous marchez encore dans le sentier, mais il faut être jaguar ou Indien pour savoir ramper sur ce chemin.

Les troncs d'arbres s'accumulent parfois en travers de la route à des hauteurs considérables, et entre chaque tronc pousse un vigoureux arbuste.

Peu à peu l'épaisseur du bois prend des proportions épouvantables. « L'impénétrable horreur » des classiques devient une vérité absolue. Ce n'est plus qu'enchevêtrement de lianes, d'arbustes grimpants ou épineux ; c'est comme un tissu d'une densité incroyable et dont parfois des arbres assez gros constitueraient la trame.

La vie de l'intérieur du bois devient alors un grouillement. A droite, à gauche, devant vous, sous vos

pas, sur votre tête, tout cela remue, saute, chante, siffle, rugit. Tout cela vit et tout cela tue. Ah ! si l'on pouvait voir ce spectacle, d'une loge d'avant-scène, quelle merveille ! Des myriades d'oiseaux de toutes nuances et de toutes grosseurs se balancent et s'appellent les uns les autres : les aras, les cardinaux, les perruches criardes et mille autres ; tandis qu'une armée de singes s'abat sur cinq ou six cacaoyers, sauf cependant celui qu'un jaguar vient d'étendre mort d'un coup de patte.

Le long des arbres, comme des lianes vivantes, glissent silencieusement les reptiles de toute dimension, et un rayon de soleil pénètre par mégarde à travers la feuillée jusqu'au sol qui miroite étrangement. En effet, ce n'est point la terre qui brille ainsi, c'est l'eau, l'eau courante, car sous ce charpentage de troncs d'arbres vivants, droits, recourbés, tordus, on s'aperçoit qu'un fleuve coule, d'autant mieux que la gueule énorme d'un crocodile vient de paraître à la surface.

Ai-je besoin d'ajouter qu'Alfonso, une fois réveillé, comprit toute l'horreur de sa position ! Il avait au

moins :10 lieues à faire en pareil pays, et il fallait compter largement quatre jours pour cela, car, afin d'avancer sûrement dans cette muraille, il ne devait pas poser son pied sans avoir soigneusement examiné l'objet sur lequel il le mettrait ; il ne pouvait franchir un arbre avant de s'être assuré que derrière il n'y avait aucun ennemi, sans compter les Indiens, dont le goût pour la chair humaine n'était peut-être pas tout à fait disparu.

Il fallait aussi manger. Quoi ? des fruits' ! Ils n'étaient pas faciles à prendre, et Baçao ne pouvait-il pas se tromper et absorber un poison ? Heureusement pour lui, il trouva quelques nids d'oiseaux et en mangea les œufs. Son hamac de lianes portait une douzaine de nids de perruches. Il fit un vrai festin, arrosé de deux ou trois gorgées d'eau-de-vie, car il avait emporté sa gourde.

Cependant sa fatigue n'était pas calmée. Baçao comprit donc que, pour mener à bonne fin son évasion, il lui fallait plus de force qu'il n'en avait encore, et il résolut de passer la nuit sur son lit de fleurs. Il avait là bon gîte, des œufs en quantité, et il était assez loin de Salem pour

n'avoir rien à craindre ; c'était donc une idée à laquelle un sage n'eût rien trouvé à redire.

La fin de la journée, il l'employa à explorer les environs, et il trouva, pour le cas où une fuite rapide serait nécessaire, un passage par lequel, au moyen d'un peu de gymnastique, on pouvait faire un quart de lieue en une demi-heure.

V

Le lendemain matin, Alfonso fut réveillé par un coup de feu.

Il sursauta sans avoir la conscience de ce qu'il faisait. Mais la réflexion vient vite chez un homme pour lequel tout est péril.

Avec des soins infinis, sans donner à son hamac de lianes la plus légère oscillation, il chercha à se retourner pour voir d'où partait ce bruit. Un sauvage n'eût pas



L'ILE DE FEU.

Le métis, son arme déchargée, regardait attentivement (p. 366, col. 2).

mieux opéré cette évolution que lui. Ce fut fait en une minute.

Alors il écarta lentement, sagement, en y mettant mille précautions ; il écarta deux ou trois lianes, et vit, à 20 ou 25 mètres au-dessous de lui, le métis qui, son arme déchargée à la main, regardait attentivement de tous côtés, et prêtait l'oreille au moindre murmure, pendant que la fumée de son coup de fusil montait, capricieuse, dans l'air.

Alfonso ne bougea pas. L'Argentin alors examina attentivement le terrain du sentier et sembla réfléchir un moment. Il regarda du côté des lianes et ne devina rien. A la pantomime de ce démon, il était facile de comprendre ce qu'il faisait là. Le sous-gouverneur de Salem avait eu tort de penser que Baçao était hors de portée et qu'il eût pu promettre 100,000 douros de récompense. A l'annonce des 20 douros, l'œil du métis avait pris une expression de sanguinaire avidité, et il s'était dit : Je les aurai demain.

Il se connaissait probablement en évasion, car il demanda seulement quatre hommes pour l'accompagner,

jurant qu'il ne reviendrait pas sans le prisonnier.

Don Luiz Vagaërt fut sur le point de ne pas accéder à sa demande, mais il ne fallait point avoir l'air d'entraver l'action de la justice, et d'ailleurs il espérait toujours que Baçao serait hors de portée. Il accorda les quatre hommes à son sous-officier, et partit d'un autre côté avec le reste de sa troupe.

Le métis ,lui, alla explorer les sentiers qui conduisaient dans l'est de la forêt, sachant bien par expérience qu'un homme intelligent devait penser à fuir vers la mer.

Après une heure de recherches, il trouva des traces fraîches, l'herbe foulée, de petites branches brisées, et çà et là un buisson dont le feuillage avait été dérangé. C'en était assez ; c'en était trop pour cet homme aux instincts de bourreau.

Il entraîna ses quatre soldats dans le sentier qu'avait pris Alfonso. Heureusement la nuit vint, et nos chasseurs d'homme furent obligés de camper.

Avant le lever du soleil, le métis, impatient, partit seul dans la direction indiquée par des traces de plus en plus visibles, car, à mesure que la forêt devenait plus épaisse, Alfonso avait dû, pour passer, briser plus d'arbustes et abattre davantage les hautes herbes.

Emporté par son ardeur, le sous-officier prit une avance énorme sur ses hommes, et arriva à l'endroit où Alfonso s'était arrêté. Ah ! s'il avait su que son gibier dormait à 20 mètres au-dessus de sa tête.

Mais le fugitif, pour atteindre son hamac, avait fait environ 75 à 100 mètres sur des troncs d'arbres abattus, à l'écorce desquels il n'avait naturellement pas laissé d'empreintes ; en sorte que le métis s'était arrêté à son tour, comme un chien qui a perdu la voie, flairant, écoutant, regardant, et se doutant bien que celui qu'il cherchait devait être blotti à quelques pas de là.

Trop habitué aux forêts vierges et aux ruses de guerre des coureurs des bois pour se donner la peine de chercher la retraite d'Alfonso, qui pouvait être en mille endroits également introuvables, le sous-officier imagina de tirer

un coup de fusil en l'air, se disant avec raison que Baçao, fût-il à deux cents pas, le croirait tiré à quelques mètres de lui, à cause de la puissance de répercussion des bois. C'était parfaitement conclu, d'autant mieux que le fugitif, encore endormi, fut réveillé en sursaut, et pouvait, dans un premier moment d'épouvante, commettre l'imprudence de se montrer.

Mais Baçao avait compris la ruse de ce misérable, et demeurait immobile. Cependant il fallait prendre un parti. Le métis ne devait pas être seul, et si sa troupe arrivait auprès de lui, ce n'était plus un ennemi qu'il fallait combattre, mais deux, mais dix, mais vingt peut-être, car Alfonso ne pouvait savoir si toute la garnison de Salem n'était pas à ses trousses.

Il pensait à tout cela en observant l'Argentin.

Celui-ci paraissait perdre l'espoir et se décider à attendre, car il s'appuya contre un arbre et fit mine de recharger son fusil.

Ce fut un trait de lumière pour le fugitif. Il avait, lui,

un coup de feu à tirer, car il ne s'était pas dessaisi du fusil avec lequel il avait monté sa garde une minute avant son évvasion, et le métis, s'il perdait du temps, ne pourrait jamais l'atteindre.

Prenant alors toutes ses précautions, plaçant son arme en bandoulière, après avoir bu une gorgée d'eau-de-vie, Alfonso se suspendit à une forte branche dont le feuillage ombrageait son lit, et, avec une agilité de singe, il sauta de rameau en rameau jusqu'au passage qu'il avait exploré et préparé la veille.

Cela ne fut pas accompli, on s'en doute bien, sans que le silence des bois eût été troublé, aussi peu que ce soit.

L'oreille du métis saisit un léger froissement de feuillage. Il se redressa sans continuer à charger son fusil, et regarda vivement du côté où le bruit s'était fait entendre. Il vit alors distinctement Alfonso passer d'un arbre à l'autre, puis disparaître derrière une sorte de palissade naturelle formée par d'immenses buissons aux épines géantes.

Il s'élança à la poursuite du fugitif, et pour mieux l'atteindre, en madré sauvage qu'il était, grimpa sur le pont de lianes afin de suivre le même chemin que Baçao, plutôt que d'aller se heurter aux impénétrables buissons qui se dressaient entre lui et son gibier.

Il était agile aussi, ce terrible homme, et en un clin d'œil, avec une sûreté que n'avait pas Alfonso, il eut deviné, pris et parcouru le passage préparé par ce dernier. Mais ici encore il ne trouva plus de traces du fugitif. Seulement, il entendait, de temps en temps, et à sa droite, quelques craquements qui indiquaient la situation d'Alfonso, Celui-ci, évidemment, cherchait à se rapprocher du fleuve, pour essayer de fuir à la nage.

Le métis alors eut bientôt pris son parti. Il se résolut à poursuivre Baçao par le haut de la forêt, puisque le bas était impraticable. Rien, en effet, n'était plus facile que de marcher vers un but en passant d'une branche à l'autre.

Il monta sur un ébénier, de là au sommet d'un chêne gigantesque, et suivant le condamné à mort qu'il ne voyait pas, mais dont il entendait la fuite, cet acharné, sûr

désormais du succès, jugea que ce n'était plus pour lui qu'une question de temps.

Alfonso, devenant habile, glissait comme un reptile à travers les arbres, ne passant guère que dans les branches les plus touffues. D'une main il tenait son fusil, maintenant prêt à s'en servir contre le tigre à face humaine qui le chassait.

Tout à coup, Baçao, qui fuyait aussi par le haut de la forêt, poussa malgré lui un cri de désespoir. Il était devant une clairière, étroite à la vérité, mais il y avait solution de rapprochement entre les arbres. Le seul moyen était de tourner l'obstacle. Il prit à gauche, se hâtant le plus possible, lorsqu'il se trouva face à face avec le métis. Celui-ci était à vingt pas, debout, sur un tronc énorme.

A l'aspect du condamné à mort, dont la tête apparut la première dans le feuillage, l'Argentin poussa un éclat de rire sinistre qui ressemblait à un rugissement. Mais cette joie féroce ne fut que de courte durée, car, en voyant Alfonso armé d'un fusil, ce qu'il ne soupçonnait pas, ce

drôle, qui avait dans son âme toutes les ignominies d'un tourmenteur, pâlit et se prit à trembler.

Dans sa hâte à poursuivre Baçao, il avait négligé de recharger son arme, et le condamné était maintenant debout sur une branche très large, adossé au tronc et couchant en joue le métis.

Ce dernier fit une promptre retraite et se blottit derrière son arbre. Alfonso eut un mouvement de générosité.

« Grégorio, lui cria-t-il, renonce à me pourrsuivre. Laisse-moi fuir, et tu vivras ; mais si tu ne me donnes pas ici ta parole d'honneur, si tu ne jures pas par la Vierge que tu vas t'en retourner à Salem, je monte en une minute sur le haut de ce chêne, et de là je t'abattrai comme un perroquet aussitôt que tu sortiras de ta retraite. »

Il se fit un silence, Le métis réfléchissait.

« Jures-tu or s'écria d'une voix tremblante le condamné à mort.

- Je le jure ! répondit le métis.
- Sur ton honneur ?
- Sur mon honneur !
- Et par la Vierge ?
- Par la Vierge !
- C'est bien, va-t'en, » dit Alfonso d'un ton calme et comme s'il eût été complètement rassuré par ce dernier serment, lequel est rarement faussé par les Brésiliens du peuple.

L'Argentin alors sortit de sa cachette, et se montra à découvert devant Alfonso, dans la parole duquel il savait qu'on pouvait avoir confiance.

Ces deux hommes se regardèrent curieusement sans rien dire, et dans tout autre moment auraient eu de la peine à se reconnaître. La face et les mains déchirées par les ronces, les vêtements en lambeaux, les yeux brillants de fièvre, ils étaient hideux.



L'ILE DE FEU.

Les deux hommes se regardèrent curieusement (p. 382, col. 2).

Alfonso se trouvait presque nu ; on voyait sur sa poitrine des gouttelettes de sang qui perlaient à chaque place où une épine s'était enfoncée. D'horribles moustiques jaunes et rouges, longs comme le petit doigt, bourdonnaient autour de lui et se collaient sur ses plaies vives dont ils décuplaient la souffrance. Sous leurs piqûres, la peau enflait terriblement, et ils ne quittaient la figure du malheureux que pour s'abattre sur ses mains ou sur ses jambes endolories. Ses pieds presque nus, absolument couverts d'insectes, ne formaient qu'une enflure sanglante. Le métis n'était guère mieux partagé que lui. Cependant l'Argentin, qui visiblement avait davantage l'habitude des grands bois, paraissait moins ensanglanté.

« Va-t'en ! répéta le fugitif. Va-t'en donc ! » insista-t-il en épaulant de nouveau son fusil.

Gregorio se décida enfin :

« J'exécutais les ordres du sous-gouverneur, dit-il ; mais j'ai juré, tu peux être tranquille ; je pars. »

Et il commença à s'éloigner.

« Ne te cache pas, surtout, lui cria Baçao ;J'ai besoin de te voir le plus loin possible. »

Le métis obéit. i opéra sa retraite, se montrant toujours et se retournant de temps à autre pour jeter sur Alfonso un regard de panthère. Enfin, il disparut dans la profondeur du bois.

Jusqu'à ce moment, le condamné à mort, surexcité par la peur, par l'indicible émotion de cette chasse dont il était le gibier, n'avait pas senti l'horrible souffrance de ses blessures et des piqûres de moustiques. Maie lorsqu'il se retrouva seul, quand il tomba ruisselant de sueur et de sang sur l'énorme branche d'où il avait menacé Gregorio, la faim, la soif, une lassitude insurmontable et l'épouvantable cuisson qui dévorait tout son corps devinrent un supplice si affreux, qu'il se repentit de n'avoir pas suivi le métis pour aller mourir à Salem, et même qu'il fut tenté de le rappeler pour se livrer à lui.

VI

Ajoutez à cela qu'il était déjà onze heures. La chaleur insupportable de ces climats était précisément ce jour-là, 21 septembre, plus étouffante que jamais. Baçao sentait monter à lui des bouffées de vent littéralement embrasé. Il pensa qu'il allait mourir.

Une dernière gorgée d'eau-de-vie restait encore dans sa gourde ; avidement il y porta ses lèvres. Cela le remit un instant, et il songea à manger. Mais ses blessures, sous cette chaleur, devenaient à chaque instant plus brûlantes. De l'œil il chercha un citronnier. Au pied de l'arbre sur lequel il se trouvait il crut en apercevoir un et descendit. Hélas ! c'était une illusion. Pendant plus de 100 mètres, le malheureux fut obligé de fouiller le bois de côté et d'autre, se meurtrissant encore, sans trouver cet arbuste si commun sous ces latitudes.

Enfin, au pied d'un acajou, un bouquet d'orangers et de citronniers l'attira par les parfums des fleurs, par l'éclat

des fruits. Il mordit à pleines dents une orange, puis deux, puis trois, tant et si bien qu'il finit par se désaltérer. C'était le plus pressé.

Alors seulement il exprima du jus de citron sur sa poitrine, sur ses pieds, ses mains et sa figure. Ce fut pour lui comme un bain. Il se sentit revenir à la vie.

Ainsi que la veille, des œufs enlevés aux nids de perruches lui fournirent son déjeuner, et il se préparait à dormir un peu sous les orangers, lorsqu'il entendit un craquement au-dessus de sa tête.

C'était le métis qui revenait mystérieusement. L'intention de ce monstre, en jurant de s'en retourner à Salem, était de gagner le temps nécessaire à charger son fusil tout à son aise. Cela fait, il s'était remis à la poursuite d'Alfonso.

Ce que le Brésilien sentit s'amasser de colère dans sa tête à l'aspect de Gregorio est inexprimable. Il ramassa son arme, se glissa silencieusement dans les buissons sans perdre de vue son ennemi, et entreprit l'ascension

d'un cèdre, de façon à se trouver cette fois et pour la dernière en face du métis. Il fallait en finir.

Cependant la chaleur devenait à chaque minute plus terrible et plus lourde. D'épais nuages noirs rasaient la cime des grands arbres et obscurcissaient la forêt, à ce point qu'on aurait pu croire à une nuit subite. Puis le soleil reparaisait un instant après, plus brûlant.

Sur les épaules de ces deux hommes, l'atmosphère s'appesantissait parfois comme un fardeau de plomb. Alfonso, suant à grosses gouttes, arriva au sommet de son cèdre sans être aperçu du métis, qui fouillait de l'œil tous les arbres voisins.

– Gregorio, lui cria-t-il, je suis ici, ne cherche plus.

Tu es un parjure et un lâche. L'un de nous deux va mourir.

A cette voix, le sous-officier se gara prudemment. Ils étaient donc là l'un et l'autre, à dix pas de distance, protégés par un tronc d'arbre, et attendant une

imprudence pour faire feu.

Le condamné à mort avait hâte d'être seul.

Il prit son chapeau de paille, en coiffa le canon de son fusil, et, tâchant d'imiter les mouvements d'une tête prudente, il le fit doucement émerger d'une touffe de feuillage, pendant qu'il restait, lui, parfaitement à l'abri.

Gregorio s'y trompa. Il épaula prestement son fusil, et il fit feu. Le chapeau, percé d'une balle, tomba. Un cri de triomphe sortit du gosier de ce monstre, et il se mit à découvert. Alfonso apparut et lui dit :

« Cette fois, tu vas mourir, fais ta prière. »

Un coup de tonnerre, d'une violence inouïe, retentit au-dessus de leur tête et ébranla toute la forêt. Les nuages s'amoncelèrent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, et l'orage éclata avec une fureur inconcevable. La forêt était retombée dans la nuit. Alfonso comprit que le plus pressé était de fuir, et, sans chercher à accomplir un meurtre de plus, il abandonna le métier pour se diriger le

plus rapidement possible vers le grand fleuve, qui ne pouvait pas être bien loin.

De son côté, le métis, croyant qu'Alfonso attendait une éclaircie pour l'abattre, profita de l'obscurité et se sauva aussi dans une direction opposée. Dix minutes après, quoique les nuages fussent encore plus noirs et plus opaques, les deux adversaires auraient pu continuer leur terrible duel, car les décharges électriques se succédaient avec une telle rapidité, que des lueurs sanglantes et insupportables remplaçaient sans cesse la lumière du soleil.

Nos orages européens sont de piètres accidents à côté de ces ouragans de l'équateur. On entendait comme un roulement perpétuel d'artillerie accompagné d'éclairs qui se croisaient, qui se renforçaient, qui se décuplaient à chaque nouvelle seconde. C'était d'autant plus dangereux que tous ces nuages passaient rapidement au-dessus des arbres sans crever, et que la foudre tombait dix fois par minute sur les cèdres les plus élevés.

Le métis, agile comme un jaguar, fuyait avec toute la

vitesse dont il était capable. Son expérience des ouragans lui disait qu'en un clin d'œil cette forêt pouvait s'embraser. Il savait aussi, et c'était là ce qui soutenait son courage, que les tempêtes aussi furieuses que celle qui grondait sur sa tête n'étaient pas de longue durée.

Pourtant les éclairs se succédaient avec plus de rage que jamais.

Parfois on entendait un éclat dont le bruit assourdissait ; puis c'était un autre roulement plus épouvantable, et un autre encore, et toujours ! De toutes parts, de formidables étincelles électriques se précipitaient en cette mer de verdure avec des craquements dans le ciel. La nature semblait être sous le coup d'un écroulement immense.

Autour des fugitifs, les fauves, les serpents s'agitaient et cherchaient leur salut dans la fuite.

VII

Gregorio commençait à perdre courage. Un écureuil foudroyé venait de tomber à deux pas de lui, et pas une goutte de pluie. Peu à peu, pourtant, les décharges répétées du tonnerre semblèrent moins accumulées. Le ciel commença à paraître moins noir. Les éclairs devinrent moins fréquents. L'orage diminuait.

Le métis respira. Un nuage vint à crever enfin sur la forêt. Une nappe d'eau se répandit comme dans un déluge, Mais cela ne dura que quelques instants, puis le soleil reparut. Il pouvait être trois heures de l'après-midi. Un instant le sauvage Gregorio se mit à réfléchir pour agiter dans son âme s'il reprendrait la poursuite d'Alfonso. Mais cette fois la chose était presque impraticable, tant ils avaient dû s'éloigner l'un de l'autre pendant l'orage. Il y renonça et reprit la route de Salem.

Mais il n'avait pas marché dix minutes qu'il entendit un grand bruit au-dessous de lui. C'étaient deux jaguars



L'ILE DE FEU.

C'était un remue-ménage hideux (p. 398 col. 1).

qui fuyaient de conserve, avec des hurlements plaintifs.

Gregorio n'y prit pas garde. Il continua sa route, rampant au travers des ronces et des arbustes grimpants, se suspendant aux branches flexibles pour franchir l'espace. Il était là dans son élément, et reconnaissait parfaitement son chemin.

Cependant, une bande de chats-tigres, sautant d'arbre en arbre, arriva comme une trombe de son côté, Il se crut perdu, Les félins poussaient des cris effroyables, des miaulements de terreur.

Vers le sol de la forêt, les hautes herbes, les arbustes rabougris s'agitaient maintenant d'une inquiétante façon. C'était un remue-ménage hideux, Les boas gigantesques montraient par instants leurs croupes luisantes et visqueuses, puis disparaissaient vers l'est. D'énormes lézards fuyaient dans la même direction ; les oiseaux passaient par nuées au-dessus de la forêt. Il n'y avait pas jusqu'aux fourmis énormes de ces parages qui ne prissent la même direction. C'était à croire que tous ces monstres se rendaient à quelque horrible sabbat.

Gregorio commençait à s'inquiéter, Les chats-tigres, criant toujours, passèrent affairés au-dessus de sa tête sans le voir ou sans daigner faire attention à lui. C'était étrange. D'autre part, l'émigration des reptiles et de tout ce qui vivait devenait plus compacte.

Les herbes s'affaissaient sur le passage de tant d'individus, et l'on distinguait maintenant les serpents glissant par troupe, avec des sifflements, vers le fleuve ; de formidables crapauds, troublés dans leur philosophique apathie, se hâtaient lentement du même côté. Puis ce furent des cerfs, des sangliers, des ours, des tapirs, une interminable caravane de quadrupèdes.

Décidément il y avait quelque chose. Était-ce une inondation ? Car on commençait à entendre un bruit sourd venant du nord.

Un crocodile, pressé, fit une trouée dans les branches d'un buisson épineux, et passa rapidement. Ce ne pouvait être une inondation.

Gregorio monta au faite d'un arbre, n'osant pas se dire

encore : C'est donc un incendie !

Il n'eut pas besoin de grimper sur les plus hautes branches pour distinguer une flamme immense qui s'élevait au nord et à l'ouest. La forêt brûlait tout entière, En tombant cinq cents fois peut-être, la foudre avait mis le feu aux branches sèches et aux arbustes résineux, L'incendie s'était propagé en peu de temps, et maintenant c'était un cercle enflammé qui allait se rétrécissant toujours, comme pour le cerner et l'anéantir.

Gregorio blasphéma et prit son parti. Il suivit les tigres, les oiseaux, les reptiles, et s'élança vers l'est, ne quittant pas un instant la direction qu'avait prise les hôtes des forêts, car il savait bien que leur instinct les guidait infailliblement vers le fleuve des Amazones.

Mais on ne pouvait trop se hâter. Le feu, avant d'éclater et de tordre sous ses étreintes les grands arbres, avançait rapidement par le sol de la forêt, où les feuilles mortes, les arbustes inflammables prenaient comme par enchantement ; en sorte qu'avant d'avoir l'incendie à craindre, avant de courir le risque d'être brûlé vif, on était

menacé d'asphyxie, car la fumée se répandait déjà presque sous les pieds du sous-officier, et montait opaque vers la voûte du bois.

Gregorio, fou de peur, bondissait de branche en branche sans se soucier des déchirures, des piqûres horribles, et laissant à chaque pas un lambeau de ses vêtements ou de sa chair.

Une bande de singes affolés passa auprès de lui en jetant des cris de terreur et en faisant les grimaces les plus affreuses. Pendant plus d'un quart d'heure, il lutta d'agilité avec les quadrumanes, et fit autant de chemin qu'eux.

Quelle journée ! Il fallait que cet homme eût une constitution de fer pour trouver encore la force de fuir après les incalculables fatigues qu'il avait éprouvées depuis douze heures.

Enfin il sentit un peu de fraîcheur dans l'atmosphère : le fleuve ne pouvait pas être loin. En ce moment, cet homme, sanglant, couvert de moustiques de la tête aux

pieds, totalement nu, était affreux. Il eût été difficile au plus expert des naturalistes de décider si c'était un homme plutôt qu'un singe. Et cependant il franchissait toujours les obstacles comme si la fatigue lui eût été inconnue. Ses bras et ses jambes se détendaient comme s'il eût eu pour muscles des ressorts d'acier.

Enfin un dernier chêne se trouva devant lui, et il aperçut l'immense fleuve dont le terrible courant entraînait déjà mille animaux fuyards se dirigeant vers l'autre rive. A ses pieds, une plage sablonneuse de 20 mètres de large et s'étendant assez loin de l'un et de l'autre côté.

Mais sur cette plage, réunis comme pour une nouvelle arche de Noé, tous les animaux de ces latitudes, affolés, bondissant, se déchirant les uns les autres, hurlant d'une façon lamentable, grattant le sol de leurs griffes, et mettant le nez au vent pour aspirer les symptômes d'incendie. C'était épouvantable !

Descendre là, afin de sauter dans le fleuve, aurait été de la folie. Entre les pattes des jaguars, des singes, de

tous ces êtres voués à la mort, on voyait ramper une multitude innombrable de reptiles, depuis le serpent-liane, fin comme une baguette d'osier, jusqu'à l'énorme constrictor. Tout cela grouillait, se tordait, sifflait, tuait, et par intervalles, poussé par la masse des nouveaux arrivants autant que par l'instinct de la conservation, tout cela se jetait à corps perdu dans le fleuve, où les crocodiles faisaient bonne chasse.

Gregorio tremblait de tous ses membres. Autour de lui, les sommets des arbres étaient peuplés de singes, d'écureuils, de scorpions, de serpents et d'oiseaux. Ces derniers, rendus furieux par l'odeur de la fumée qui parvenait déjà jusque-là, faisaient un magnifique massacre de reptiles. Et tout autour, une nuée de moustiques, s'épaississant à chaque instant davantage, menaçait d'intercepter la lumière du soleil.

Tout à coup les hurlements redoublèrent, les sifflements devinrent plus aigus, un ébranlement eut lieu dans toute cette masse : les écureuils s'élancèrent dans l'espace sans but, les serpents bondirent de côté et d'autre,

les oiseaux s'envolèrent, et la nuée de moustiques s'avança vers le milieu du fleuve. La place était nette. Il n'y avait plus sur la plage que les cadavres des victimes de cet horrible sabbat.

Le fleuve des Amazones fut couvert en un instant de cent mille bêtes diverses, nageant, se noyant, se déchirant encore les unes les autres.

Gregorio se crut sauvé ; mais le pied du chêne sur lequel il se trouvait commençait à brûler déjà, et jusqu'au bord du fleuve, où l'eau rougie par les festins des caïmans venait battre le sable, toutes les ronces, toutes les feuilles mortes étaient en ignition.

Le métis, fou de désespoir, aveuglé par la fumée, essaya de résister un instant à l'asphyxie, et si court qu'eût été cet instant, il avait suffi pour que les animaux se fussent éloignés de la rive ; mais, vaincu par la chaleur, il se laissa tomber dans les flammes et courut au fleuve, dans lequel il se jeta sans s'inquiéter du reste. Toute mort d'ailleurs lui devait être douce auprès de celle qu'il voulait éviter.

En plongeant dans cette eau fraîche, ce malheureux, dont chaque pore était une plaie cuisante, éprouva une merveilleuse sensation de fraîcheur et sentit ses forces renaître. Il nageait comme un requin et sut éviter avec une merveilleuse adresse les plus dangereux : de ses compagnons de fuite. De peur des caïmans, il se dirigea vers le milieu du fleuve, dont le courant, unique au monde, pouvait le porter en quelques heures soit à Para, soit dans une île quelconque.

Il ne songea pas à rejoindre la rive opposée, pour plusieurs raisons. En cet endroit, l'Amazone avait au moins 6 kilomètres de large, et il eût fallu lutter pendant une partie de la nuit contre le courant invincible. D'autre part, il y avait tout lieu de penser que les animaux fuyards aborderaient à cette rive opposée, sur laquelle il ne ferait probablement pas bon passer la nuit.

Il se laissa donc aller au courant. À quelques centaines de mètres de là, il se sentit saisir par les cheveux, et quelque chose de velu s'attacha à ses épaules. C'était un pauvre petit singe, très joli, qui était en train de

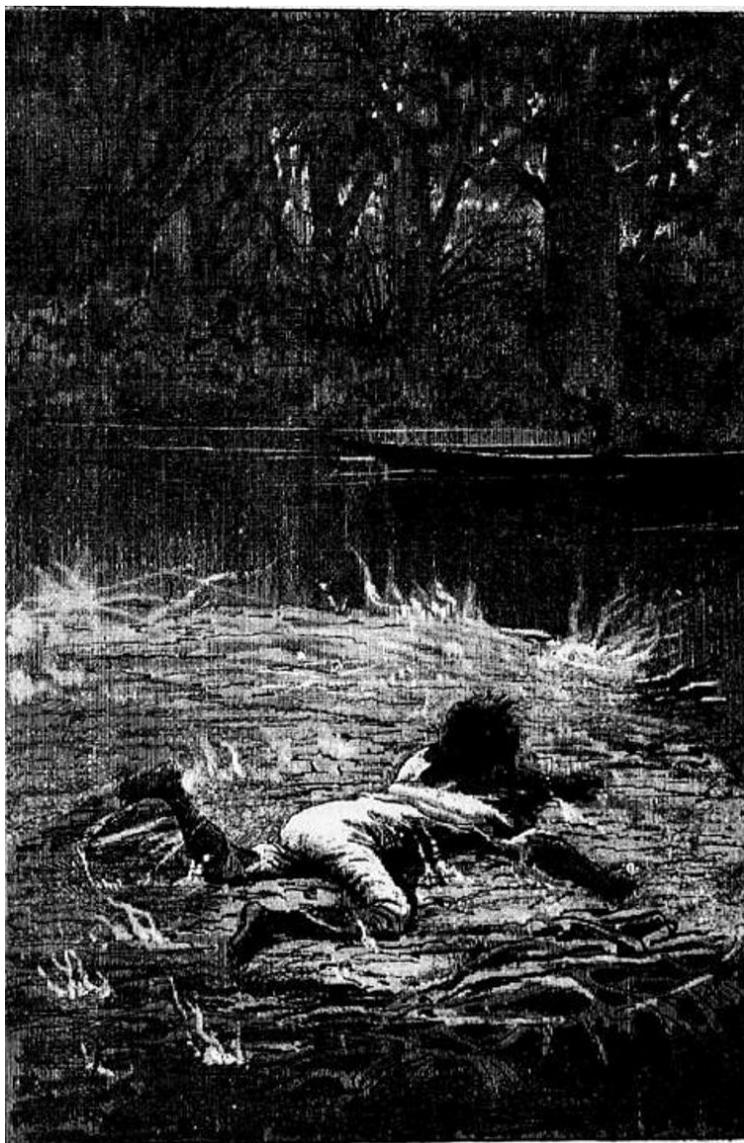
se noyer et, qui se raccrochait où il pouvait. Gregorio voulut le chasser et le rejeter dans l'eau. Mais le quadrumane enfonça ses ongles et ses dents dans la chair du métis, et il fallut bien supporter, sauver ce parasite.

Le métis pouvait compter encore sur trois heures de jour. Il se mit à nager vigoureusement, toujours avec son fardeau, qui ne le mordait plus, mais qui s'était cramponné à sa chevelure crépue.

Le fleuve s'élargit tout à coup, et l'Argentin aperçut les fortifications de Para. Hélas ! c'était trop loin pour espérer d'y atteindre, d'autant plus que ses forces commençaient définitivement à s'user.

VIII

Gregorio venait de dépasser l'embouchure d'une petite rivière, lorsqu'une pirogue, pagayée par un Indien, entra dans l'Amazone. Au fond de cette embarcation gisait une masse inerte. C'était le pauvre Alfonso, qui, lui



L'ILE DE FEU.

Enfonçant ses mains dans la braise... (p. 415, col. 1).

aussi, s'était jeté dans la première eau qu'il avait rencontrée, et qui, bonheur providentiel, avait été sauvé par un Indien auquel jadis, à Salem, il avait rendu quelque service.

Mais revenons au métis.

Le courant l'entraînait. Il laissa faire le courant. Dans le lointain apparaissait une île. C'était plus qu'il n'en fallait pour attendre le lendemain et se reposer. En se voyant sauvé ou à peu près, Gregorio repassa dans son esprit les événements de la journée, et ce monstre eut un ricanement infernal en pensant qu'Alfonso était probablement asphyxié et brûlé dans la forêt.

Vers six heures et demie, un quart d'heure avant le coucher du soleil, le misérable Argentin aborda dans la petite île vers laquelle il nageait depuis plus de trois heures. Il était temps. S'il avait eu 1,000 mètres de plus à parcourir, ses forces n'y eussent pas suffi. À peine eut-il mis pied à terre, qu'il prit doucement le singe et l'attira dans ses bras. Celui-ci se laissa faire. Mais, soit férocité, soit prévoyance, l'Argentin saisit le charmant

quadrumane par un pied, lui fit faire au-dessus de sa tête quatre ou cinq tours, et avec fureur lui brisa, le crâne sur le sol.

La pauvre petite bête râla un moment et ne donna plus signe de vie.

Malgré la chaleur du climat, Gregorio sentit ses membres un peu raidis par le froid. Ce long séjour dans l'eau l'avait glacé. Il se roula alors dans la poussière dont toute la surface de l'île était couverte, et que les rayons du soleil avaient chauffée presque toute la journée. Cela le remit un peu ; mais le besoin de sommeil devenait chez lui plus impérieux à chaque instant.

La faim le tourmentait aussi horriblement. Il écorcha son singe des ongles et des dents, lui arracha, une cuisse avec une dextérité de cannibale, et prépara quelques branches de bois mort auxquelles il mit le feu pour faire cuire son dîner.

L'île sur laquelle Gregorio avait trouvé le salut était absolument déserte et inculte. C'était fort extraordinaire

sous une pareille latitude. À la pointe orientale seulement, un rocher, sur lequel un peu de terre végétale s'était accumulée, était abrité par trois ou quatre petits arbres épineux et touffus. Sur toute la surface de l'îlot, à l'exception de ce rocher, on ne voyait que, cette poussière de couleur amadou dans laquelle Gregorio s'était pour ainsi dire baigné en abondant.

Çà et là, surgissait de cette poussière une pariétaire ou un brin d'herbe brûlé par le soleil. Il semblait même que la nature, eût essayé de faire valoir ses droits sur ce coin de terre, et il avait dû jadis pousser quelque chose en ce lieu ; car à certains endroits on rencontrait des branchages assez élevés, mais sans feuillage et absolument secs. Ce fut même à l'aide d'un de ces bâtons que Gregorio alluma du feu à la façon des sauvages.

Après avoir mis sa cuisse de singe sur les charbons ardents, le métis s'assit en face de son feu, les genoux aux dents, avec l'intention d'attendre que son souper fût prêt. La nuit était venue. Harassé, Gregorio sentait sa paupière alourdie se fermer par intervalles, et, sans le tourment de

la faim, il se serait endormi dans cette posture. Un instant même, vaincu par le sommeil, il s'assoupit.

Mais tout à coup il se redressa, comme si un ressort l'eût planté sur ses pieds, et il poussa un cri inénarrable. C'était de la fureur, de la colère, de l'épouvante et du désespoir.

Il regarda autour de lui et se crut le jouet d'un cauchemar occasionné par la fatigue.

De ses poings endoloris il se frotta les yeux fiévreusement. Non, il ne dormait pas.

D'un bond énorme il venait de se diriger vers le fleuve. A ce premier bond, en succéda un second, puis un troisième, et il finit par sauter comme un derviche épouvanté, ne sachant où courir, perdant la tête, et s'arrachant les cheveux.

Qu'arrivait-il donc ? Quelque chose de très naturel et d'effroyable : elle brûlait.

Elle se consumait tout entière, et l'on voyait courir

dans toute sa longueur des serpentins de feu semblables à ceux qui parcourent des papiers que la flamme a quittés.

L'explication de cet horrible fait est assez simple. La surface sur laquelle Gregorio avait abordé n'était pas une île ; c'était un amas de bois mort, troncs de chênes, de cèdres, de sapins, de palmiers, de cocotiers, d'acajoux, que l'Amazone avait portés jusque là, — qui sait d'où ?

Les premiers troncs s'étaient arrêtés contre, le, rocher où poussaient les quatre arbustes ; les autres s'étaient accumulés, enchevêtrés à la suite. Peu à peu de nouveaux arrivants avaient agrandi et exhaussé l'Ilot en passant dessous, et comme cet amoncellement avait mis peut-être trois ans à se faire, les couches supérieures de ce bûcher étaient converties en poussière, et en poussière terriblement inflammable.

Gregorio comprit tout. Il voulut courir vers le rocher, mais la plante de ses pieds écorchés brûlait à vif, et il n'est pas d'être humain qui puisse endurer cette souffrance.

Que faire donc ? Rester en place ? c'était griller ; il sentait déjà l'odeur de sa chair brûlée qui lui montait au cerveau.

Il devint fou.

Dans les ténèbres, il distinguait parfaitement tout le sol de l'île qui rougissait avec une effroyable vélocité. On eût dit qu'un soufflet souterrain attisait ce brasier.

Gregorio tomba, mais il se remit sur ses pieds, et, faisant un effort de volonté extraordinaire, il s'élança vers le fleuve. Une nouvelle chute l'arrêta.

En ce moment, la pirogue qui portait Alfonso passait devant l'île. Le soldat, revenu à lui, vit cette espèce de démon se tordre dans le feu et proposa à l'Indien de lui porter secours, sans su douter qu'il parlait de sauver son bourreau : l'Indien secoua la tête et pagaya plus vigoureusement.

Cependant Gregorio rugissait.

Tout son corps était entamé par cette cendre chaude.

Se relever ! Il le put, mais pour retomber de l'autre côté ; et bientôt Baçao le vit se tordre au milieu d'un brasier qui devenait de plus en plus intense. Enfonçant ses mains dans la braise, le métis se traîna encore du côté du fleuve en se tordant comme un reptile ; sa colonne vertébrale un moment se courba comme un arc ; puis il retomba, s'agita fébrilement ; fit encore un effort et resta immobile. Alors la flamme éclata.

Le lendemain l'îlot n'était plus. Quelques troncs d'arbres noircis, emportés par le courant, allaient flotter en pleine mer.

À bord d'un steamer qui partait pour l'Europe, un homme à la face mâchée et fatiguée suivait de l'œil ces épaves avec quelque intérêt. C'était Alfonso Baçao, qui, arrivé sain et sauf à Para, avait raconté son histoire au capitaine d'un navire en partance, et obtenu son passage gratuit.

Cette nouvelle est parue en quatre parties dans la revue La Science Illustrée dans les numéros 727 à 730 (novembre 1901).

L'angoisse

Quand nous arrivâmes à Carlemont, ce fut, de toute part, une véritable fureur d'enthousiasme. Devant le train qui venait de se vider, ou à peu près, nous restions éblouis. Le pays était célèbre par sa beauté. La plupart d'entre nous s'attendaient au plus splendide spectacle. Eh bien ! l'attente fut dépassée. Tout ce que nous avions sous les yeux était admirable, tout, jusqu'au moindre détail.

D'abord, à quelques pas, la gare. Et quelle gare ! Imaginez une construction affectant la forme exquise d'un gothique pavillon que la main des fées, dont la

contrée doit être pleine, aurait brodé à loisir, en le parant des clochetons, des tourelles, des auvents, des terrasses les plus disparates et en même temps les plus gracieux du monde. Il était mille fois plus poète qu'ingénieur, celui qui l'a bâtie, mais, phénomène invraisemblable, un autre poète survint, qui rêva de cacher, sous un manteau de fleurs et de feuillage, la merveille du premier, et réussit — ô miracle ! — à créer une merveille plus étonnante encore. Invitée ainsi à collaborer, la nature dépensa tout son talent. Des glycines, des vignes vierges, des clématites et des rosiers grimpants en recouvraient entièrement, — mais entièrement, entendez-vous ? — les façades, les côtés, les saillies et les toits. Autour des gracieuses colonnes qui soutiennent la marquise, s'étalaient les larges feuilles des aristoloches entre lesquelles volubilis et chèvrefeuilles glissaient leurs fleurs. L'éblouissante et robuste végétation avait pris la forme exacte de l'édifice, lui donnant l'aspect d'un palais fleuri, du nid parfumé où s'endorment les Elfes.

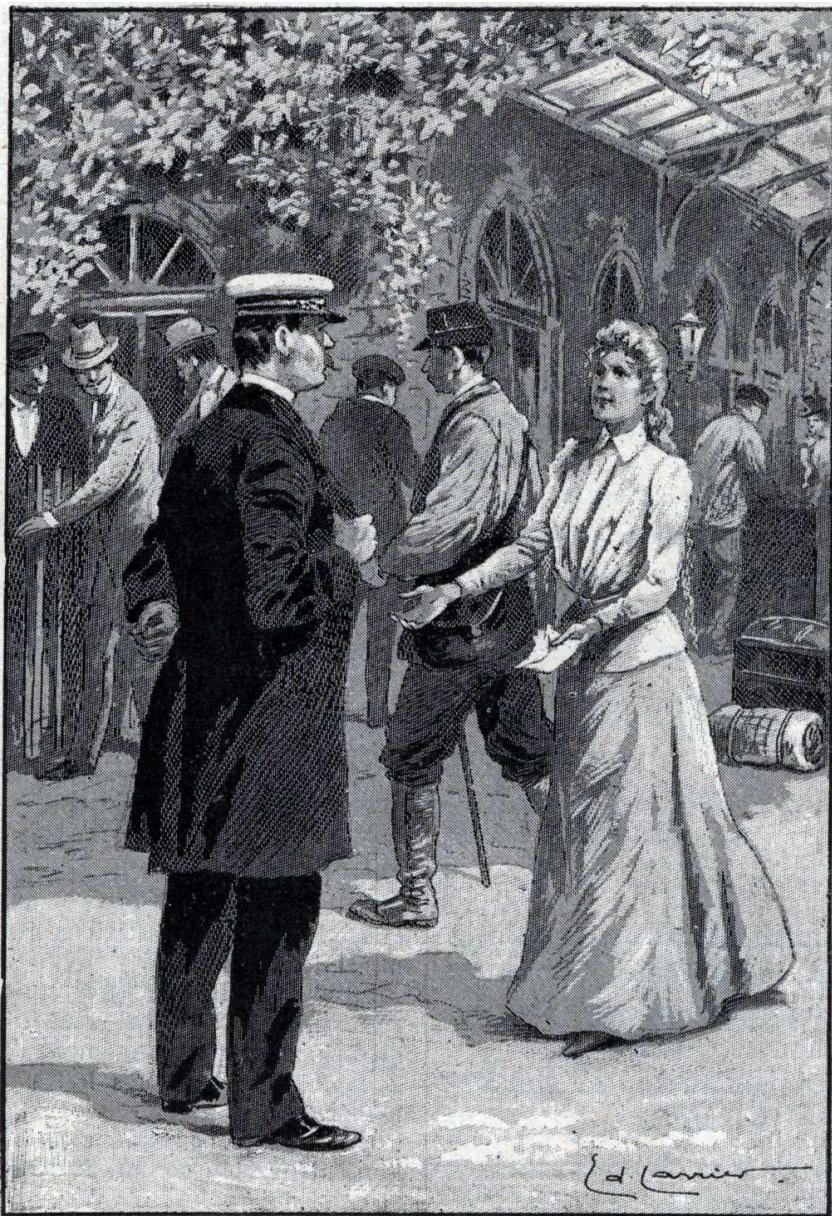
A l'une des fenêtres encadrées de pampres se tenait une jeune fille d'un blond vague et mystérieux, aux yeux

noyés dans une sorte de béatitude ambiante ; elle regardait la foule en souriant avec l'air d'une créature qui ne réclame rien à la Providence.

Derrière ce castel enchanté se dresse presque brusquement une montagne, tour à tour, selon-les hauteurs, fleurie, boisée ou aride, mais partout d'un pittoresque insolent ou superbe. Sur ses premiers renflements, des villas de tout style sont blotties dans les bouquets d'arbres, s'entourent de ceintures de roses où semblent émerger du satin vert des pelouses. Deux ou trois cents mètres plus haut commence la forêt profonde avec ses mélèzes hardiment suspendus aux parois des abîmes. Et enfin, à toucher le ciel, le roc nu, prenant sous le soleil des teintes violettes d'un effet délicieux. Ce sont des massifs de porphyre d'un dessin large et grandiose qui tantôt tombent à pic, tantôt lancent vers l'azur des arêtes délicates, tantôt enfin s'écrasent en un ballon colossal. Dans les angles où commencent à s'amorcer les lits des torrents, on aperçoit, blottis, de vaporeux nuages blancs ou roses, vagabonds qui, las d'errer dans l'espace, se sont arrêtés là pour se reposer enfin.

Que si, maintenant, vous tournez le dos à la montagne et à la gare, devant vous miroite un lac aux eaux calmes comme des jours heureux et dont les petites vagues viennent baiser le rivage en mourant presque sous vos pieds. Il est pourtant immense, le lac. Et l'on aurait, à le sonder du regard, l'illusion de la mer, si tout à fait au delà on n'apercevait des cimes d'un bleu pâle ou d'un vert effacé qui changent de nuances et d'aspect selon les heures de la journée, fournissant, comme l'Océan, un spectacle d'un intérêt d'autant plus vif qu'il se renouvelle à tout moment et que celui d'un jour ne ressemble jamais à celui du lendemain.

Pour achever le paysage, figurez-vous tout cela par une magnifique journée de juin dont la chaleur féconde se tempère d'une imperceptible brise arrivant rafraîchie et régulière d'un col voisin. Supposez un village en fête et tous les curieux de partout profitant de ce jour pour venir contempler cette terre idéale. Le lac est comme semé de bateaux qui se dirigent vers un petit port voisin de la gare. Aux flancs des monts retentissent les grelots des chevaux qui emportent dans des voitures primitives les



L'ANGOISSE. — « Papa, dit-elle, à un personnage à casquette palmée d'or, il arrive ce soir »,

grappes de paysans endimanchés. Les coups de fouet résonnent sur toutes les pentes. Au bord des ravins et sous les tonnelles s'égrènent des chansons. C'est partout une gaieté, une jeunesse de nature qui supprime net les tristesses.

Et en bas, à gauche, comme s'il marchait sur le lac tout en paraissant s'incruster dans le fond vert du rivage, le train qui nous a portés s'éloigne à toute vitesse, mêlant par instants son cri joyeux aux bruits de la vallée et laissant derrière lui son panache blanc sans qu'on l'entende, à cette distance, rouler sur sa voie unique.

Au moment où nous sortions de la gare pour aller goûter de plus près ces splendeurs, le facteur rural arrivait de son pas lourd et monotone. La jeune fille de tout à l'heure, svelte, aérienne, s'élançait au-devant du distributeur inconscient des ivresses et des malheurs que contient sa boîte de Pandore. Elle reçut de sa main un pli qui la fit radieuse.

- Papa, dit-elle à un personnage à casquette palmée d'or, il arrive ce soir !

Puis, elle rougit jusqu'aux cheveux d'avoir, sans doute, laissé voir son bonheur.

Tout, le jour s'écoula comme un rêve adorable et cette fête, qui dans un autre cadre aurait été banale, nous laissa dans la série de ses péripéties prévues des impressions délicates, douces et durables.

A plusieurs reprises, les hasards de la conversation ramenèrent, on ne sait pourquoi, le nom et l'image de la blonde heureuse. C'était, on l'a deviné, la fille du chef de gare : Marguerite Latour. On racontait son histoire. Quelques mois auparavant un jeune homme lui avait sauvé la vie sur le lac et s'était épris d'elle. De son côté, Marguerite avait donné son âme à Georges. Mais quand il avait fallu parler de mariage, les deux familles jugeant qu'elles allaient faire chacune une mauvaise affaire, s'étaient obstinées en une opposition douloureuse ; néanmoins, au bout de quelque temps, les parents s'aperçurent qu'ils allaient mourir de douleur tous les deux. Au fond, on les aimait et l'on céda de part et d'autre.

Marguerite vivait donc ce jour-là dans l'attente d'un bonheur auquel ne manquait même pas l'assaisonnement des résistances et d'un désespoir passagers ; et tout le monde dans la montagne, sur le bord de l'eau et dans les vallonnets des premières pentes, s'intéressait à elle comme à une amie ; chacun faisait des vœux pour la réalisation de son rêve.

Vers huit heures du soir — le soleil allait disparaître derrière les crêtes qu'il enflammait — nous étions descendus à la gare pour rentrer par l'avant-dernier train. Jamais la petite station n'avait été à pareille fête Plus de quatre cents personnes attendaient avec nous. Un ravissement universel pénétrait la foule qui ne se lassait pas de contempler ce coin de terre paradisiaque. Enveloppé dans une atmosphère de bonne humeur, t 0 ut ce monde marchait en souriant dans un rêve plein de charme. Le plus petit incident était prétexte à plaisanterie...

On s'amusait surtout de l'ahurissement des employés et du chef de gare sans songer qu'ils avaient dû, tout le

jour, mener à bien une besogne surhumaine ; des Anglais surtout provoquaient l'amusement par la ténacité avec laquelle ils harcelaient M. Latour en un français prononcé à l'anglo-saxonne.

A ce groupe de questionneurs, obstinés comme des moustiques, venait s'ajouter le flot des oisifs hilares qui obstruaient le quai rendant le service difficile.

En ce moment, on vit apparaître Marguerite Latour plus belle encore que le matin, les joues animées, les yeux allumés d'un feu extatique comme si elle eût été en communion avec quelque pensée divine.

- Ah ! père, dit-elle en voyant le chef de gare si tourmenté, comme tu as chaud et que tu as l'air fatigué !

Une locomotive siffla derrière un pli de terrain et, traînant après elle une longue séquelle de wagons, s'arrêta devant la maison fleurie avec son bruit de ferraille. Ce convoi n'était pas celui qui devait nous emporter. Il allait, au contraire, dans le sens opposé pour croiser, à la station

prochaine, le train que nous attendions. Car, nous l'avons déjà dit, ce chemin de fer n'avait qu'une voie. Le croisement des trains, réglé très sévèrement, s'effectuait selon les heures des rencontres devant des gares déterminées.

De grandes précautions avaient été prises de tout temps, pour éviter les malheurs. Même, les gens experts en ces matières affirmaient que toute surprise était improbable, la ligne se trouvant munie d'un appareil extrêmement ingénieux à l'aide duquel chaque chef de gare signale à son collègue le plus voisin, le départ d'un convoi et est averti lui-même automatiquement, que la route est libre. Quand un obstacle existe ou que les rails sont occupés entre les deux gares, l'appareil cesse de fonctionner.

Bref, tout cela est si bien calculé que jamais on n'aurait rien à craindre si l'humaine cervelle dont on ne peut se passer d'une manière absolue, était aussi parfaite que les instruments créés par elle, si l'on pouvait compter sur l'inventeur autant que sur l'invention.

Étrange sujet de réflexions sur l'esprit et la matière.

Mais on entendait le bruit sourd et répété des portières que fermaient, avec une hâte régulière, le conducteur et un homme d'équipe. On empilait dans le fourgon les derniers bagages. M. Latour, son sifflet d'argent à la main, semblait pensif. Dans sa cervelle fourbue, un vague instinct lui disait qu'il, oubliait quelque chose. Et comme on le fatiguait encore de questions, il quitta la place pour reprendre possession de soi-même en se dirigeant vers le mécanicien qui lui dit :

– Eh bien ! monsieur, nous ne partons donc pas ?

M. Latour jeta autour de lui un regard inquiet pour s'assurer que tout était en ordre, puis il approcha le sifflet de ses lèvres. Un son aigu, roulant, monta dans l'air. La locomotive répondit à ce signal en sifflant elle-même. La corne du garde-barrière proféra sa note plaintive et... pff ! pff ! pff ! ... le train s'ébranla ; il partait, il était parti.

Mais la dernière voiture n'avait pas dépassé l'aiguille de descente qu'une lumière se fit dans la tête du chef de

gare. Brusquement il devint livide.

– Papa, papa, qu'as-tu ? demanda Marguerite.

M. Latour ne répondit pas. Il chancelait, sous une telle émotion, qu'il n'avait pas entendu les paroles de sa fille. Un de ses employés passait à sa portée. Il l'arrêta violemment par le bras et, avec des yeux effrayants, hachant ses mots :

– C'est vous, Renault, qui avez signalé le train 211 ? demanda-t-il.

– Non monsieur, répondit l'homme.

Le chef de gare, à cette réponse, sentit une piqûre aiguë à la racine de chacun de ses cheveux.

– Alors, c'est vous, Brémont ?

– Non, monsieur.

Une sueur éclata sur toute la face du pauvre homme ; deux ou trois personnes inquiètes le suivaient,

l'écoutaient.

- Joseph, c'est donc vous qui avez signalé à la gare de Laroque le train 211 ?

La même réponse tomba comme un coup de massue sur le chef de gare : « Non, monsieur », Personne n'avait signalé le 211. Lui non plus. Il venait de s'en souvenir. Et le train était parti.

- Mais alors, dit tout bas une des personnes qui avaient écouté les questions de M. Latour, les deux trains vont se rencontrer !

Ce propos fut entendu par trois ou quatre voisins.

On le répéta. Et il courut dans la foule avec la rapidité cruelle des nouvelles désastreuses.

Le chef de gare n'y voyait plus et restait là debout, sans idée, pétrifié. Marguerite poussa un cri fou. Quelques optimistes, — il y en a partout, — prétendaient que la chose était invraisemblable.

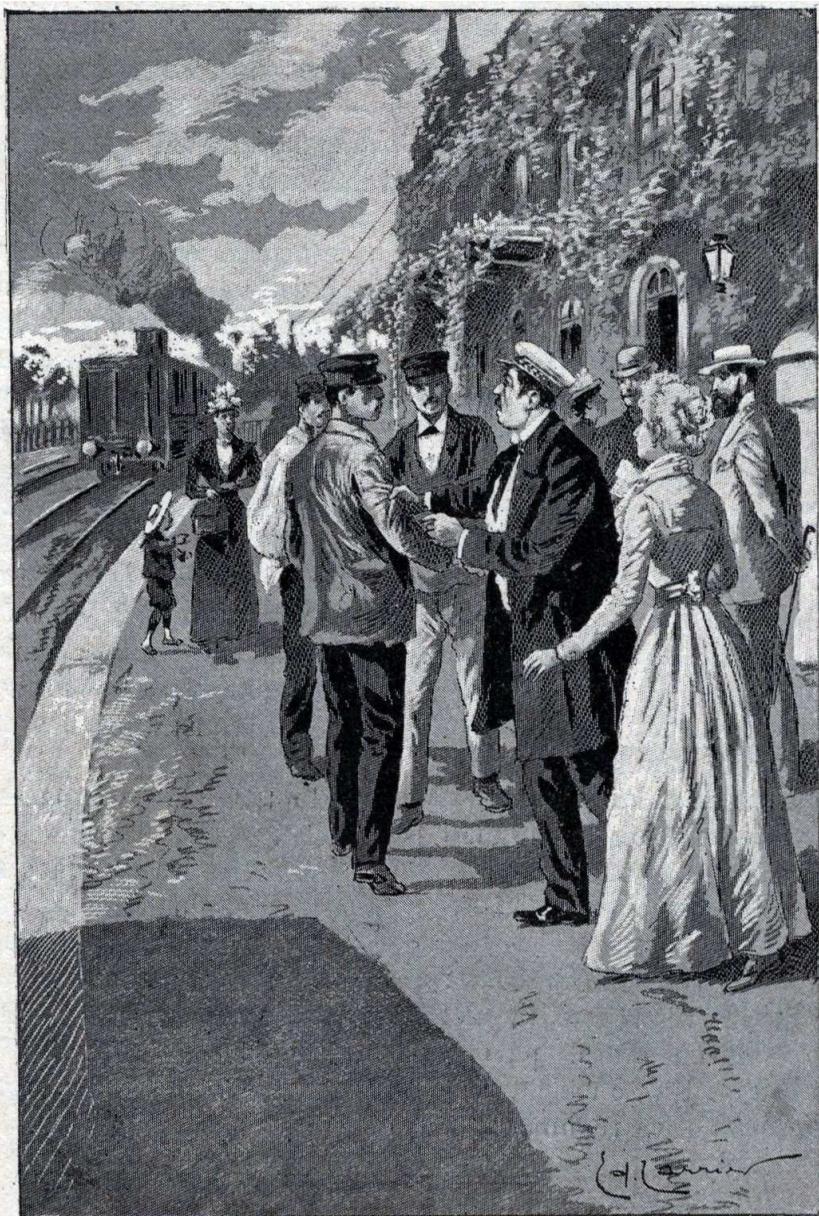
- Il faudrait, pour cela, que les deux trains, disaient-ils, fussent partis à la même minute, à la même seconde des deux stations voisines. Et puis le chef de gare de Laroque ne peut pas avoir oublié de signaler son train en même temps que celui de Carlemont. Ce serait un comble. D'ailleurs les gardes-barrières et les autres employés de la voie...

Cette démonstration rassurante fut coupée par un cri :

- Le train de Laroque est en route !... voyez !... voyez !...

Dans toutes les poitrines il y eut une contraction douloureuse, étouffante.

- Il faut faire quelque chose ! il faut faire quelque chose ! répétait d'une voix saccadée un jeune homme dont les nerfs souffraient déjà d'un commencement de crise. Le train qui part d'ici n'est qu'à deux cents mètres. Il faut crier. Le mécanicien ou le chauffeur nous entendront peut-



L'ANGOISSE.

« C'est vous, Renault, qui avez signalé le train 211 ? » demanda-t-il. 11.

être.

Ce fut comme un tas de poudre qui s'enflamme tout le monde comprit. Une clameur effrayante s'éleva, se répandit, alla porter l'effroi sur les hauteurs et jusqu'aux horizons du lac. On levait les cannes, les ombrelles, on les agitait follement en poussant de nouveaux cris aigus, maladifs, terribles.

Au milieu de cette foule énervée le chef de gare, immobile, comme changé en statue, regardait devant lui sans rien voir : la peau de sa face était verdâtre.

Et, pourtant, quelqu'un était plus pâle que lui, sa fille ; elle murmurait machinalement :

– Georges ! Georges est dans le train. Il est perdu.
Papa, Georges.

Puis elle allait sur le quai, s'élançait au-devant de tous les autres spectateurs, ébauchait des gestes d'inconsciente, mêlait ses cris à ceux de la foule et tombait dans un morne accablement sans cependant

pouvoir détacher ses yeux de la locomotive et des voitures qui allaient lui tuer son fiancé.

Le train 211 continuait sa marche. La voie décrivait sur la rive du lac une courbe s'infléchissant à droite. En sorte que l'on suivait, sans s'y appliquer, les péripéties du drame.

Venant de Laroque, l'autre convoi s'avavançait. De temps à autre ils disparaissaient l'un et l'autre dans des tranchées. Et c'étaient précisément cette courbe et ces tranchées qui les empêchaient de se voir. La fumée blanche de chaque cheminée s'élançait dans l'air avec la même régularité empressée. On sentait que les mécaniciens marchaient à la mort, sans se douter, l'âme tranquille. Et c'étaient les spectateurs de la gare de Carlemont qui enduraient une souffrance, une torture sans nom.

Ils assistaient, impuissants, à la course tragique de ces deux monstres allant se briser l'un contre l'autre, et en dépit de ce qu'ils pouvaient imaginer, dire, faire, rien n'empêcherait la catastrophe.

Cependant, il n'y avait là ni tunnel, ni talus extraordinairement élevé.

- Comment se fait-il qu'ils ne se voient pas ? se demandait-on.
- Ah ! l'on dirait que l'un des trains a renversé sa vapeur.
- Non, non, vous vous trompez.

Et, en effet, ils marchaient toujours. Les voyageurs de Carlemont étaient la proie d'une angoisse abominable, angoisse que venait affaiblir ou éteindre à chaque seconde une lueur d'espérance. A cette distance, les locomotives semblaient marcher avec lenteur et l'on en concluait qu'elles ralentissaient ; qu'elles allaient s'arrêter.

Mais non : les mécaniciens, les chauffeurs, les personnes des deux convois en marche étaient aveugles comme leurs machines.

Dans les compartiments, on riait, on faisait des projets, on pensait à ses enfants, à sa mère, à l'avenir.

Georges brûlait d'être rendu. Il s'impatientait de la lenteur du train.

Et avec une implacable régularité, séparées par un pli de terrain de cent et quelques mètres seulement, les deux machines continuaient à s'avancer. La foule de la gare était devenue silencieuse. Elle se figeait dans l'horreur de la catastrophe inévitable.

– Ils ne se verront. donc pas ? dit une femme qui traduisait ainsi la pensée de tout le monde.

M. Latour semblait figé dans son immobilité de granit. Il ne remuait ni une main, ni une lèvre, ni une paupière. Il regardait. Toute sa vie restait concentrée dans ses yeux.

On pouvait voir maintenant les deux convois se diriger à toute vapeur l'un contre l'autre. Et c'était long tout de même à se produire, cette rencontre que tout le monde redoutait si effroyablement. Le temps, dans des circonstances pareilles, se subdivise en parcelles infinitésimales et qui durent cependant une longueur

appréciable, une longueur encore divisible.

Marguerite, debout, les cheveux à moitié dénoués, tant elle avait mis de violence à se prendre la tête à deux mains pour s'assurer qu'elle ne subissait pas un indicible cauchemar, criait maintenant :

– Perdu ! il est perdu ! mon Dieu !

Elle se tordait les bras, on la voyait prête à s'élancer pour obéir à quelque espoir insensé de rejoindre le train et de sauver Georges, car elle ne pensait qu'à Georges.

Ni la situation de son père anéantie, ni les existences nombreuses qui allaient être brisées ne la préoccupaient, ne la touchaient. Est-ce qu'elle y songeait ? Georges, celui qu'elle aimait ardemment, dont l'avant-veille encore elle ne comptait plus être la femme, Georges allait mourir au moment où tous les obstacles étaient aplanis.

Et c'était elle qui, vingt-quatre heures auparavant, lui envoyait une dépêche, le priait de venir !

Une illusion lui vint à l'esprit :

– S'il avait manqué le train !... si quelque obstacle...

Elle n'osa pas achever. Un obstacle ? Lequel ? Il l'aimait trop pour retarder son départ d'une seconde. Il était là, sûrement, Il lui semblait qu'elle le voyait :

Et il allait mourir. Ah ! pour le coup, elle eut un mouvement de révolte, frappa du pied violemment.

– Et rien ! rien ! je ne puis rien ! Je suis là, je le vois qui va périr et ma voix est trop faible, mon bras est trop court, ma volonté reste inutile. Quel supplice ! J'en mourrai aussi !

Ce qu'elle disait, dans les affres du désespoir, les quatre cents spectateurs le pensaient également. Il faut avoir subi semblable effroi pour se faire ridée de ce qu'éprouvaient les cerveaux des spectateurs énervés. On haletait. Des gens criaient brusquement, un jeune homme tomba sut le trottoir dans une attaque d'épilepsie. Et les crises de nerfs gagnaient de proche en proche. Ceux qui résistaient demeuraient cloués au sol, le regard et le geste tendus vers la partie de la voie où le dénouement allait se

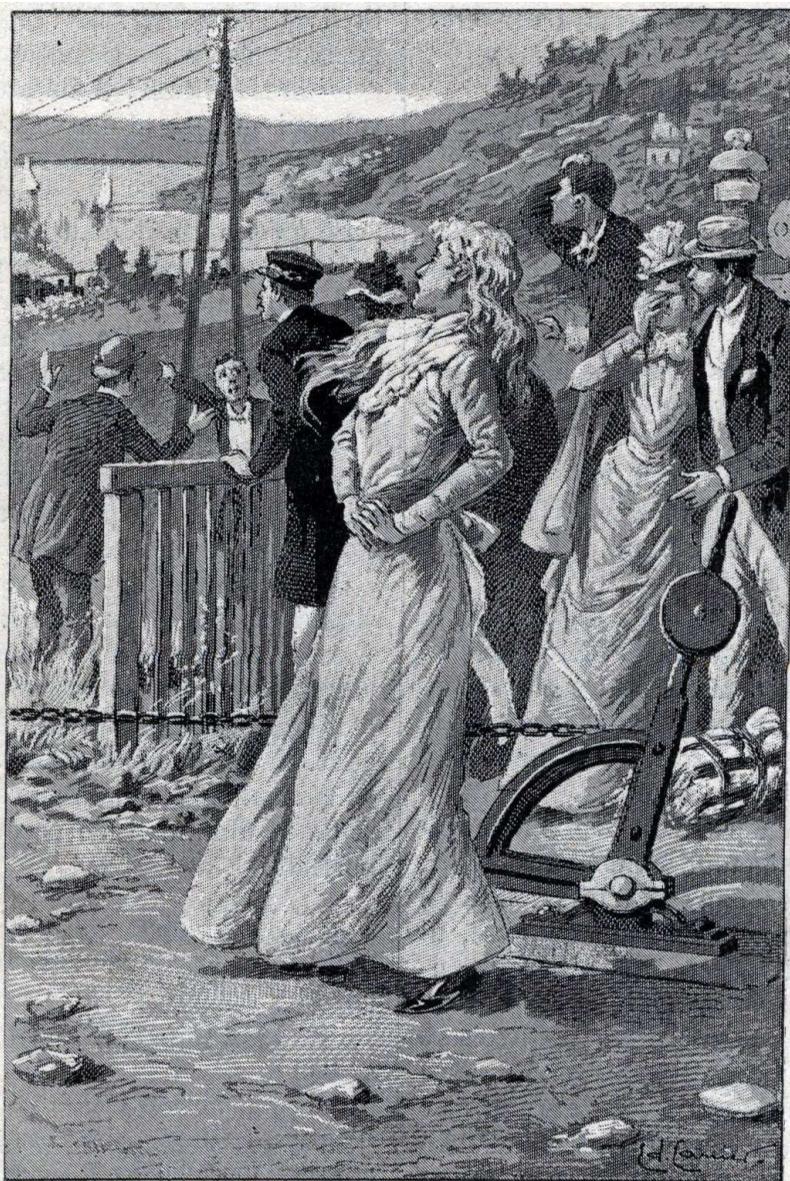
produire.

Quatre-vingts mètres à peine, dans une courbe, séparaient les deux trains. Et l'on se demandait encore comment ils ne s'apercevaient pas. Quatre-vingts mètres ! Et le temps de le penser, ils n'étaient plus qu'à soixante l'un de l'autre. Cinquante maintenant. Ils se précipitaient. Personne, à cette minute, ne trouvaient plus qu'ils marchassent lentement. La distance diminuait de seconde en seconde. C'était horrible.

La poitrine des spectateurs, écrasée sous les doigts de fer de l'angoisse, se rétrécissait à chaque tour de roue. Ceux mêmes qui n'avaient dans les trains ni un ami ni un parent souffraient comme pour mourir. Que devait donc endurer la pauvre Marguerite ?

Sa vie était en jeu, plus que sa vie, celle de son bien-aimé !

C'était son cœur qui allait être écrasé par le choc des deux machines. Elle fit encore quelques pas en avant, comme pour mieux goûter l'accomplissement de son



L'ANGOISSE. — Marguerite criait maintenant : « Perdu !
il est perdu ! mon Dieu !... »

horrible destinée, les yeux hagards, la bouche tordue, les mains et les lèvres tremblantes, les cheveux dénoués.

Un cri de joie retentit au milieu de la foule.

– Ils se sont vus !

Le train de Laroque a renversé sa vapeur ! Voyez, il ne fait plus de fumée.

– Mais l'autre ! l'autre ! répond quelqu'un.

Le plus mortel des frémissements passe sur la foule. Les femmes détournent la tête. Un cri aigu, ce cri qu'on doit entendre dans les villes prises d'assaut et livrées au pillage, retentit.

C'est Marguerite qui l'a poussé.

Un bruit sec, semblable à quelque coup de canon étouffé, se fait entendre. Le choc a eu lieu. Les deux monstres de fer se sont dressés, furibonds, s'embrassent, s'escaladent l'un l'autre, semblent vouloir monter à des hauteurs invraisemblables et retombent au milieu d'une

vapeur brûlante qui enveloppe tout.

Des wagons s'effondrent à droite, au bas d'un talus, et se disloquent. D'autres sautent sur les roches et l'on devine de loin un brisement horrible...

Le chef de gare, n'ayant pas la force de faire un pas, s'affaisse dans une attitude de vaincu. Les spectateurs affolés courent au hasard. Sur le lac toutes les barques se dirigent à force de rames vers le théâtre du désastre. Deux wagons sont tombés dans l'eau.

Marguerite, sans savoir ce qu'elle fait, est partie en courant. Il y a six ou sept cents mètres à faire pour savoir ! Car l'espérance brille encore comme une lueur dans son cœur écrasé.

- Il y a des voitures intactes ! a-t-on murmuré à ses côtés. Elle vole sur le ballast qui lui tord les chevilles, trébuchant à chaque pas. Jamais, en d'autres circonstances, elle n'aurait eu la force de tenter une pareille course ; mais elle ne s'aperçoit de rien, pas même qu'elle tombe deux ou trois fois. Toujours plus vite, les

pieds meurtris, les genoux écorchés, elle va, elle va...

Des hommes, des jeunes gens, mus par un sentiment de charité, ont pris le même chemin pour porter secours aux blessés, aux survivants, s'il y en a ; mais aucun ne peut la rejoindre.

Oh ! ces six cents mètres ! Comment dire à quel point ils furent longs, longs, longs, quoi qu'elle n'eût pas ralenti une seconde son élan. Quel supplice ! on ne se doute pas, non ! il est impossible de se douter de la division des secondes en centièmes sans fin, dans de pareils moments.

Elle arrive pourtant, sans respiration, sans voix. Le spectacle qu'elle attendait n'était rien auprès de celui qui la frappe. C'est un chaos. L'une des machines a éventré l'autre. Le tender et cinq ou six voitures de chaque côté ne forment plus qu'un impénétrable fouillis. Le sol est labouré à des profondeurs inouïes. Une moitié de wagon est sur son toit, deux roues en l'air. Au milieu de cet enchevêtrement inextricable retentissent des hurlements de douleur, des appels désespérés, des sanglots et aussi des plaintes sortent, éteintes, des poitrines brisées.

Horrible ! mille fois horrible !

Marguerite se dit : « Georges est là parmi les victimes, parmi ceux qui endurent ce martyre ! » Elle court encore, cherche à voir, tourne autour de cette mêlée de choses et d'hommes et appelle : « Georges ! »

D'autres personnes arrivent, on organise les premiers secours.

« Georges ? Georges ? » Elle tombe à genoux, commence une prière, se relève énergique, violente et appelle plus fort. On la regarde avec une infinie pitié. Nul ne doute qu'elle ait perdu celui qu'elle aime ...

Elle a parcouru ce champ de bataille ; elle en a fait le tour : pas une voix n'a répondu à ses appels. « Georges ! » Alors elle court aux voitures restées intactes, ouvre les portières, regarde : vides ! Eh ! certainement, vides ! Il faut être dans l'état où l'a mise son angoisse, pour ne pas se dire que lui n'a eu envie de rester là.

– C'est fini !...

Mais, là-bas, on retire déjà un corps des décombres.

– Il n'est pas mort ! dit une voix.

Marguerite s'élançe, écarte la foule avec l'autorité du malheur et regarde. Ce n'est pas lui. Elle retombe dans sa nuit. Le cœur lui bat abominablement. Vers les tempes le sang afflue, l'étourdit. Elle va tomber. Mais non : un effort lui rend l'équilibre. Elle entend des hommes d'équipe qui disent :

– Il faudra vingt-quatre heures pour dégager les blessés qui sont là-dessous !

Vingt-quatre heures ! pense-t-elle. Dans sa démence elle veut faire mentir l'ouvrier. De ses mains, de ses faibles mains elle arrache des barres de fer qui cèdent d'abord, résistent ensuite et lui prouvent sa débilité. Il faut qu'elle accepte le malheur. On veut l'entraîner ; elle résiste. Quelqu'un ordonne qu'on l'emporte ; mais elle supplie, elle éclate en sanglots ; elle va se faire traîner,

quand tout à coup elle cesse de se défendre...

Dans une immobilité complète, elle regarde devant elle et tend l'oreille.

Puis, d'un seul effort, elle s'arrache des mains qui la retenaient et fait deux pas en avant :

- Georges ! crie-t-elle pour la centième fois, mais joyeusement, à cette heure.

Un jeune homme descendait un sentier, l'haleine perdue. C'était son fiancé revenant déjà de la gare où il avait couru pour la rassurer. Marguerite devint plus pâle encore, eut un sourire, tendit les deux mains. Ils allaient tomber dans les bras l'un de l'autre quand la pauvre enfant, assez forte tout à l'heure pour supporter sa douleur de damnée, n'eut pas la poitrine assez vaste ni le cerveau assez grand pour contenir la joie dont tout son être fut rempli brusquement.

- Dieu soit ... murmura-t-elle d'une voix étouffée sans pouvoir achever.

Et, prenant sa poitrine à deux mains, elle poussa un profond soupir et tomba inerte dans les bras de celui qu'elle avait tant aimé.

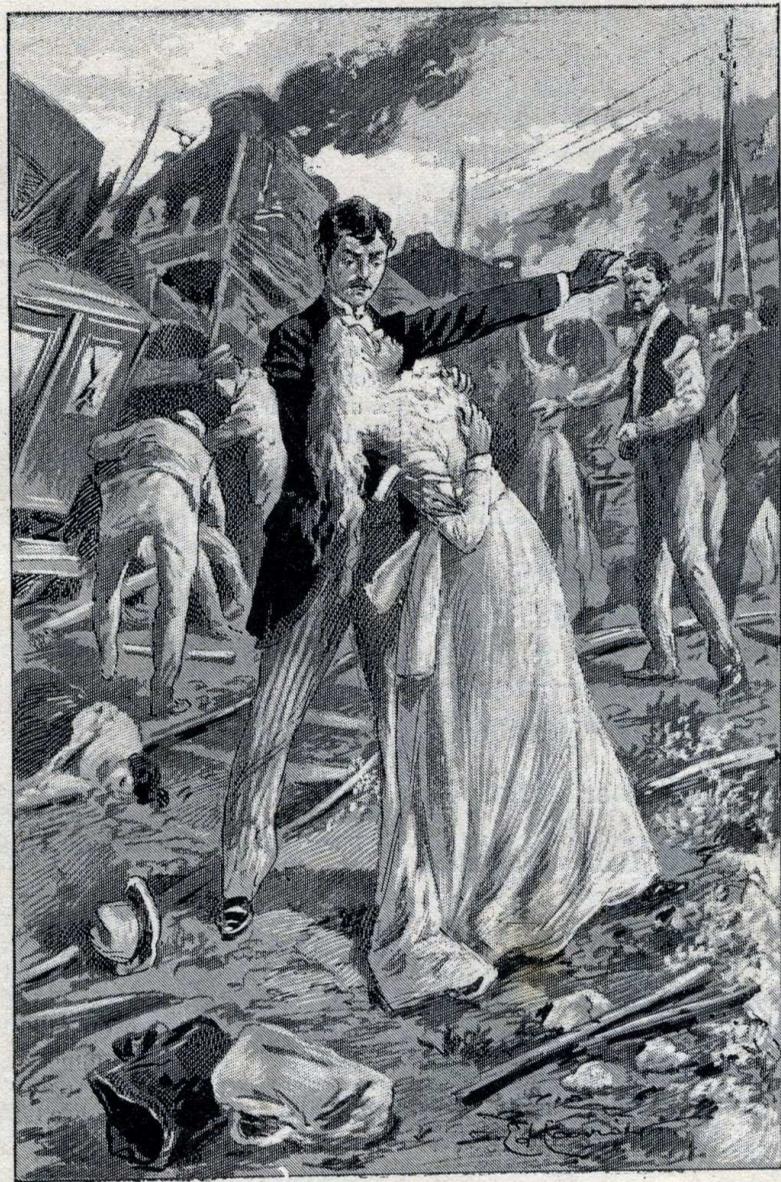
Georges poussa un cri :

– Morte !

Et il restait stupide de son incommensurable désespoir, quand les lèvres décolorées de Marguerite s'agitèrent doucement.

Et elle eut un sourire avant même que de rouvrir les yeux.

La joie n'avait pas pu la tuer plus que la douleur.



L'ANGOISSE. — Elle poussa un profond soupir et tomba inerte dans les bras de son fiancé.

Cette nouvelle est parue dans les numéros 653 à 656
(juin 1900) de la revue *La Science Illustrée*

Le paralytique

I

Quelle fête ce fut pour moi !

Depuis cinq ans j'étais cloué sur mon fauteuil. De temps à autre, on me descendait dans une voiture découverte et, pendant une heure ou deux, l'on me promenait à travers la ville ou sur les chemins des prochaines campagnes.

Mes jambes ! il n'en fallait plus parler ; un de mes

bras allait encore, et c'est grâce à lui que je pouvais manger seul. Sans cela !...

Mais les yeux étaient bons encore et l'ouïe fine. Je lisais avec avidité jusqu'à ce que la fatigue me terrassât. Cela me faisait mal, et souvent les miens cachaient les livres pour que j'eusse l'esprit en repos.

Je me fâchais alors et je devenais méchant.

Heureusement, il y avait un moyen infaillible de me calmer, et l'on ne se faisait pas faute de l'employer. On me jouait quelques vieux airs d'opéra que j'aimais ou quelque nouveauté d'une pénétrante grandeur, et, comme le roi Saül, je reprenais ma sérénité.

Dès les premières notes, j'éprouvais une sensation délicieuse. Et, quand c'était fini, je restais sous le charme longtemps.

On eût juré que je venais de prendre quelque bain céleste dont la vertu avait soudain détendu mes nerfs, ces terribles nerfs sous l'étreinte desquels je succombais len-

tement, horriblement.

Je ne pouvais plus marcher ; le goût, chez moi, s'atrophiait chaque jour et je ne trouvais presque plus de saveur aux aliments ; le toucher devenait insensiblement moins distinct. Je ne vivais donc plus que par les yeux et par les oreilles. J'entendais surtout merveilleusement, et c'était pour moi un incroyable plaisir. Toute ma vie se réfugiait peu à peu dans la tête.

Un jour que le temps était cruellement lourd et que j'avais été impitoyablement secoué par une crise affreuse, il me vint à l'idée que je retrouverais un calme complet et merveilleux si je pouvais entendre un opéra.

Oh ! c'était chose difficile. Il fallait me faire porter au théâtre ; il fallait m'installer dans une loge où je devais être un triste spectacle pour ceux qui m'avaient connu jeune, ardent, excessif, pour ceux qui se souvenaient encore du joyeux compagnon que j'avais été.

C'était donc toute une affaire.

Dès les premiers mots que j'en dis, on se récria. Mais j'insistai : mon héritage n'était point à dédaigner. D'autres neveux n'auraient pas hésité à me prendre chez eux, à subir mes volontés, et c'eût été, pour ceux qui me soignaient en ce moment, cinq ans de dévouement totalement perdus.

Je dis cela parce que mon premier mot, quand on me refusa, fut une menace de m'en aller vivre ailleurs.

Bref, je fus tyrannique ; on finit par céder.

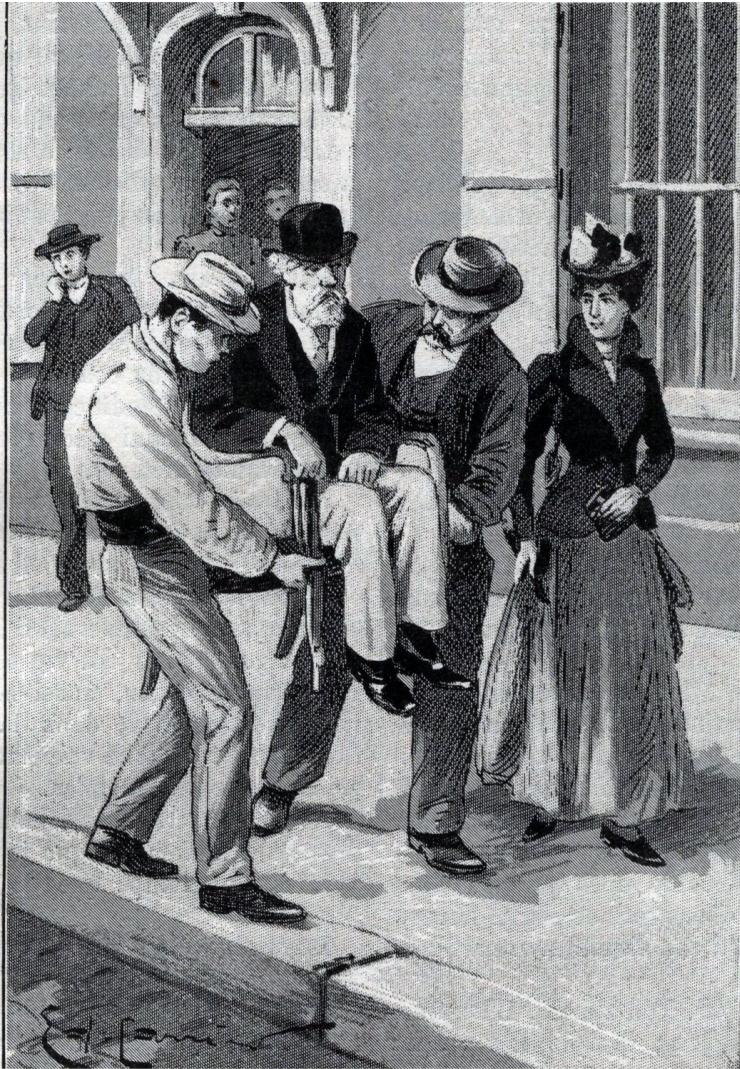
« Que joue-t-on ce soir au Grand-Théâtre ? demandai-je. »

C'était en province, comme vous le voyez.

« On donne le *Prophète*, mon oncle, répondit une gamine brune de seize ans qui grillait d'envie de venir avec moi.

— Fameux ! m'écriai-je. Allez me louer une loge ».

On s'était résolu à me satisfaire. Mon neveu courut au



LE PARALYTIQUE. — Deux vigoureux commissionnaires
m'emportèrent dans mon fauteuil.

théâtre. Je ne puis dire à quel point j'étais joyeux : j'allais me gaver de musique, de bonne musique. Par une chance inespérée, on donnait le Prophète, un des ouvrages que j'avais toujours préférés.

Comme un enfant, je n'eus de repos que lorsqu'on m'eut habillé. Puis je voulus dîner de bonne heure, sous le prétexte d'avoir fini ma digestion avant d'entrer au théâtre.

On subit tous mes caprices. J'en abusai. L'homme en bonne santé n'est pas bon ; malade, il est bien mauvais.

Enfin, l'heure sonna. Ma petite nièce, la brune de seize ans, devait m'accompagner. Deux vigoureux commissionnaires m'emportèrent dans mon fauteuil. Heureusement, nous ne demeurions pas fort loin du théâtre.

Pendant le trajet, les passants me regardaient avec pitié, quelques voisins me saluèrent d'un air de commisération et avec des figures de gens qui pensaient :

« Ne ferait-on pas mieux de laisser ce pauvre homme

chez lui ? »

Mais je ne voyais rien, je n'entendais rien ; j'étais tout entier à mon plaisir, à ma joie enfantine.

Je fus introduit dans le vestibule du théâtre. Mon neveu avait eu la maladresse de me louer une loge du premier étage. N'importe, mes deux Auvergnats m'y installèrent. On y mit mon fauteuil et moi-même.

J'étais tout à fait sur le devant de la loge, juste en face de la scène, et je voyais admirablement toute la salle, depuis le parterre et les fauteuils d'orchestre jusqu'aux quatrième loges, ces places légendaires où le lustre ne gêne plus : on voit par dessus.

II

Je restai seul avec ma nièce, aussi enchantée que moi. Seulement, j'étais arrivé trop tôt.

Dans mon empressement, je n'avais pas songé à l'in-

terminable demi-heure qui précède le lever du rideau. Ma petite Jeanne, qui n'était pas allée au théâtre trois fois en sa vie, ne s'ennuyait pas, elle.

Le va-et-vient des spectateurs, le mouvement de la salle qui s'emplissait, les toilettes plus ou moins élégantes qui s'asseyaient au balcon ou dans les loges, tout l'amusait.

Et jusqu'aux lorgnettes braquées insolemment parfois sur son minois adorable ou sur ma décrépitude qui lui procuraient des sensations nouvelles : plaisirs, regrets ou colère.

Enfin, l'on entendit ce grincement horrible de tous les instruments qui s'accordent et qui me fit l'effet d'une exquise mélodie.

Les trois coups réglementaires furent heurtés derrière la toile. La courte introduction de l'opéra de Meyerbeer fut très convenablement exécutée.

J'avais la poitrine et la tête pleines de joie.

On joua le premier acte. Je ne me souviens pas d'avoir goûté dans ma vie une ivresse aussi complète, aussi douce, aussi séraphique. Ce soir-là, j'étais certainement dans la chemise de l'homme heureux que chercha vainement dans son empire le roi de Perse des légendes.

Le second acte, le troisième, le quatrième furent chantés d'une façon que je trouvai parfaite. Il y avait si longtemps que je n'avais eu semblable plaisir !

Du reste, j'étais tout à mon bonheur. Je ne voyais personne dans la salle, où ma présence excitait pourtant une certaine curiosité.

Même pendant les entr'actes, j'avais les yeux fixés sur le rideau ou sur l'orchestre. Je remarquai alors, entre deux violoncelles, un petit être bizarre auquel je m'intéressai sans savoir pourquoi.

C'était un pauvre diable, pas plus grand que ça, effroyablement bossu, bossu outre mesure, bossu devant, bossu derrière, les jambes torses, les bras interminables, mais point laid.

Il avait ce teint maladif qui n'est pas rare chez les bossus, mais ses traits me paraissaient assez réguliers.

Quand il jouait, pendant la représentation, tout son corps remuait, se tordait et semblait s'enrouler autour du violoncelle d'une façon fantasque et amoureuse !

Mais, par un contraste singulier, sa figure prenait alors une expression sérieuse, presque austère, et la flamme de l'enthousiasme s'allumait dans ses yeux.

Je voyais très bien tout cela, grâce à mes jumelles, et je me montais la tête au bénéfice du biscornu compagnon.

Aimant la musique avec fureur, je songeais à devenir l'ami de ce petit être, qui viendrait chez moi de temps à autre faire pleurer son instrument merveilleux, et je me forgeais déjà une félicité.

Le bossu, je n'en pouvais douter, était fanatique de son art. Que demander de plus ?

Je l'admirais vraiment, ce personnage étrange, et je

grillais déjà de le connaître, car je me figurais qu'il devait y avoir autre chose que de la musique dans cette tête si extraordinairement pensive.

D'entr'acte en entr'acte, l'intérêt que je portais au petit homme tordu grandissait avec excès. Je ne saurais dire à quel point il excitait ma curiosité.

Bref, avec cette imagination des malades qui parcourt tant de chemin en si peu de temps, je fis du bossu mon commensal d'abord, et, au moment où le cinquième acte commençait, il était mon ami, le meilleur — pour le moment — de mes amis.

La vigoureuse musique de Meyerbeer me tira de ma songerie ; mais je ne pus m'empêcher de dire à ma petite nièce Jeanne, qui ne devait guère s'amuser avec son silencieux partner :

« As-tu remarqué ce joli petit bossu qui joue du violoncelle ?

— Où donc, mon oncle ?

— Mais, naturellement, dans l'orchestre, derrière le basson.

— Oh ! mon Dieu, qu'il est laid ! s'écria naïvement la petite fille.

Cette exclamation me ferma la bouche et me rendit boudeur. Je ne dis plus un mot jusqu'au moment où Jean de Leyde croit devoir révéler à ses complices qu'ils allaient mourir avec lui.

Ce fut alors qu'une fumée blanchâtre monta sur la scène par les fissures du plancher. On n'y prêta aucune attention. Cela ne dépassait guère en épaisseur la fumée réglementaire qu'on projette par les dessous.

Mais tout à coup il y eut une explosion et un éclair qui diminua les clartés de la salle.

Et l'on vit les danseuses s'élancer vers les coulisses, toutes du même côté. Le ténor, qui semblait d'abord cloué au sol, releva bientôt le bas de sa robe blanche et prit littéralement la fuite. Tous les autres, chanteurs et choristes,

disparaissaient à leur tour.

« Qu'est-ce que cela veut dire ! se demandaient déjà quelques spectateurs enclins à s'alarmer.

Mais voici qu'une jeune femme reparut en courant sur la scène. La plus hideuse épouvante était peinte sur ses traits. Les yeux lui sortaient de la tête. Elle semblait chercher quelque chose avec des hâtes de folle.

« Qu'y a-t-il donc ? » lui cria-t-on de la salle où, sans se douter de la réalité, tout le monde était haletant. »

La pauvre fille, éperdue, s'élança dans l'orchestre en criant d'une voix étranglée : « Le feu ! »

III

Le feu ! A ces mots, toute la salle bondit d'un seul élan. Oh ! je me rappelle tout, comme si cela se passait encore sous mes yeux. Les musiciens s'arrêtèrent brusquement, mais point tous ensemble, car des notes isolées

se perdirent dans l'air çà et là.

Il y eut une sorte de mugissement lamentable poussé par le trombone, deux ou trois violons jetèrent un miaulement sinistre et faux ; un arpège de harpe s'envola joyeux ; la note aiguë d'un cor anglais déchira l'horrible tohu-bohu qui commençait. Mais ce fut le violoncelle qui retentit le dernier sur un fa dièse à l'accent pénétrant. Et : c'était mon bossu, mon petit bossu, qui, tout entier à sa partie, n'avait pas entendu ou n'avait pas compris ce que venait de crier la jeune femme.

Puis, tous les musiciens, fous de peur, s'élançèrent vers la porte de l'orchestre. Mais il n'en sortit que deux ou trois, qui revinrent bientôt. La retraite était coupée. Il leur fallait se sauver par la salle.

Ai-je besoin de dire que tout cela s'était passé avec une magique rapidité.

La salle ! ah ! c'est là que tout était affreux, horrible, inimaginable.



LE PARALYTIQUE. — Il la prit par la main, et l'entraîna.

La salle ! c'était un champ de bataille. D'abord je ne distinguai pas grand'chose, et puis j'étais moi-même tremblant et secoué par la peur au delà du possible.

Seul, avec Jeanne, avec cette enfant qui ne pouvait rien pour moi et qui restait immobile sans une idée, sans un geste, il m'était venu à la pensée que j'allais rester là, sans pouvoir bouger, à la merci du feu qui viendrait lentement me lécher, me brûler vivant, me consumer.

Pourtant, je ne perdis pas la tête. Non. Je suis même aujourd'hui étonné du sang-froid qui s'empara de moi, pour ainsi dire, et dont je n'étais pourtant pas coutumier.

« Vite, dis-je à la petite Jeanne, sauve-toi, ma fille, et cours chercher du monde pour m'enlever d'ici, s'il en est temps.

Un jeune homme qui avait remarqué ma nièce, sans doute, et qui n'avait pas trop peur, s'élança vers elle.

« Venez, mademoiselle , venez , dit-il à l'enfant.

Sans façon, il la prit par la main et l'entraîna.

— Mais mon oncle, mon oncle ! criait la bonne petite fille.

— Eh ! qu'il vienne ! ripostèrent deux ou trois individus qui s'écrasaient impitoyablement à la porte trop étroite de la galerie.

Qu'il vienne ! Ce mot terrible retentit encore à mon oreille. Qu'il vienne ! Je ne pouvais ni me lever, ni remuer autre chose qu'un bras.

Qu'il vienne !

On me laissa là.

Et pendant ce temps, la lutte était furieuse aux fauteuils d'orchestre, aux stalles et au parterre. Il y avait en tout quatre portes, larges de quatre-vingt-dix centimètres, pour ce torrent qui aurait voulu s'écouler en deux secondes. C'est aux abords de ces portes que tout l'effort des gens épeurés avait lieu.

Chacun voulait passer le premier. On se poussait, on criait, on hurlait, on se battait avec acharnement.

Ici deux hommes vigoureux s'arcboutaient dos à dos contre l'ouverture, qu'ils pensaient franchir avant tout autre. Et pendant ce temps, personne, ni eux ni les autres, ne pouvait fuir.

Derrière eux, c'étaient des cris de malédiction, des imprécations, des sanglots, et l'on poussait avec une rage aveugle. Je vis des hommes jeunes, qui sentaient déjà la chaleur de la flamme, sauter sur les banquettes, d'abord, et de là sur les épaules de ceux qui se trouvaient plus près de la porte. Ils se traînaient ainsi sur leurs compagnons courbant les têtes sous le poids de leurs corps, s'accrochant de leurs doigts crispés aux vêtements, aux cheveux de n'importe qui, enfonçant leurs ongles dans la chair des épaules de femme, de la figure des hommes.

Parfois, la masse humaine, sur laquelle ils avaient compté pour les porter dehors, s'entr'ouvrait, et ils tombaient lourdement entre deux banquettes où on les piétinait, où on les écrasait sans souci, sans pitié, sans remords. Je vous assure qu'il n'y a pas de spectacle plus terrible.

IV

Cependant l'incendie gagnait ; les décors commençaient à brûler. Les flammes se rapprochaient très rapidement de la salle. La chaleur devenait plus sensible.

Je suais, mais c'était plus de peur que de chaud. Il y avait quelque chose de grandiose déjà dans le spectacle que j'avais sous les yeux, de grandiose et de joyeux.

Ce dernier mot vous étonne !

Je ne l'expliquerai pas. Je raconte, je dépeins ce que j'ai éprouvé, senti.

Malgré l'angoisse effroyable qui me serrait la gorge, qui m'étreignait la poitrine, qui me bridait étroitement le ventre, je trouvais, oui, je trouvais que ces énormes langues de flamme, dansant devant moi et venant caresser les avant-scènes, avaient quelque chose d'insolemment gai.

Cette allégresse du fléau me dominait, s'imposait à

moi. Je me voyais perdu. J'avais dans les moelles un frisson à la pensée que j'allais être brûlé vif à la place où j'étais, sans résistance possible. C'était l'horrible poussée hors de ses limites, et pourtant il y avait dans un coin de ma cervelle une lancinante obstination à trouver cette flamme riante.

Une autre chose m'étonnait : la lenteur relative avec laquelle marchait l'incendie.

Il est vrai que je pensais double, triple, décuple en ce moment et que le temps semblait se dédoubler indéfiniment, comme s'il eût voulu savourer l'atroce supplice auquel j'étais condamné sans appel. Les secondes, en effet, s'écoulaient si lentement que j'avais pu faire toutes les réflexions qu'on vient de lire avant que la salle ne fût vide ; que dis-je avant que la moitié des spectateurs ne fût sortie.

Aux portes, la bagarre devenait plus intense, plus serrée, plus furieuse.

A mesure que la flamme gagnait, à mesure que la fu-

mée s'épaississait, la rage de ceux qui étaient encore dedans prenait les proportions d'une folie complète.

C'était véritablement la bataille pour la vie, dans le sens le plus absolu et le plus brutal de l'expression.

Chacun voulait passer le premier, et chacun alors frappait impitoyablement à gauche, à droite, devant soi, voire derrière.

Ah ! malheur aux faibles ! malheur aux bons ! malheur à tous ceux qui ne consentaient pas encore à être franchement bêtes féroces.

Et il y avait là des enfants, des petits enfants qui criaient, tandis que leurs mères pâles, déchirées, égratignées, sanglantes, suppliaient les hommes d'être charitables, d'être humains.

Ah ! bien oui, humains ! il s'agissait bien de ça !

Ne pas griller dans cette fournaise, tout était là.

J'ai vu un grand diable, brun, avec un nez énorme

d'oiseau de proie, les yeux agrandis par l'épouvante, étendre la main, une main immense dont la vision est restée dans ma tête, saisir par l'épaule une jeune femme devant lui et la tirer en arrière pour gagner au moins son rang.

Les doigts crispés de cette main de géant devaient s'enfoncer dans les chairs de la dame et lui bleuir la peau, sinon l'entamer. Mais elle résistait avec frénésie, se débattant de toutes ses forces, essayant à son tour d'enfoncer ses ongles dans la figure de son bourreau.

Mais, chose horrible, ce misérable appuya des deux mains sur la pauvre femme, y pesa désespérément, jusqu'à ce qu'elle s'abattit entre deux fauteuils, et passa dessus avec un ricanement de triomphe.

Ce lâche, je le connaissais de vue.

Il passait dans le monde pour un homme bien élevé. Peut-être connaissait-il sa victime ; peut-être avait-il dansé avec elle dans les salons de la ville, l'hiver précédent.

Il n'eut pas le bénéfice de son horrible égoïsme, d'ailleurs, car, arrivé à la porte, il fut lancé si violemment par une poussée contre la muraille des baignoires, qu'il perdit connaissance et tomba, lui aussi.

Au milieu de tous ces efforts, de cette terreur, de cette fuite, retentissaient des cris affreux.

Les uns appelaient quelque parent ou quelque ami ; d'autres criaient sans savoir pourquoi. Les femmes pleuraient et succombaient aux attaques de nerfs.

Tout à coup je vis apparaître un pompier. Comment était-il venu ? Je me mis à crier. Il m'entendit ; il me regarda, sembla se demander ce que je faisais là et disparut.

Je crus qu'il venait à mon secours. Pas du tout.

Peu à peu, pourtant, la salle se vida. Quelques-uns de ceux qui avaient conservé leur sang-froid, — ils n'étaient pas nombreux, — et qui étaient restés les derniers, eurent encore le courage de traîner dans le corridor les vaincus de ce combat, sur lesquels on avait piétiné.

Il était temps, le feu gagnait l'orchestre des musiciens.

V

Là, tout témoignait de la débandade dans laquelle chacun s'était enfui. Les pupitres étaient renversés ; violons, hautbois, flûtes, clarinettes gisaient à terre.

Presque pas un des artistes n'avait eu la présence d'esprit d'emporter son instrument. Au milieu de ce désordre, on voyait la harpe droite et solennelle, puis les longs manches des contre-basses, et enfin les violoncelles eux-mêmes qu'il était moins facile de distinguer.

Sur quelques pupitres restés debout et sur celui du chef d'orchestre, les parties et la partition étaient là, rous-sissant déjà sous l'action de la chaleur.

La fumée, assez épaisse d'abord, avait été attirée vers la voûte par quelque phénomène de ventilation dont, bien entendu, je ne pouvais me rendre compte.



LE PARALYTIQUE. — Il chancela et tomba la tête en avant dans l'orchestre qui brûlait.

C'était la flamme, la flamme blanche, qui seule maintenant éclatait dans la salle, où la lumière du lustre devenait à chaque minute ridiculement jaune et terne.

La flamme ! elle caressa d'abord les pupitres ; une immense langue de feu pénétra dans une avant-scène, attirée sans doute par quelque porte ouverte, et se retira presque aussitôt.

Le papier à musique des parties se tordait lentement, la chaleur devenait intolérable ; on entendit une corde de violon qui se brisait sous l'effort du feu.

Cette note donnée par l'instrument qui allait mourir eut quelque chose de navrant dans sa mélancolie.

Mais le foyer de l'incendie s'élargissait. Ce fut bientôt la harpe dont toutes les cordes éclatèrent les unes après les autres.

L'admirable, le délicieux instrument semblait chanter son chant de mort dans cette angoisse où retentissaient comme des hoquets, et trouva le moyen d'être encore har-

monieux.

Une mélodie s'envola dans la flamme avec son âme. Après la harpe, ce furent les contre-bases dont les puissantes chanterelles se cassèrent avec un bruit sec semblable à des coups de revolver.

Et enfin, dans le coin à droite, une explosion retentit, puis une autre, puis une troisième. C'étaient les timbales et la grosse caisse dont les peaux se crevaient sous la pression de l'air surchauffé.

En ce moment, je vis une chose qui me terrifia.

Par la porte des fauteuils d'orchestre à gauche, une tête se montra.

Ce devait être une tête d'enfant.

Je ne distinguais pas bien. La fumée reprenait son intensité et commençait à m'aveugler.

Cependant je voyais encore comme à travers un brouillard.

Il y avait, dans les mouvements de cette tête, quelque chose comme de la curiosité mêlée à une étonnante résolution.

Mais bientôt le corps lui-même entra dans la salle.

Que pouvait venir faire là ce malheureux enfant, et quelle idée lui avait passé par la cervelle ?

Il avait la figure tournée vers l'orchestre et restait immobile.

Tout à coup pourtant, il fit deux pas en avant et je poussai un cri.

Ce n'était pas un enfant, c'était le bossu, le petit musicien bossu, mon futur ami de tout à l'heure, et ami que je ne devais jamais connaître, car j'allais sûrement mourir.

Mais que voulait-il et qui le ramenait ?

Tortueusement mais délibérément, il marcha vers l'orchestre : un jet de feu l'arrêta net ; il recula, mais ne parut pas renoncer à quelque projet fou qu'il avait sans doute

formé.

C'est alors que, saisissant un moment favorable, le petit homme s'élança.

Il gagna le premier rang des fauteuils d'orchestre, et, courant toujours, les bras recourbés sur la figure pour se garantir, il se rapprocha de l'endroit qu'il occupait au milieu des musiciens.

J'avais deviné sa pensée, son désir. Le pauvre bossu s'était sauvé, comme tout le monde, au premier danger ; mais, après réflexion, voilà qu'il revenait pour chercher son ami, son compagnon, son violoncelle, celui qui sans doute le consolait de bien des maux, de bien des amertumes.

Oui ! c'était bien cela. Je le vis qui prenait l'instrument à deux mains et qui essayait de l'enlever par dessus la balustrade qui séparait l'orchestre de la salle.

Quelle folie ! Le feu commençait à faire rage, et je ne comprenais pas que ce malheureux pût tenir une minute

sans être mortellement brûlé.

J'éprouvai une anxiété qui me secoua jusque dans les cheveux.

Malgré moi, et d'une voix terrible, je criai :

— Allez-vous-en ! allez-vous-en ! C'est tenter Dieu ! Malheureux, va-t'en ! va-t'en !

Et, probablement, il ne m'entendît pas, car il continuait à vouloir reprendre son instrument.

Et plus je criais, plus il s'acharnait.

Déjà les volutes des flammes s'abaissaient jusqu'à son front.

Tout autour de lui l'incendie gagnait. Il monta sur un fauteuil, et là, debout, posant un de ses pieds sur la barrière de séparation, il attira sa basse. Je lui criai encore :

— Vous êtes fou !

J'oubliais presque, en effet, ma propre situation pour

m'émouvoir de cet acte insensé du bossu.

Pauvre petit être si singulier à qui je n'ai jamais parlé, et qui devait être bon et intelligent, je le vois encore là, devant mes yeux, debout sur cette banquette, faisant des efforts.

Puis, tout à coup, il sembla réussir. Le violoncelle enfin, détaché des chaises qui l'embarrassaient, venait à lui, quand, presque en même temps, tous les violons et les violoncelles, dont le bois léger était surchauffé, prirent feu tout d'un coup.

Celui du bossu fit comme les autres. Ce fut terrible. Une flamme éclatante monta subitement à une grande hauteur. Le petit homme lâcha d'abord la basse qu'il tenait, chancela et tomba en avant, la tête la première, dans l'orchestre, sur son instrument qui brûlait.

Je ne puis essayer de peindre l'épouvantable horreur qui me domina quand je vis cet affreux dénouement. Je poussai quelque chose comme un hurlement de désespoir.

Du reste, par un secret instinct, je voyais dans le sort du pauvre diable, dont je voulais faire mon ami, la destinée qui m'attendait.

Je restai quelques secondes la bouche béante, le bras, mon unique bras étendu vers l'endroit où j'avais vu cette étrange et sombre figure se dresser éclairée par l'excès de lumière qui constitue l'incendie. Je le voyais encore se mouvoir au milieu des flammes, étendre les bras, tout noirâtres dans tant d'éclat et s'effondrer dans le brasier.

Impitoyables, les instruments qui venaient de prendre brûlèrent plus joyeusement que jamais. Leur flamme légère dansait autour des fragiles planchettes qui se tourdaient en rougissant et qui semblaient encore exécuter une effroyable symphonie, dont seul peut-être au monde je puis dire la puissance et l'horreur.

VI

Je voulus bien essayer de savoir si le pauvre diable de

bossu ... ; mais quelle folie d'espérer qu'il s'en tirerait !

D'ailleurs, je ne pouvais plus voir, la fumée s'épaississait ; la flamme devenait plus intense ; le centre de l'incendie se faisait brasier.

Avec rapidité maintenant, les corniches, les saillies des avant-scènes s'allumaient. Je ne pouvais presque plus rien distinguer. La fumée m'aveuglait et m'étouffait. Mon tour était venu, j'allais mourir.

Personne au monde ne peut se faire une idée des innombrables pensées qui peuvent naître et se succéder dans l'esprit d'un homme en quelques minutes. C'est incommensurable.

Ainsi, moi, entre la mort du bossu et le moment où je succombai, il ne s'écoula certainement pas trois minutes, et ce qui se passa dans mon cerveau pendant ce court laps de temps ne peut pas se calculer.

Mon premier mouvement fut tout de résignation.

Je me considérais comme condamné. Avant que la

chaleur écrasante sous laquelle mon corps faillit griller n'eût donné sa moyenne d'intensité, je me demandai s'il ne valait pas mieux pour moi mourir de cette façon, quelque épouvantable qu'elle fût, que de continuer à voir mes facultés s'en aller une à une jusqu'à ce que la mort me prît.

Que je fusse brûlé vivant dans ce théâtre en flammes, ou que je continuasse à traîner sur un dur fauteuil une existence misérable et lassante, n'était-ce pas tout un pour moi ? n'étais-je pas voué quand même à une fin lamentable ? Mais ces réflexions-là, on les fait seulement quand le moment suprême n'est pas venu, et ne seriez-vous séparé de cet instant vraiment psychologique, n'en seriez-vous séparé que par trois minutes, vous envisagez le supplice présent avec une certaine sérénité.

En revanche, dès que la souffrance atroce finit par se mettre de la partie, dès qu'on touche à la seconde où il faut supporter l'extrême douleur, l'âme s'inquiète, l'esprit regimbe et la chair se révolte. On ne veut plus.

Se sauver, échapper à la mort ; le cri du fabuliste



LE PARALYTIQUE.

« Cette fois, je fis un effort, je m'agitais sur mon fauteuil. »

S'échappe de vos lèvres : impotent, goutteux, cul-de-jatte, muet, aveugle et immobile ! Qu'importe, pourvu qu'on vive !

Il est des terreurs devant lesquelles le plus brave recule et cesse d'être impassible.

La mort par le feu est du domaine de ces terreurs. J'étais toujours cloué dans mon fauteuil. L'ennemi avançait, non sans une certaine lenteur relative.

Avais-je perdu toute espérance de salut ? Non ; je dois avouer que non. Ah ! c'est une lumière singulièrement vivante et tenace que l'espérance qui luit au fond de l'homme.

Oui, j'espérais, j'espérais encore. Mon espoir était précisément bâti sur la mort du pauvre bossu.

Puisqu'il a pu revenir chercher son instrument, d'autres sont donc capables de pénétrer jusqu'à moi, de me prendre et de m'emporter.

Et puis il y avait ce pompier que j'avais entrevu, je

me figurais qu'il pensait à moi, rien qu'à moi.

Ah ! l'espérance ! Mais, pendant que je me bâtissais des châteaux d'illusions, la réalité, c'est-à-dire le feu, continuait sûrement son chemin. Peu à peu, les boiseries s'enflammaient.

Le velours des fauteuils, qui cramait, dégageait une fumée opaque.

Elle m'enveloppait, cette fumée, elle tournait autour de moi ; elle m'entrait dans les yeux, dans le nez, dans la bouche et me faisait tousser. De temps à autre, un courant d'air la balayait et je respirais, et j'apparaissais seul, effrayante et immobile victime d'une catastrophe inéluctable.

Puis, comme une vague immense, un nouveau jet de fumée m'engloutissait et venait m'étouffer. On eût juré qu'un infernal génie voulait savourer le martyr auquel j'étais en proie, en le prolongeant cruellement et à satiété. Ainsi font des rois nègres, au centre de l'Afrique, qui noient leurs ennemis en leur enfonçant la tête dans l'eau

et en la retirant tour à tour, jusqu'à ce qu'ils meurent après plusieurs heures de souffrances.

Mais bientôt ce ne fut plus la fumée seule qui m'assiégea. Quoique le feu n'eût pas encore gagné les boiserie voisines de ma loge, il y avait un tel foyer de chaleur, que je commençai à sentir bouillir mon sang dans mes veines, dans mon cerveau.

Et puis la sensation de brûlure devenait terriblement appréciable. Je pus calculer qu'au point où j'en étais je n'en avais certainement pas pour deux minutes à garder ma connaissance. La fournaise s'exaspérait. L'eau coulait de mon front, de mes tempes sur mes joues, sur ma barbe. Tout mon corps était inondé. Je voulus poser la main sur l'appui en cuir verni de la loge ; je la retirai précipitamment, cela brûlait.

Une flammèche, détachée de je ne sais où, décrivit une parabole dans la salle et vint tomber dans la loge voisine de la mienne.

Ma résignation ne pouvait y tenir. Décidément je ne

voulais pas mourir. Me sauver ! me sauver ! Je n'avais plus d'autre désir, d'autre rage.

Me sauver ! mais comment ? Il était trop tard pour essayer, si j'étais capable de mener moi-même à bien une semblable entreprise. Me sauver ! Ah ! bien oui, me sauver. Je le voulais, je le voulais, je le voulais.

Ah ! comme je maudissais ma résignation de tout à l'heure ! Peut-être cela n'était-il pas si difficile que je l'avais cru...

Après tout, j'avais encore un bras, un bras à demi valide, et dont la force triplée par la peur fût parvenue...

Certainement : en me jetant bravement à la renverse j'aurais pu peut-être me traîner, par soubresauts et en m'aidant de tout, jusque dans le corridor. Une fois là, c'était un répit. Après quelques secondes de repos, j'aurais continué ma route jusqu'au grand escalier, où, sans doute, quelqu'un m'aurait aperçu du dehors.

Oui, je pensais tout cela, et je ne faisais rien, et mon

corps engourdi demeurait immobile, pendant que dans ma tête se développait une agitation nerveuse qui, je le sentais, allait tourner à la folie.

Et la chaleur impitoyable augmentait encore, toujours, sans cesse, en raison directe du développement du fléau.

Je fus pris alors d'une colère nerveuse qui dut être effroyable. Les yeux sanglants, la bouche crispée, les cheveux et la barbe hérissés, j'agitai dans une atmosphère de soixante-quinze degrés mon bras, mon bras inutile, et je poussais un cri, un de ces cris qui sont un paroxysme et sous l'effort desquels il semble que la poitrine doive se briser.

Mais ma fureur, mais mon cri déchirant, mais mon geste d'aliéné, tout fut vain. On ne venait pas. Et je ne faisais toujours rien, j'étais cloué là.

Supposez un malheureux attaché à quelque poteau et lentement atteint par un incendie voulu. Eh bien, mon supplice était plus terrible, plus abominable, puisque je

n'étais pas attaché, moi, puisque j'aurais pu facilement être sauvé, moi, puisque... puisque... Ah ! mais je ne voulais pas être calciné là, avant même d'être brûlé. Il me semblait que ma chair commençait à se tordre sous les effets de l'incandescence qui m'entourait.

Je n'y voyais plus, je n'entendais plus qu'un bruit formidable que faisait, dans cette vaste cage du théâtre, l'incendie victorieux. Ma barbe devait roussir et commencer à brûler. Je sentais des picotements à la figure, sur le crâne, à la racine de chacun de mes cheveux.

Cette fois je fis un effort, je m'agitai sur mon fauteuil.

Il est temps encore, pensai-je.

Et je résolus de me lever, de marcher.

Peut-être, me disais-je encore, cet épouvantable état dans lequel je suis, cette sueur abondante et tout ce que j'éprouve ont-ils rendu à mon corps et à mes jambes la force qu'ils avaient perdue.

Presque convaincu de la possibilité du miracle, je po-

sai mes pieds par terre et j'essayai. Ayant penché le corps en avant, je fis un brusque mouvement. Il y eut un éclair dans mes yeux. Je croyais que j'allais marcher.

Ce ne fut pas long. Non, non, mes jambes ne voulurent pas ; elles restèrent impitoyablement paralysées.

Et ma fureur redevint immense. Puis j'essayai de nouveau. Je me rappelai ce muet, fils de Crésus, retrouvant subitement la parole à l'aspect de son père menacé de mort par un soldat qui ne le connaissait pas.

Pourquoi le même effet ne se produirait-il pas pour moi dans un danger plus pressant, plus horrible ? Mais, encore une fois, non, non, non. Seulement, je me sentais mourir maintenant. Il n'était plus possible de supporter un degré de chaleur de plus. C'était fini, bien fini. La torture allait commencer implacable. Je ne pensais plus, je ne sentais plus. Il me sembla que je vacillais.

Devant mes yeux une lumière aveuglante ; autour de moi, partout, au-dessus de moi, au-dessous le feu. Je restai inerte ; je tombai peut-être, je n'en sais plus rien.

J'étais abandonné...

VII

Huit jours après, je me retrouvai dans mon lit.

Ma petite nièce, en courant chercher du secours, avait fait une chute et s'était grièvement blessée à la tête. On l'avait emportée évanouie, et c'est seulement en reprenant ses sens qu'elle avait pu parler. Deux hommes s'étaient élancés et m'avaient arraché à la fournaise au moment même où je n'avais plus conscience de rien.

Cette nouvelle est parue dans les numéros 623 et 624 (novembre 1899) de la revue *Science Illustrée*.

Le fou d'après-demain

Il ne se peut rien de plus extraordinaire que la vie du docteur Hombre. D'abord il naquit phénomène ; certes on doit tenir compte et se garer des légendes quand il s'agit d'un être aussi anormal ; cependant on ne saurait nier, paraît-il, que dès ses premiers jours il connut le sourire, dès ses premiers mois un embryon de savoir. Deux cents jours après sa naissance il se mit à parler. À un an et demi on s'aperçut qu'il savait lire. À quatre ans il eût pu donner un concert ; à six il dessinait d'après nature. Pourtant son assiduité n'était pas étonnante. On eût juré que les talents lui venaient tout d'un coup,

comme des fleurs qui éclosent à l'heure marquée. Si on lui demandait qui lui avait enseigné ceci ou cela, il levait ingénument des yeux éclairés d'une flamme mystérieuse, et il souriait sans avoir l'air de comprendre la question.

Plus il allait, plus il semblait affamé d'apprendre. Rien ne lui était indifférent. La vie, les livres, les hommes, les arts et les choses, il les étudiait en même temps.

Son cerveau énorme paraissait merveilleusement ordonné. Une seule lecture suffisait pour qu'un ouvrage restât gravé, classé, jugé dans sa mémoire à jamais. À huit ans il aurait pu être bachelier. Ses parents, qui l'adoraient — car il était beau — vivaient dans les transes, ayant une peur affreuse de le perdre. Au moindre mal de tête ils rêvaient de méningite ou de typhoïde. Mais non, Victor grandit normalement, mangeant ferme, jamais son saoul, et devenant spirituel, contrairement à l'usage des enfants prodiges. Enfin il fut nubile à l'heure, ni trop tôt, ni trop tard.

Vers sa dix-huitième année, il commît les folies de

son âge. Mais par une inconcevable faculté, il ne cessa pas une minute d'emmagasiner de nouvelles et de plus en plus profondes connaissances. Voir et savoir était pour lui la formule même de la vie. Il apprenait comme on respire. Peut-être fût-il mort d'inanition si quelque obstacle inconnu l'eût empêché de s'assimiler tout ce que les siècles ont entassé jusqu'à nos jours de merveilles scientifiques, littéraires artistiques.

Quelques médecins prétendaient bien que Victor Hombro était un malade. Mais on riait de leur diagnostic en le voyant se former, grandir, devenir un gaillard solide et bien fait. À la fin de son adolescence, en se transformant, il ne perdit rien de sa grâce ni de sa beauté. Avec ses yeux profonds et souriants, avec sa bouche sensuelle, dans l'harmonie de tout son être, il devint séduisant à l'excès. Et du reste il ne se privait pas de séduire.

Sa tête cependant avait quelque chose d'inquiétant. Le front paraissait vaste jusqu'à inspirer de l'effroi. Énorme le crâne, et, vers le cervelet, prodigieusement renflé.

Mais les lignes en étaient si fermes, si belles, qu'il résultait de ces anomalies une impression de puissance et de grandeur.

Docteur en droit à dix-neuf ans, docteur en médecine, ès sciences, ès lettres à vingt, ce fut un jeu pour lui de conquérir les diplômes. Dans les examens, c'est lui qui instruisait les professeurs. Quant il eut épuisé les connaissances scientifiques, lorsqu'il eut appris toutes les langues, lorsqu'enfin il eut violé les secrets de toutes les littératures, il se jeta dans les arts. Sculpteur, peintre, graveur, musicien tour à tour il se découvrit une main aussi alerte que son esprit, un goût aussi sûr que son jugement, un œil aussi délicat que la pudeur d'une vierge. Il signa des tableaux, des statues, des eaux-fortes, un oratorio aussi ennuyeux qu'on pouvait le désirer. Et il marchait toujours, réalisant d'une façon absolue le *nil humani alienum*.

Un jour vint où Victor Hombre ne trouva plus dans les livres rien qu'il ne sût. Il pouvait encore étudier les hommes et courir le monde. De l'est à l'ouest, du nord au

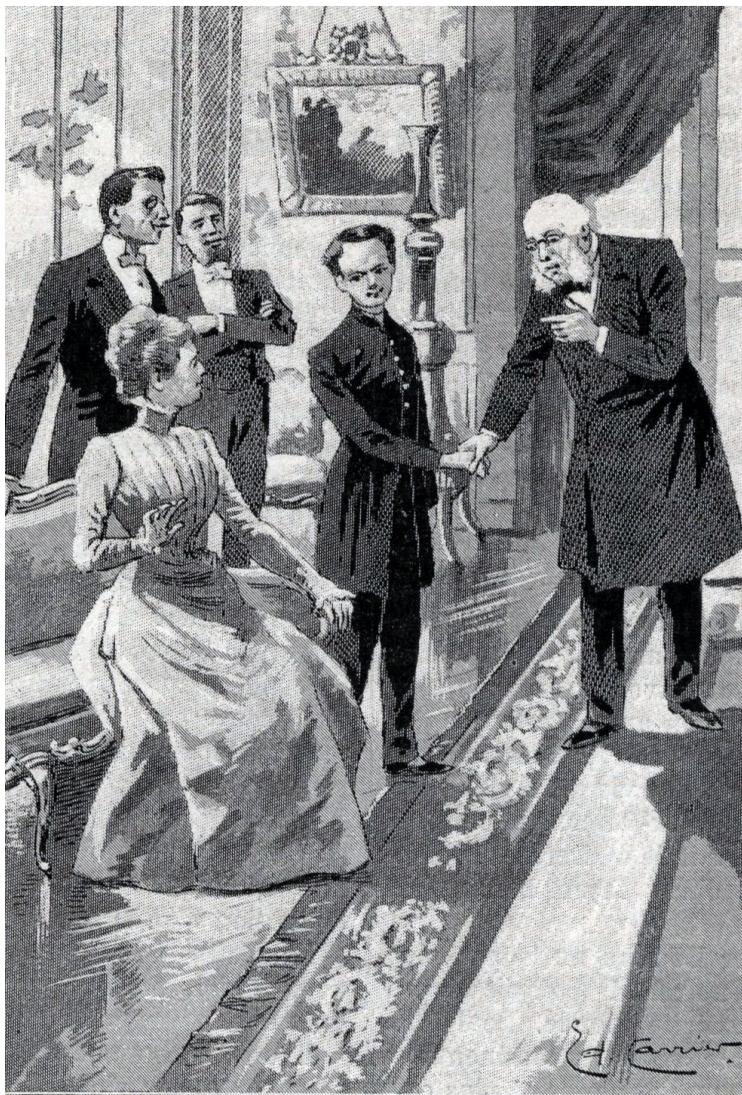
sud, il traversa les continents et franchit les mers. À son cerveau de plus en plus exigeant, il fallait des aliments nouveaux, un besoin impérieux d'apprendre toujours grandissait chez lui indéfiniment. Il étudia les plus humbles faits, après avoir épuisé les énormes. Pendant dix ans il explora tous les recoins du globe, escaladant les sommets et pénétrant dans les abîmes ; après quoi la terre, dévoilée, lui parut misérablement étroite et ridiculement bornée. Il ne lui restait plus rien à découvrir, tant il savait tout. Chemin faisant il avait fouillé dans les consciences, analysé les cervelles, sondé les reins et les cœurs. Ça et là lui étaient apparus des vertus plus hautes que les cieux et des vices plus odieux que les reptiles. Partout les gouvernants et le troupeau des gouvernés avaient les mêmes faiblesses, les mêmes hypocrisies, les mêmes lâchetés. Deux seuls sentiments se dressèrent devant lui éternellement jeunes : l'amour et l'espérance. En dehors de cela tout était recommencement. La charité procédait de la vanité ou de la fantaisie. Le courage et l'honneur variaient selon les climats.

Cependant, comme son esprit n'avait pas laissé perdre

une parcelle de ce qu'il avait appris, il était devenu un être prodigieux, dotant chaque jour le monde de quelque bienfait.

Les éléments lui obéissaient presque. La foudre attelée par lui à la marche du monde accomplissait, soumise, sa besogne imprévue. Devant lui, la douleur s'éteignait. Il avait des secrets de vie. Si le désir lui fût venu de rendre la jeunesse aux vieillards, il aurait peut-être réussi. Ses inventions stupéfiaient les académies qui les acceptaient sans les comprendre. En politique, ses vues semblaient folles, tant elles étaient au-dessus de la vulgaire envergure des hommes d'État les plus parfaits. S'il n'eût été l'adversaire des conquêtes et des batailles, le monde entier fût devenu en peu de temps son domaine physique, comme il était déjà son domaine intellectuel et moral.

Mais il ignorait l'ambition. Les honneurs qu'on voulait lui rendre faisaient lever son dédain. Rien n'était capable de le retenir, hors ce qu'il ne savait pas encore. Poussé par une force inconnue, le docteur aspirait à



LE FOU D'APRÈS-DEMAIN.
Le front paraissait vaste, jusqu'à inspirer de l'effroi.

toujours, toujours apprendre. Le reste lui semblait superflu. Lettres mortes pour lui les passions et les intérêts des hommes. L'argent ni la gloire ne parvenaient à l'émouvoir. En sorte qu'il ne songea même pas à répandre autour de lui ses lumières et à éblouir l'humanité. En condensant dans une encyclopédie ce qu'il avait lu, découvert ou deviné, il eût rempli merveilleusement la seconde moitié d'une existence incomparable.

Malheureusement il n'était pas de ceux qui reflètent. Les empreintes restaient en lui ineffaçables ; mais il ne trouvait d'apaisement que dans l'ingestion d'un savoir nouveau.

En réalité un monstre, un être admirable, unique, génial, presque divin, mais par cela même un monstre rongé par une boulimie cérébrale.

Il est des hommes sottement enviés qui souffrent toute leur vie d'une furieuse insatiabilité du cœur. Victor Hombro, lui, se sentait impitoyablement poussé par l'insatiabilité de l'esprit. Comme le Juif que la

malédiction oblige à marcher pendant des siècles de siècles, le docteur semblait condamné à pénétrer chaque jour sans relâche dans le nouveau, dans l'inconnu, dans l'infini.

Et cependant il fallait bien qu'à un moment le fonds auquel il puisait se tarît. Il voulut aimer, il voulut souffrir. Et puis cela aussi S'épuisa. Les femmes, les enfants, la douleur, le mal, l'envie, la haine, l'avarice, le jeu, l'ambition des autres, il les explora sans parvenir à satisfaire sa soif.

Il lui fallait davantage, mais quoi donc ? Épouvanté, il se demanda, en regardant les autres hommes, pourquoi il était ainsi fait que le repos de l'âme lui fût interdit, funeste. Pour la première fois il soupçonna réellement des causes. Son regard se porta hors de ce monde. Sa vie, ses appétits inassouvissables lui apparurent comme le spectacle d'un supplice parfaitement défini. Ayant examiné les existences des grands fléaux de l'humanité, Sésostris, César, Attila, Napoléon, il crut entrevoir qu'eux aussi avaient obéi à un incoercible destin, à une

épouvantable mission peut-être.

Et tout aussitôt il éprouva un besoin immense de sonder l'inconnaissable. Là, en effet, devait gésir la mine sans fond où il trouverait le combustible qui alimenterait le foyer de son cerveau.

Il plongea donc dans l'occulte avec une véritable frénésie. Mais ce qu'il en devina ne valait ni mieux ni pis que les contes de grand'mères ou les dogmes de fondateurs d'Églises. Cependant il ne se rebuta pas. À travers les brouillards de l'Incertain il entrevoyait en deçà et au delà de nos vies des mystères consolants, terribles ou superbes. Sa pensée, enfoncée dans l'infini, devinait des diversités de miracles d'un bout de l'azur à l'autre : chaque étoile, chaque monde ; chaque monde, chaque œuvre nouvelle du créateur.

À mesure qu'il pénétrait dans ces immensités, c'étaient des joies profondes.

« Je ne savais rien, s'écriait-il. Tout ce que j'ai entassé dans ma tête n'est qu'élémentaire et vaine science. Je n'ai

aucun mérite de l'avoir acquise quand elle était à la portée de ma main et de mes yeux. Mais au delà ! \mais de l'autre côté ! mais là-haut ! dans l'espace ! mais Dieu ! mais l'âme ! voilà ce qu'il faut découvrir, creuser, révéler, prouver. »

Ainsi peu à peu, à force de chercher à savoir davantage, il arrivait au bord d'un gouffre vers le fond duquel il se penchait avec passion.

Il tâcha donc d'ébranler les portes que garde la mort. C'était se heurter à l'invincible. On ne passe pas. Mais il était allé trop loin pour l'entendre ainsi. Je passerai, disait Victor Hombre, c'est moi qui frayerai la route pour laquelle on va vers un nouveau monde bien plus curieux et bien plus varié que celui de Colomb.

Méprisant la gloire tant qu'elle avait pour aliment les choses de la terre, il la regarda comme une récompense radieuse et sublime, avec ce nouveau but pour objectif : dévoiler les secrets que le spectacle du monde fait soupçonner, devint son idée fixe. Ce qu'il savait des ascètes du Thibet, des miracles du fakirisme lui servit de

point de départ. Évoquer les esprits, commander aux âmes lui parut d'abord chose simple. Certaines pratiques touchant au spiritisme lui étaient familières. Il crut qu'en les poussant jusqu'aux extrêmes conséquences il en tirerait des lumières éclatantes, victorieuses : mais quoi ! le mur inébranlable qui nous cache l'autre côté restait infranchi. Dieu ne se manifestait pas, le Sinaï restait muet. Les âmes qui semblaient communiquer avec lui, prenaient, en certains moments de doute, des allures d'illusions décevantes et quelque peu ridicules.

Le docteur flottait sur un océan de théories, de suppositions, de rêves divins et de découragements cruels. Un jour il se flattait de tenir la vérité dans sa main et s'abandonnait à l'ivresse enfiévrée du triomphe. Le lendemain il retombait dans le doute, dans la négation ; les preuves qu'il admirait hier lui paraissaient misérables et vides aujourd'hui. L'explorateur présomptueux de l'Au-delà n'avait décidément pas pu passer.

Alors il lui vint une idée épouvantablement logique : aller voir ? Avec cette hâte qu'il appliquait à tous ses

projets, il étudia les moyens. Sans un battement de cœur plus précipité il sonda pour la seconde fois les profondeurs ténébreuses, comme on avance le buste au-dessus du vide. L'hypothèse de son départ ne le troubla point. C'est à peine s'il fut un moment arrêté par la crainte philosophique de raisonner fausement. Pourquoi, en effet, voulait-il tant savoir ? Pour être en possession de révélations qu'aucun homme n'ait pu faire sûrement avant lui et recueillir l'honneur de son immense découverte sur cette planète même, dont les habitants sauraient par lui le pourquoi de leur existence...

Par conséquent, s'il mourait, adieu cet honneur !

Mais non, était-il donc si nécessaire que les autres hommes participassent à son propre savoir ! Le méritaient-ils d'abord ? n'était-ce pas pour lui, pour lui seul, par nécessité innée qu'il était tenté de se lancer dans l'abîme ? Alors à quoi rimait qu'il fût plutôt dans une étoile appelée *Tellus* que dans une autre du nom de Mercure ou de Jupiter ? D'ailleurs il n'était pas d'autre moyen. Si au delà il n'y avait rien, ah bien ! ce serait fini

un peu plus vite. Pas de regrets ! Mais s'il ne se trompait pas, s'il y avait quelque chose, des éblouissements, des merveilles, des miracles, s'il allait toucher du doigt des êtres et des choses improbables, s'il parvenait à comprendre la création des mondes et la vie de l'Éternel, en quoi pourrait-il regretter la planète infime, étroite qu'il se proposait de quitter.

Il se prépara donc. Sa sérénité ne l'abandonnait aucunement. Resté souriant, il allait au-devant de l'acte suprême avec un empressement de curieux. À force d'incubation, ses désirs et ses espoirs étaient devenus des réalités. La persuasion indéracinable lui était venue qu'il allait, demain, tout à l'heure, savoir la cause de son existence et puis après savoir davantage, savoir encore, apprendre toujours, monter, monter sans cesse sur des hauteurs indéfiniment renouvelées jusqu'à la fin des âges.

Cependant il eut une petite crise de respect humain.

« Le suicide ! Le suicide ridicule et plat ! songeait-il. Eh ! qu'importe le nom dont mes semblables imparfaits et bornés ont baptisé la chose ! Ce que je veux, c'est forcer



LE FOU D'APRÈS-DEMAIN.

Il tomba, murmurant comme Goethe : « Des ailes ! des ailes ! »

le grand secret. Que suis-je dans ce lumignon suspendu au milieu de l'immensité ? Et ce lumignon lui-même qui l'a accroché dans l'espace ? À quoi tient-il vraiment ? Quel est mon nom dans la langue de l'Infini ? Suis-je un être ? ne suis-je rien ? ceux que nous appelons animaux ont-ils aussi autre chose qu'un corps ? Je suis effrayé et altéré. Connaîtrai-je demain l'empire des mondes ? Parcourrais-je l'espace ? Découvrirai-je ce qu'il y a ? comment tout cela se meut et gravite ? Atteindrai-je les autres planètes ? Je veux voir les autochtones du soleil, les corps qui sont ailleurs, les âmes qui sont partout. Je les interrogerai, je les sonderai, je les mettrai à nu comme j'ai fait pour les hommes. Voilà le but, voilà l'ivresse, voilà la gloire.

L'obsession devint chaque jour plus rude. Le vide se faisait dans son cerveau inoccupé.

« Il faut, disait-il naïvement, il faut aller là-bas. » Son imagination puissante, aidée de son universel savoir, lui représentait le temps et l'espace sous des aspects inconnus des hommes. Il sentait qu'on doit vivre des

siècles en cinq minutes. Il devinait des secondes aussi longues que les siècles. Il se voyait courant d'étoile en étoile, s'enfonçant dans le noir des cieux si profondément, que cette idée seule engendrait en lui d'aigus frissons sur les reins et sous les cheveux.

« Allons ! dit-il. Quel lendemain radieux va éclore ! Je saurai tout, tout, tout. Dieu et sa justice vont, qui sait ? m'appeler à leur barre. Si j'en juge par mes yeux et mes sentiments d'homme je serai absous, aidé, glorifié. Et j'en aurai pour des millions d'années à apprendre et apprendre encore ... Allons ! en route ! »

Gai, vivant, heureux, Hombre saisit son scalpel. La lèvre souriante, attentif, le front sans un pli, l'œil ferme, il s'ouvrit la veine et attendit.

Le sang s'en alla goutte à goutte. Sur son visage se peignit une extase. Il tomba, murmurant comme Gœthe : « Des ailes ! des ailes ! » Puis quelques instants après, dans le spasme suprême d'une agonie idéale : « Je vois, je vois, je sais... »

Table des matières

Présentation de l'auteur.....	3
Le Vainqueur de la mort.....	11
Histoire d'un tremblement de terre.....	51
L'île de feu.....	101
L'angoisse.....	163
Le paralytique.....	195
Le fou d'après-demain.....	239